



CONCOURS CRITÈRE

ÉVASION

Lauréates et lauréats du
Concours Critère 1997-1998

CONCOURS CRITÈRE

Concours littéraire organisé par le collège François-Xavier-Garneau, avec le soutien financier du ministère de l'Éducation.

Direction et organisation

Collège François-Xavier-Garneau :
Sylvie Fortin, secrétaire générale
Danielle-Josée Pelletier, agente d'information
Gaétan Boily, directeur du concours

Membres du jury

Gérard Cossette, collègue Lévis-Lauzon
Isabelle Leblanc, collègue de Maisonneuve
Laurier Veilleux, collègue François-Xavier-Garneau

Secrétariat et administration

Concours Critère
1660, boulevard de l'Entente
Québec (Québec)
G1S 4S3
Tél. : (418) 688-8310, poste téléphonique 2406

Édition

Gaétan Boily, coordonnateur
Sylvie Fortin, révision linguistique

© Concours Critère
Dépôt légal - 2^e trimestre 1999
Bibliothèque nationale du Québec
ISSN - 0384-0174

Sommaire

Préface.....	5
9 janvier 1998.....	7
Mélanie De Bellefeuille.....	7
Mon journal.....	29
Catherine Desgagnés.....	29
La Fuite.....	47
Jean-Sébastien Forest.....	47
P't-être l'hiver.....	62
José Lord.....	62
M'aura pas.....	81
Dave Richard.....	81
Inutile.....	95
Karine Rodrigue.....	95
Origines.....	114
Louis-Félix Binette.....	114
Je lève l'encre.....	132
Isabelle Thériault.....	132
Nature du concours.....	145
Répartition des prix.....	155

Préface

Laurier Veilleux*

L'évasion. Comme un désir impérieux de sortir d'où l'on est. De rompre avec tout ce qui retient, alourdit, éreinte. Sauter le mur de ses prisons. De toutes ses prisons. Pour aller vers plus léger, plus vaste. L'évasion comme une brèche salvatrice que l'on ouvre, une échappée belle vers un univers meilleur. Et, au bout de ses efforts, l'espoir de trouver sinon le bonheur, du moins la joie ou la tranquillité.

L'évasion. Parfois merveilleuse récompense, parfois terrible égarement. À n'en pas douter, une des plus magistrales ruses conçues par l'homme pour échapper à ce qui le contraint. Mais s'évader pour aller où ? Échapper à quoi ? À qui ? À soi ? À ces nombreux autres qui pèsent trop lourd en soi ? Nouvel Icare, s'élancer vers le soleil ? Vers l'illusion de la beauté absolue ? Ou bien mettre les voiles pour effacer, d'un seul coup, tout ce qui meurtrit ? Pour alléger ce poids trop grand sur la poitrine ?

Le désir d'évasion est une puissante machine à produire des fantasmes de survie. Ou encore des images empreintes d'une profonde envie de disparaître. Évasion. Terme ambigu, tantôt marqué d'un fou désir de vivre, d'une irrépressible aspiration au bonheur, tantôt chargé de peurs et d'idées de départ définitif.

Évasion. Voilà le thème que le concours *Critère*, dans le cadre de sa 21^e édition, cuvée 1997-1998, proposait comme sujet de création littéraire. Cette année encore, au-delà de

* Professeur de littérature au cégep François-Xavier-Garneau

deux cents élèves du collégial ont relevé le défi : ils ont exploré, par l'écriture d'une nouvelle, d'une suite poétique, d'une pièce de théâtre ou d'un essai, les nombreux possibles que le terme évasion évoquait pour eux. Aussi bien en ce qui touche l'originalité des points de vue que la beauté et la qualité de l'écriture, les textes produits ont révélé des auteur-es dont le talent ravit. Dix-huit œuvres ont mérité un prix en argent. De plus, les huit premières font l'objet de la présente publication ; originales et « décapantes », elles présentent des facettes de l'évasion pour le moins bouleversantes...

Ici, une jeune femme raconte la brûlure du verglas sur son amour, la dévastation quand *une partie de soi cherche à mourir et que l'autre partie a de moins en moins d'arguments pour l'en dissuader*. Là, c'est Amélie-la-boulimique qui, pour se sauver de la prison de ses kilos mous, pour devenir Amélibre, se réfugie dans les mots de son journal intime. Je, quant à lui, a tant besoin de choses nouvelles qu'il désespère de pouvoir échapper à lui-même, puisque *Je sera, quoi qu'il fasse, toujours Je*. Dans un autre texte, le narrateur, qui commence sérieusement à vouloir déglutir tout ce qui opprime, ne trouve d'autre solution que de suivre la voie des mots, même si ces derniers s'avèrent moins que fiables. Jean, lui, choisit l'évasion pour se guérir du départ imprévu de Marie, départ qui lui fait *la cervelle comme un fruit mort* ; tout comme Daphné, la narratrice de « Inutile », arrive difficilement à gommer de sa mémoire la mort de Marion qui laisse tout si vide, si gris. Et que dire de cette narratrice qui, depuis sa cage, écrit ses cris d'oiseau à l'abri des regards pour tuer le temps de ses propres mains ? Enfin, devant l'insoutenable silence d'avant les mots, l'austérité initiale où tout aura baigné..., qui peut reprocher à l'Homme de choisir la fuite pour oublier la détresse et son écho... la chute... parmi les plumes et les regards noirs ?

9 janvier 1998

Mélanie De Bellefeuille*

IL NE faut pas être pressé pour prendre le métro aujourd'hui. Le métro dans le noir complet, ça fait peur. Ça devient un grand tunnel sans lumière au bout. On peut sauter sans se tuer. Invincibles.

Certains restent en bas à attendre que la lumière revienne. La plupart sont remontés. Même s'il fait très froid. Les gens aiment mieux le froid que l'obscurité. Je reste. Je les écoute parler, parler de tout et de rien, pour ne pas être confrontés seuls au silence, à la noirceur.

*Quand on s'évade de soi,
où peut-on fuir ?*

Verglas.

De grands doigts de glace, de plus en plus crochus, de plus en plus lourds, de plus en plus pesants, toujours à se refermer sur la rue, sur nos têtes. Sur l'attente.

C'est arrivé tout à coup, personne ne savait, c'est comme ces angoisses qui prennent à la gorge, le soir, très tard. Il n'y a tout à coup que ça dans mes yeux, tout ce noir qui s'infiltré dans ma peau et monte dans mes yeux-éponges qui pleurent noir. C'est la nuit, dans mon lit, que mon envie

* Collège Jean-de-Brébeuf

de mourir grandit, jusqu'à englober mon regard déjà mort, tout.

Ne pas éteindre la flamme Ne pas souffler Respirer à peine, des sifflements courts, retenir les sanglots. Les pleurs qui montent encore. Il ne reste plus qu'elle qui me relie au monde, cette flamme laisse voir autre chose que le noir, la douleur, le vide en moi et autour, plus qu'elle qui soit chaude, qui puisse me réconforter, envelopper mes doigts mouillés de lumière, d'une clarté, je voudrais la prendre entre mes lèvres, y fondre de chaleur, m'évanouir en elle, quitter la nuit. Ce petit rien, il n'y a que ça dans ma chambre, que ça à regarder pour détacher mes yeux du noir, en écoutant de la musique à piles à m'en tuer les oreilles, la musique pour noyer les questions, la conscience, endormir les yeux pour ne pas réveiller les pleurs. La bougie frêle, à moitié éteinte, ce n'est pas celle dans la cuisine, celle qui réchauffe mes parents, mon frère, c'est la mienne, celle qui éclaire le téléphone, le téléphone qui ne sonne pas, c'est ce qui m'empêche encore de me fondre avec la noirceur, de trop frissonner dans son chandail troué, son chandail encore plein de son odeur.

Sans électricité, on ne voit pas le temps qui passe. Sans électricité, si on le veut, il n'y a pas de temps. La lumière du ciel vient et repart, mais c'est un temps immobile qui traîne au fond des maisons froides, au fond des lits encore plus noirs, plus profonds. On dort ou on attend. Ça fait tout changer, sans électricité, on se remet à penser. Plus rien pour le faire à notre place. Entourés de murs noirs, on appelle les pensées, les souvenirs, n'importe quoi pour quitter les silences de télé, les silences d'électricité, n'importe quoi pour se réchauffer, s'évader.

La bougie donne la lumière, juste assez de lumière pour relire les feuilles froissées au fond des tiroirs. Des tiroirs remplis quand je pensais encore pouvoir écrire.

Qu'est-ce qu'on est supposé ressentir quand il n'y a plus que le vide, quand on marche si lentement que la mort nous rejoint, son haleine chaude coincée au creux du cou ? Un vide immense a fait son nid en moi, il s'est emparé de mes doigts pour décrire comment le vide agite un corps dans ses derniers soubresauts. Ainsi le vide habite mes doigts sans réfléchir à ce qu'ils peuvent s'efforcer d'écrire. Mes yeux vides font le tour des mots qui sont écrits. Mes yeux vides sont pleins de poussière. Il y a si longtemps qu'ils n'ont vraiment regardé. Ils ont oublié.

Autour de mon corps se promènent d'autres corps. Ils s'agitent. Peut-être veulent-ils parler, bouger, s'envoler. Je les discerne de moins en moins. Je ne sens plus leur chaleur lorsqu'ils sont près de moi. Sont-ils aussi remplis de vide, ou est-ce mon corps qui a oublié comment avoir chaud, avoir faim, être en vie ? Je fais semblant de ne m'apercevoir de rien. De savoir encore marcher à travers les brumes.

Je ne sais pas si je souffre. Je sais que je n'arrive plus à penser. Ou que je pense trop. J'ai mal à la tête. Toutes ces ombres m'étourdissent. J'en ai assez de m'agiter dans tous les sens en attendant de mourir.

J'ai peur de me tuer. De sombrer dans quelque trou plus profond. Une partie de moi cherche à mourir, et l'autre partie a de moins en moins d'arguments pour l'en dissuader. J'ai pourtant passé un été à croire que j'apprivoisais la lumière. Aujourd'hui je n'ai plus l'impression de l'avoir vécu, ce voyage. J'ai dû rêver.

- *Tout est noir.*

Je veux réapprendre à parler, à bouger, à regarder, à toucher. À aimer. Parce que tout est bloqué. Paralysée. Au bas d'une longue échelle de trous, derrière dix mille rideaux de suie. Partout on m'agonise. Je ne sais plus réagir. Exister. Je ne sais que survivre, la peau trouée de feux. Il ne me reste assez de vie que pour vouloir réapprendre à vivre. Mais je dois faire vite. Bientôt, malgré moi, il ne restera plus rien.

– *Essaie d'ouvrir les yeux.*

*

*Que fuis-tu, que cherches-tu ? Évite-toi un voyage.
Nulle part tu ne trouveras le repos.*

– *Il faut que je marche.
Que ce soit mes jambes qui soient trop lourdes,
pas ma tête, lourde de toutes ces questions,
lourde à enfoncer mon corps dans la terre.*

Ce n'était pas une fuite. Ce voyage, c'était arrêter de me fuir. Découvrir pourquoi toujours ce gouffre à mes côtés, en moi, à faire hésiter mes pas. C'était m'éloigner du reste pour me retrouver en face de moi. Juste moi. Au milieu d'étrangers, ça semblait un moyen de trouver des réponses. Je suis partie pour comprendre. Comprendre ce que c'est, la vie. Parce que mes 17 ans avaient oublié ce que c'était, vivre. Je l'ai su plus jeune, puis j'ai oublié. Je ne savais pas que ces choses-là s'oublièrent.

Après tout, il y a des gens qui savent comment vivre ? Qui savent être heureux ? Ce n'est pas parce que je n'en vois

pas qu'il n'en existe pas ? Alors, ailleurs. Ailleurs la réponse au vide, ailleurs la voix pour imposer le silence à ces orages dans ma tête.

Eh puis je me suis aperçue que je ne savais plus écrire. Avant les mots s'alignaient d'eux-mêmes sur la feuille, ils ne demandaient rien. À un moment, ils ont commencé à s'éparpiller, ils ne voulaient plus rien dire ensemble, c'est devenu la tempête dans ma tête, le chaos, le naufrage. Je suis partie pour essayer de remettre un peu d'ordre dedans et essayer de recommencer, laisser les mots s'écrire, les laisser être. Avec moi.

Dans la rue, les grands squelettes grincent des dents. Les os craquent, bientôt ils vont rompre, déjà le vent fait taire le reste. Le gémissement menace toutes les têtes, les branches s'affaissent, les squelettes vont être amputés. Je monte le volume de ma musique à piles, je rapproche la chandelle et retrouve le journal de voyage, les souvenirs de soleil et de rencontres mêlés à l'odeur encore forte de son chandail.

Mardi 24 juin
Train vers Churchill, Manitoba
Dépassé Chesnaye, 7 h 25

La toundra.

À première vue, elle n'est guère imposante. Un horizon de broussailles, quelques épinettes, minuscules. Rien que cette grande prairie arctique de plantes qui luttent pour chaque millimètre. C'est à la fois petit et si grand.

Churchill, midi

Il ne reste que quelques morceaux de glace ébréchés sur l'eau froide de la Baie d'Hudson. La Baie immense, éternelle. Il y a peu de vent, mais il fait froid, près du zéro. Les

morceaux de la Baie se défont lentement. J'ai l'impression de les voir fondre sous le soleil épais et voilé. Le silence et la solitude de Churchill trouvent écho dans mes pieds foulant la toundra. L'étouffement part avec mes pas qui affrontent le vent face à la mer glacée.

Plus jeune, maman devait m'obliger à me coucher. Je ne voulais jamais aller au lit. Il me semblait que c'était du temps perdu, le sommeil, que j'avais bien autre chose à faire, à découvrir, à construire. Le monde entier à explorer. Alors longtemps, l'insomnie. Toujours plein d'images et de mots dans ma tête, forcés, ranimés quand ils voulaient partir. Ça a toujours été l'orage dans ma tête, dans la lumière comme dans le noir, les rêves très intenses, l'inconscient enragé qui veut éclater.

Je veux dormir.

Mais mon corps ne veut pas se laisser prendre par le sommeil. Je baisse le volume dans mes oreilles. Ai-je entendu le téléphone sonner ? Non. Ce sont des arbres qui laissent tomber leurs branches, comme des soupirs de glace, les branches s'emparent des rues, laissent les arbres moins lourds mais blessés.

Maintenant je passerais ma vie à dormir. Je ne sais pas si c'est la désillusion du monde. Je l'ai eue très jeune. Peut-être le gouffre en moi, qui ne veut pas se remplir, même avec tout ce que j'essaie de mettre dedans.

Je ne sais pas pourquoi j'existe. Je n'ai aucune certitude sur le monde, sur moi, sur la vie. Tout pourrait n'être qu'un grand rêve après tout.

*Je veux des rêves.
Donnez-moi des rêves.*

La première fois que j'ai voulu mourir, je devais avoir douze ans. L'éveil à ce que c'est, la vie, et le refus d'avoir à l'endurer sans avoir rien demandé. Un jour, je me suis mise à regarder les autres, les adultes. Pendant des années, j'avais cru qu'ils étaient chanceux, qu'ils *vivaient*, que c'était ça qui m'attendait, j'avais hâte. Et un jour, ça a été fini, j'ai compris que la vie, plusieurs autour de moi l'enduraient plus qu'ils ne l'appréciaient, qu'ils se donnaient l'illusion d'être heureux parce qu'ils n'avaient pas la force de reconnaître leur malheur

*qu'ils se raccrochaient à n'importe
quel plaisir pour se croire heureux,
le sexe, l'argent, la drogue, le tra-
vail, la vitesse, la famille, les amis,
pour surnager avant de mourir,
parce que la crainte de la mort,
c'est ce qui fait ultimement nager,
vivre, coûte que coûte, joie comme
malheur, même si la mort, qui sait,
est peut-être plus belle que la vie.*

Si ce sont mes yeux qu'il faut guérir, je ne sais pas comment. Ils ont vu et compris des choses quarante ans en avance. J'ai des yeux précoces. Qui ont peur que la vie ce ne soit que ça, la course, le vide, les illusions de netteté. Le bonheur, c'est peut-être une drogue. Une anesthésie. Une passivité inconsciente pour supporter la vie.

Comme je les envie ceux qui sont tatoués au bonheur, ceux qui ont le goût de vivre tout en sachant qu'ils vont mourir. Il y en a qui disent que c'est dans les gènes le bonheur, qu'on naît avec ou sans la capacité de voir les choses du côté clair. Je suis née sans ce bout-là d'ADN, je suis née sans l'avoir demandé, et j'ai mal à l'âme, il y a un grand trou dedans.

Depuis, la possibilité de la mort ici, maintenant, quand je le voudrais, me suit à la trace. Elle a plusieurs ombres et toutes me marchent sur les pieds. Le gouffre ne disparaît pas. Un jour qu'il y aura trop de larmes, un jour que je ne verrai plus rien de mes yeux trop voilés, mes pas entraîneront mon corps dedans. Sans un cri.

Un accident de la vie.

* * *

C'est le courage qu'il me manque. Le courage de la douleur dans la vie, de la douleur de la mort. Je n'ai plus peur de la mort. Depuis que j'ai ce goût de mourir, amer, toujours en moi, je n'ai plus peur. Ce qui fait peur, c'est la mort provoquée, la souffrance. Évidemment, si ça ne faisait pas mal, il y aurait trop de morts d'un coup.

De même, si on savait ce qu'elle cache, la mort. Si on savait comment elle est belle, par exemple, combien de gens iraient plus vite vers elle ? Mais on ne sait rien. Alors on attend, sagement ou pas, en improvisant, toujours pour se sauver de ce qu'on croit être le pire.

– *Tu n'as qu'à attendre.*

La vie s'occupera elle-même de te faire mourir.

– *Justement, pourquoi pas maintenant ?*

Elle ne me fait pas peur, la mort...

– *Non. Ce qui te fait peur, c'est de t'affronter, toi.*

* * *

Je voudrais dormir. Longtemps, toujours. À qui dois-je demander pour que mes rêves ne se terminent plus ? Mes paupières, rideaux ouverts sur les chimères, qui empêchent

mes yeux de se refléter sur eux-mêmes, de me confronter à moi-même, de m'accepter.

La peur de ne plus être aimée. Différente. Marginale. Autre. Avec mes idées, mes folies, mes anarchies.

Parfois, je sais que je vais me tuer. D'autres fois, je me dis que je laisserai la vie décider toute seule et qu'en attendant, je peux faire des folies. Me défoncer.

Pourquoi, pourquoi je n'arrive pas à m'aimer ?

*

Lundi 23 juin
Train vers Churchill, Manitoba
Thompson, 18 h 55

Je n'ose pas regarder les gens.

Je n'ose pas regarder ces Amérindiens qui embarquent.

Pourtant, je les entends rire. Ils rient, eux.

Il y a de toutes petites fleurs sur le sol de Thompson. Il faut faire attention de ne pas les écraser en marchant.

De l'autre côté de la vitre, mon premier moustique de l'été.

Wekusko, 13 h 45

Je préfère rester dans une bulle. Je m'exile de la réalité, m'envole, m'évapore. Je n'ai plus conscience de parler, d'agir. D'exister. C'est la peur. Engourdie jusqu'au cœur, jusqu'à cet endroit dans mon ventre qui manque chaque fois de se fendre quand je pleure en hoquetant. J'ai peur de ma fragilité. De me blesser.

Mais elle peut s'ouvrir. Tu peux la percer, ta bulle, prendre le risque de sortir la tête. Tu peux apprendre à avancer dans le noir sans avoir peur de te blesser. Debout, sans flancher. Les yeux ouverts. Pour sortir du noir.

Naître à nouveau. Réapprendre à sourire. Pour vrai.

La nuit avant mon départ, il est venu chez moi. Je ne voyais pas ce qu'un mois d'éloignement pourrait changer. En fait, surtout, j'espérais si fort qu'il n'y changerait rien.

*Quand je pense à toi,
le goût de mourir s'épuise un moment*

Tes cheveux
Leur odeur
Eau du désert
Alcool
Ta détresse
Toi
Tu me manques

*Je sais que tu n'aimes pas les poèmes,
mais ceci n'est pas un poème*

Je l'appelle les jours où j'ai envie de mourir. Fais-moi rire, je lui dis. Il me fait rire. J'oublie.

Je le vois encore, couché comme d'habitude, à plat ventre sur mon lit.

Je croise ses yeux et je dois forcer les miens pour ne pas les détourner. Son regard me tue. Je sais ses yeux, je sais les miens ouverts, avec derrière mon âme affolée, je sais qu'il

peut me deviner. Vite, m'éloigner. Mais en même temps ce désir qu'il me dévoile, dévoilée aux yeux d'un autre, des siens. Alors résister, le regarder, le laisser faire.

Je ne veux pas que ce qu'il voit dans mes yeux l'éloigne de moi. Quand c'est le vide partout, j'ai honte de le pleurer devant lui. C'est qu'il me voit heureuse que je voudrais qu'on n'enlace que nos sourires, pas la douleur, parce que je sais que lui aussi cherche à comprendre comment se délier de la douleur, qu'au fond il a aussi ce vide.

Je ne sais pas si tu m'aimes assez pour m'aimer triste aussi

Personne n'a jamais compris comment nous nous aimions. Indépendants. Vulnérables. Sans attachement sauf celui d'être lié à la douleur de l'autre, à ce qui remplit un peu le vide, ensemble. Il est secret. Plus que moi qui le suis déjà. Il ne raconte qu'à travers mes pleurs, quand il me rejoint dans ma douleur, ou quand je m'approche en devinant la sienne qui bat sous les paupières. Une douleur qu'il ne montre jamais, sauf au bord du sommeil, au creux d'un lit, accroché à moi.

Moi, lui, sa peau de la couleur du désert, sur son corps des chemins secrets. Là où m'enfuir, m'étouffer. *Tue-moi*. Je veux qu'il continue à croire que je suis bien. Je veux croire qu'avec lui mes craintes ne sont plus. Elles s'évaporent, imprègnent les murs, les plafonds. Au réveil, il n'est plus là, on s'est chassés l'un l'autre, la douleur revient hanter mon corps.

*L'envie de me sentir proche de toi
Tellement près qu'en entrant en toi je m'oublierais*

C'est la nuit que je le sens le plus proche. C'est la nuit qui cache les visages, n'offre plus que deux corps qui ont froid, qui soudain ont besoin de l'autre pour se reconnaître,

croire qu'ils sont vivants. Ensemble, mon lit ou le sien, pour essayer de faire resurgir notre vie en nous, notre vie que nous laissons dormir avec la peur immense de la réveiller.

Comment aimer quelqu'un quand on ne s'aime pas soi-même ?

J'ai froid. J'ai la peau si blanche, les veines gelées. Je suis déjà un cadavre. Réveiller, réchauffer mon corps. Contre l'autre. Lui. Appelle-moi. Réchauffe-moi. Pourquoi une semaine déjà que tu refuses mes appels, pourquoi juste maintenant, quand il fait si froid, c'est la Sibérie sur mon front, j'ai les joues de glace et de verglas, raconte-moi que ton cœur est au chaud, qu'il y a encore une place pour moi. Fais taire le silence. Appelle-moi.

* * *

Je me suis étouffée de travail. Impliquée dans mille projets, un agenda en lambeaux, même plus deux heures pour moi. Ça donne un sens à ma vie, je pensais. Tous ces projets menés bien ou mal finissent par s'accumuler et à ne pas remplir le trou en dedans. Même qu'ils l'agrandissent, par toute l'énergie qu'ils demandent, l'implication, le temps. Poussée vers l'extérieur. Fuir en faisant semblant de rester. Aux yeux des autres. Des miens.

– Il faut ÊTRE pour faire, et non faire pour ÊTRE.

J'avais trop à faire, trop à m'étourdir pour penser.

* * *

Mes cheveux étaient d'un roux sauvage quand je les tressais encore pour aller à l'école. Puis ils se sont éteints. Les reflets qui restent, si pâles, je ne sais même plus pourquoi ils sont là. Et mes yeux. Mes yeux d'automne, de terre oubliée. Y a-t-il quelque chose qu'ils voient encore au travers de toutes ces ombres ?

Je maigris. En me grugeant de l'intérieur. En laissant mon corps s'autodigérer, s'autoéliminer. Je subis mon propre cannibalisme. Je ne suis plus qu'une silhouette. Je m'évanouis. Je disparaissais.

J'ai envie d'avoir une faim furieuse, une faim que je laisserais devenir immense dans mon ventre. Je voudrais que mon ventre se remplisse de secousses, qu'il bourdonne très fort, pour réveiller ma vie qui se cache, prouver que tout n'est pas encore mort là-dedans.

On cherche la chaleur. Tout à coup, dans la rue, les gens se sourient. Tout à coup, l'urgence de parler, de se faire rassurer. Parce qu'affronter la vie, c'est dur. L'affronter avec la télé, ça passe ; sans télé, on dit pas. Se retrouver seul dans le noir et le froid, c'est la vie, mais des fois on l'oublie, ça fait peur, toutes les questions font peur, surtout celles auxquelles on ne peut pas répondre, les grandes, les montagnes de neige et de glace.

Les pannes, ça ramène aux questions, ça fait une place un peu inusitée aux incertitudes, ça engourdit de froid, ça pousse à la quête d'une lumière, n'importe quelle lumière.

* * *

J'ai une espèce de lucidité que je refilerais bien à d'autres. Vivre simplement, sans bruit, accepter sans s'interroger, ça semble rendre tellement heureux.

* * *

La solution logique. Quand c'est la seule porte qui reste, on la prend. Avec une chance sur deux pour que tout ce qu'on dit soit vrai, qu'il y ait des anges ou une grande lumière, une fin à la douleur. Quand il ne reste que cette douleur, lancinante, une chance sur deux, c'est beaucoup.

* * *

Qui est-on pour vouloir avoir autorité sur ma vie, sur ma mort ? Qui est-on pour vouloir m'empêcher de mourir ? Qui vit ma douleur ?

* * *

Est-ce que je veux vraiment savoir ? Non. Je ne veux pas savoir pourquoi j'existe. Parce que si je le savais, je ne voudrais peut-être pas rester.

*– Tu ne peux pas oublier que tu cherches.
Mais tu peux essayer de ne plus attendre de réponse.*

*La voix noyée
Dans la gorge vide
De toutes les larmes
Lourdes
Profondes
De ton silence*

Pourquoi c'est chez elle que tu passes tes journées, pourquoi chez elle depuis trois jours, quatre, je ne sais plus, pourquoi tu ne retournes plus mes appels ? Tu sais que j'ai appelé. Elle t'a laissé, elle, elle t'a déjà mis en dehors de sa vie, elle joue avec toi, tu ne le vois pas ? Elle t'attire parce qu'elle te fuit, tu sais qu'elle ne t'a pas oublié, c'est dans son lit que tu te réchauffes, c'est elle que tu serres contre toi, c'est avec elle que tu dors en cuillère. Lâche. Sans rien me dire. À me laisser deviner. À me laisser pleurer.

*Va-t-en.
Va-t-en de ma tête.
Va-t-en de moi.*

Qui mérite que je me détruise ?

Lundi 23 juin
Peu avant Wekusko, 13 h10

Au milieu de la taï ga, un spasme. Un JE viscéral fait des soubresauts en moi. Un JE qui veut s'affirmer, sortir de mon ventre pour m'entraîner à sa suite, me prouver que je suis vivante.

Prendre conscience de mon regard. Ne plus seulement voir, mais *regarder*. Réconcilier mes yeux absents avec mon visage.

Qui suis-je ?

Je dois lutter de toutes mes forces pour rester vivante. Au moindre écart de conscience, je m'é gare. Je dois sans cesse me répéter de m'accrocher, d'ouvrir mes yeux, mes oreilles, mes mains plus grand. En moi, le paysage. En moi, les visages de ces gens, le couple de New York marié il y a cinq jours, mon voisin l'Américain Floyde, Victoria Jason, une aventurière qui a parcouru en kayak le nord du Canada, ces enfants amérindiens qui courent dans les allées, leurs rires, les mères qui rient de les entendre rire. Ne pas partir ! Surtout s'accrocher, tendre le regard, la mémoire.

Prendre des risques. Frôler la mort pour ranimer le goût de vivre. Retrouver la hâte, la peur, l'attente, l'inquiétude. Revivre des émotions profondes, vraies, des émotions qui font grouiller mes membres comme remplis d'insectes.

Mardi 1^{er} juillet
Navette des Auberges de Jeunesse
Entre Jasper et Lake Louise, 9 h

Les montagnes sont belles.

Le chauffeur vient de mettre une cassette de U2. Avec le soleil qui s'amuse entre les grands pics, tout est soudain si beau, absolu, infini.

Mardi 8 juillet
Stanley Park, Vancouver, 12 h 40

Je suis assise sur un de ces bancs qui portent des dédicaces. « In loving memory of Francesco, Maria Antonia et Maria Angelucci ». J'essaie d'imaginer la vie de ces gens. Se sont-ils promenés, eux aussi, dans le Stanley Park ?

North Vancouver en face Les vagues s'agitent un peu Un chien aboie Les voix d'enfants en course Le passage rapide d'un vélo Une corneille répond au chien Le vent Des canards sur la berge et près du muret qui surélève la « Seewall Promenade » Un homme siffle derrière moi en faussant un peu Le calme Mes yeux ne parviennent pas à tout saisir Mon nez rempli de l'odeur un peu salée qui agite quelque chose en moi Mes cheveux pleins de feu Vancouver la Ville Origine

Les arbres sont si grands. Ils viennent de là-haut, du ciel. Mon regard neuf devant eux. Libre.

Les peintures d'Emily Carr, à la Vancouver Art Gallery. Vivantes. Les arbres grandissent et vieillissent toujours sur la toile, j'en suis sûre. L'éclairage me reflétait sur les vitres, parmi les arbres. Je suis au milieu des forêts d'Emily Carr. Les yeux fermés, je les vois encore, je sens encore ces arbres, là, vivants, et moi qui pousse avec eux.

Est-ce qu'il doit nécessairement y avoir un autre but qu'ÊTRE ?

Encore plein de rencontres. Jenny, avec qui j'ai marché dans Lynn Canyon, un parc avec un petit pont suspendu. Andreas, l'Allemand presque avocat, avec qui je traverserai vers Victoria. Isabelle, de Montréal, qui me l'a présenté. Et Diana, la jeune prof du primaire suédoise, une autre Japonaise, Paul, Grant, Rod, des Australiens, Annet, la Hollandaise, Anna, du Danemark...

Et tant d'autres d'ici ou non, toutes ces personnes qui font que je me souviendrai de Toronto, Churchill, Winnipeg, Jasper, Lake Louise, Banff, Vancouver, Victoria à travers mes rencontres. Des gens qui m'ont rapprochée de moi. Avec qui ça ne valait pas la peine que je m'enfuisse de moi.

Mercredi 9 juillet
Retour de Victoria
Autobus n° 640 vers Vancouver, 21 h

Les cheveux pleins de couleurs, il crie dehors, éberlué par celles du ciel, des deux arcs-en-ciel dans le couchant. Un couple près de moi s'embrasse, se retourne vers lui. Je ris avec eux. Je souris. En cet instant, celui-là même qui n'existe pas, je suis heureuse. C'est complètement fou, mais ça aussi, je le suis, folle...

Il est beau, ce soir, le soleil. Pourtant, c'est le même que d'habitude. Mais il m'éblouit en ce moment. Je l'absorbe par la peau, le bois, le touche, l'aime comme la vie tout à coup si simple, belle, fascinante. Juste maintenant, c'est drôle de sentir que je m'aime. J'ai le ventre plein. De moi. Il y a aussi la mort dans mon ventre, elle y restera toujours, mais devant ce soleil-là, il n'y a que la vie qui monte à mon regard.

Apprendre à aimer vivre.

Ma dernière nuit à Vancouver. Demain, je reprends le train vers Montréal, la maison, les amis, les projets. Lui. Si différente. Et en même temps, si peu.

Les yeux ouverts. Pour qu'il fasse moins noir.

Vivre et en être heureux, c'est un talent. Le plus grand, peut-être.

Je me suis fuie toute ma vie.

En me demandant après pourquoi je n'y trouve pas de sens.

— Tu ne trouveras jamais d'autre raison pour vivre que la vie elle-même. Façonne-la à ta façon. N'aie pas peur de t'affirmer. De déplaire.

— Tu as des amis sincères. Ils te savent et t'aiment angoissée, marginale. Et ils aimeraient bien que ton regard te reconnaisse aussi, que tu t'apprécies, toi.

— Vivre, ne pas vivre. C'est ton paradoxe. Assume-le. Parce que ta tristesse fait partie de toi et qu'elle le fera toujours.

Le téléphone a sonné longtemps. Chez elle. Je t'appelle chez elle et tu ris. J'essaie de comprendre, de moins pleurer, tu ne veux pas me confronter, tu as peur. Je m'attache à toi parce que je n'ai jamais réussi à m'attacher à moi, je m'attache à toi parce que je me fuis, parce que je cherche toujours à m'évader de moi. Toi, tu cherches ailleurs, tu cherches celle qui a compris, celle qui est heureuse, qui n'a pas de vide en elle. Parce que tu cherches à remplir le tien, et moi, je n'ai plus rien, j'ai voulu tout te donner, mais je suis vide aussi, désespérément vide de moi. Je suis froide, déjà un cadavre. On ne se réchauffe pas avec un cadavre.

Il faut que je me détache de toi. Que je me rattache à moi. Que je puisse te quitter comme je l'ai fait pour partir l'été dernier. Ne plus rien attendre de toi. Au lieu de refermer la main sur toi de peur de t'échapper, de te perdre, il faut que j'ouvre la main vers le ciel pour te laisser t'envoler. Te laisser libre. Me libérer de toi.

La quête de sens, inutile, vaine. Les mots s'effacent jusqu'à laisser la feuille blanche, seule réponse possible sans être réduit au mensonge.

– *Elle est morte ?*
– *Non, elle dort... Regarde, elle sourit.*

C'est quoi cet « essentiel » ? Il paraît qu'on y retourne toujours dans ces cas-là. Moi, je reviens à cette lueur en moi, j'essaie de souffler doucement pour la ranimer, ou pour l'éteindre, je ne sais. Mais il manque du bois pour ma petite flamme. Il en manque partout, ça coûte cher en temps de panne, ça coûte cher se maintenir en vie, de pauvres types s'enrichissent sur notre dos en vendant ce bois-là.

* * *

Pour aller au-delà du langage il faut le quitter. Non plus fuir, mais consciemment se détacher. Je pars. Quand ma vie sera devenue un poème, j'arrêterai d'écrire. Pour aller au plus loin de l'écriture, il faut la laisser. Il n'y a plus rien à dire quand il n'y a qu'à vivre.

* * *

Tu ne t'aimes pas, il y a ce vide, tu cherches encore à le remplir.

Tu ne veux pas qu'on se réchauffe ensemble, ce soir. Tu ne peux plus accepter que je fasse cela pour toi, tu n'as jamais pu accepter que je t'aime. Tu penses que tu n'en vaux pas la peine. Tu es chez elle parce que c'est elle l'amour de ta vie que tu as pleuré, que je l'ai toujours su. J'ai toujours su que je devais me détacher de toi, tu ne peux pas t'ouvrir à moi, je suis la seule à te comprendre, tu as peur de moi, de mes yeux comme miroirs, du reflet que je fais de toi, tu cherches à briser le miroir. Je peux te donner tout ce que j'ai d'amour, tu ne le prends pas. Tu crois que tu ne le mérites pas. Tu laisses mon amour rebondir sur tes yeux vides de moi, vides de toi, pleins d'elle.

Tu me laisses seule avec mon amour pour toi.

Et c'est, peut-être, pour que je me le donne à moi ?

Ça va prendre un mois, mais viendra ce moment où l'électricité va revenir partout. On retrouvera nos maisons de lumière pour dormir au chaud, oublier les fatigues du jour, oublier les questions qu'on se pose dans le noir. Et ça va prendre un mois, plus d'un mois, mais je vais m'obliger à ne plus souffrir à cause de toi, je n'oublie pas, je ne peux jamais complètement oublier, moi, même dans la lumière, mais les questions et les pleurs se taisent enfin un moment, comme les mots qui finissent par devenir inutiles, par rebondir sur le vide.

Mon journal

Catherine Desgagnés* 

Le 3 octobre

Cher journal, l'automne commence à peine, le soleil brille fort encore, le vent appelle l'été des Indiens.

J'achève tout juste de faire ta connaissance, chez un brocanteur du Vieux-Québec. Tu m'as séduite. J'ai décidé que les pages entre tes tranches vieil or seraient le lieu parfait pour me confier. Mais pour commencer, laisse-moi me présenter.

Mon nom est Amélie Duruisseaux. Je suis grande, mince, des jambes longues à en mourir, une poitrine haute et ferme, comme des fruits mûrs, de belles fesses rondes. Mes cheveux sont châtain avec de splendides reflets cuivrés. J'ai un visage d'ange, me dit-on souvent, surtout lorsque je ris. Ça tombe bien, car j'adore rire : je suis si bien dans ma peau...

Mes parents forment un couple très uni. Je les admire beaucoup. Ils sont parfaits : présents sans être accaparants, aimants sans juger, ils conseillent sans imposer. Bref, je les adore. Ils sont pour moi des amis plus que des responsables de l'autorité parentale, nom qui inspire la rigidité cadavérique.

* Petit Séminaire de Québec

Quant à ma vie amoureuse, elle se porte à merveille. J'ai un petit ami charmant et délicat qui m'aime à la folie ! Que demander de plus ?

Alors, cher journal, convaincu ? S'il-te-plaît, ne réponds pas. Je serais bouleversée si tu n'avais su voir clair en moi. Car, en réalité, le ciel est gris, bas et menaçant. Le vent froid charrie déjà une surprenante quantité de feuilles mortes... Mais ce n'est pas la seule chose qui ne correspond pas à la vérité.

Si mon nom est bien Amélie Duruisseaux, je n'ai pas la taille élancée dont je me vantais. Je suis petite, informe, boulotte, obèse même. J'ai les cheveux d'un brun indéfini et terne. Personne ne me fait de compliments sur mon visage ravagé par les boutons d'une adolescence qui ne veut pas finir, sur mes yeux à peine visibles derrière mes paupières tombantes, sur mon nez croche. Je suis laide. J'ai horreur de mon corps. Il m'écrase dans sa graisse, m'englue dans ses plis. J'en ai honte ! Je me déteste. Tout ça me fait paraître timide, effacée. En réalité, la peur me grignote, me ronge, m'obsède, sans pourtant faire diminuer le volume de mon corps. Au contraire, plus j'ai peur, plus j'ai honte et plus j'engraisse ! Cette honte et cette peur me collent à la peau comme un manteau gluant, visqueux, alourdissent mon corps de leurs mille mailles de plomb. J'ai toujours peur qu'on se moque de mes chairs flasques et repoussantes, qu'on me juge comme je ne suis pas. Ou pire, j'ai peur de gâcher le paysage avec mes membres difformes et monstrueux. Car j'ai une notion pointue de l'esthétisme qui me laisse loin derrière... Et avec ces montagnes de chairs ballottantes, je ne pourrais jamais courir assez vite pour le rattraper.

Oui, je suis une sorte de monstre. Il y a tellement de graisse autour de mon corps que je rebute tout ce qui voudrait y entrer : l'amitié, l'amour, la matière de mes cours... Il y a tellement de graisse autour de mes doigts que j'y perds

presque l'olive dont je suis en train de dévaliser le pot. Je suis toute seule, seule en ce moment avec toi et les olives qui livrent complaisamment à ma bouche leur petite langue rouge et indécente de poivron. Toute seule toujours. Je suis stupide, et je ne cesse de me le répéter, pour ne pas l'oublier et me ridiculiser dans un moment d'orgueil. Bien sûr, me répondras-tu, le ridicule ne tue pas. Mais il dévore tout ce qui nous permet de tenir en vie : l'âme. Il la transforme en un bouillon amer de désespoir. D'un autre côté, j'aurais tellement, tellement besoin que quelqu'un m'aime, journal, que je suis comme un poisson sorti de l'eau : j'étouffe, j'ouvre grand la bouche de mon âme — et celle que j'ai au bas du visage, pour avaler une galette — pour rattraper un peu d'air... Bref, mon nom me va à merveille : j'ai bu le désespoir de mon âme jusqu'à la lie. Âme et lie.

Quant à mes parents, n'en parlons pas. Je n'ai jamais connu mon père, il est parti peu de temps après ma naissance. Classique. Et cynique, compléteras-tu. Non, pas cynique. Amèrement désabusée, lâche de n'avoir jamais cherché à le retrouver, atrocement seule, mais pas cynique.

Ma mère, avec laquelle je vis toujours — moi qui ne pense depuis des années qu'à m'en aller, Amélibre — m'ignore. Trop occupée à changer d'amant. Pour dire vrai, elle a cessé de s'occuper de moi lorsqu'elle m'a vu manger du chocolat, en cachette, lors d'un de ces régimes drastiques et prétendument miracles qu'elle m'avait imposés. Je me souviens presque avec tendresse de ce temps où je pouvais encore me rebeller timidement en cachette. Maintenant, ma vie est la plus grise qui existe : je n'ai même plus quelqu'un contre qui me révolter...

Je me souviens, lorsque j'étais petite, ma belle maman était une fée inaccessible et merveilleuse. Elle pouvait tout soigner de ses doigts magiques. Pourtant, un jour, avant même d'avoir cessé de croire au père Noël, maman-fée

n'existait plus : j'avais cessé d'aller me faire consoler dans ses bras des quolibets que me lançaient les autres enfants sur mon innommable grosseur, parce que j'avais pris conscience qu'ils étaient vrais et que ma mère, en les démentant, ne pourrait que me mentir...

Voilà, pauvre journal, voilà qui te confiera ses malheurs – car il ne peut s'agir d'autre chose – une grosse fille solitaire et aigrie, qui n'a même pas la décence de s'aimer, bien que, soit dit en passant, c'est plutôt une décence de ne pas aimer l'image déformée que lui renvoie le miroir. Amèrelie.

Le 18 octobre

Blottie dans mon lit, je tente vainement d'empêcher ma main de trembler, mes larmes de couler et de venir gonfler tes pages. Je pense, comme Cyrano de Bergerac, que jamais je ne devrais laisser la beauté des larmes se corrompre sur cette laideur qu'est mon visage. Et pourtant, je n'ai pas encore réussi à les empêcher de sillonner ma face simiesque.

Si je ne t'ai pas écrit plus tôt, c'est que je vivais une fabuleuse histoire d'amour... Non ! Cesse donc de te mentir à toi-même, Amythomanelie ! De toute façon, je n'en ai pas la force. Si je ne t'ai pas écrit depuis deux semaines, c'est que je craignais de retrouver l'horrible et fidèle portrait de moi-même que j'ai dressé en le juxtaposant avec la beauté dont je rêve. Mais aujourd'hui, la pression est insupportable. Tout m'est refusé, tout ce que j'ai m'est arraché, je suis repoussée de partout ! Oui, mais venons-en au fait : je suis repoussante...

Ce soir, je suis affreusement seule. Je n'ai qu'à jeter un coup d'œil sur ma poitrine qui ballote dans tous les sens alors que je hoquette de chagrin pour savoir pourquoi. Mais ce soir, cher journal, je n'ai pas envie de connaître les causes, les rai-

sous. J'ai envie de pouvoir appeler quelqu'un seulement pour entendre le son d'une voix au lieu de cet interminable tic-tac qui remplit l'appartement silencieux.

Tout à l'heure, à la télévision, on passait un documentaire sur les enfants sous-alimentés de ces pays d'Afrique. Images de bambins au ventre gonflé, aux yeux larmoyants. Leur peau plaquée sur les os par la maladie grouillait de mouches. Leurs petites côtes fragiles saillaient comme autant de faux dont se servirait la Mort pour les emporter loin de leur mère. Ils n'avaient même pas la force de sourire de leurs quelques petites dents jaunies et inutiles qu'on distinguait à travers leurs lèvres presque transparentes.

Les larmes coulaient de mes yeux, disparaissant dans les replis de ma peau d'une manière sans doute inélégante, mais je n'en avais cure. La pitié me remplissait à tel point que j'en aurais engraisé si cela eut été possible. Et soudain, aussi déplacée qu'un immense bruit de déglutition dans un club d'anorexiques, une pensée m'a traversé l'esprit : « Si ces enfants n'ont que la peau sur les os, c'est à cause de moi qui suis si égoïstement grosse et dégoûtante, qui accapare toute la graisse qui pourrait les aider à survivre. » Je n'entendis pas la suite, le numéro de téléphone et tout : mes tympanes étaient bouchés par le gras qui s'était mis à me suinter de tout le corps et avait empourpré mon visage. Ce que les gens maigres ne savent pas, c'est que la culpabilité est graisseuse.

J'aurais envie de me découper en tranches pour leur envoyer tout mon surplus, pour leur montrer combien je compatissais à leur sort en me détestant... Et surtout, cher journal, là, ce soir, j'aurais envie d'autre chose que tes minces feuilles qui me narguent, vois-tu, par leurs minuscules deux dimensions, d'autre chose que tes pages blanches, froides et impersonnelles... Amillusion ! Comment veux-tu qu'il en soit autrement ? Dans toutes les histoires de fées, ce sont les laides qui sont malheureuses ! Si je rencontrais un génie, je lui de-

manderais de pouvoir partir en courant en laissant mon corps là, déchu, abandonné sur place comme le résultat d'une mue purificatrice. Me sauver, m'évader de la prison de mes kilos mous. Amélibre.

Tu sais maintenant pourquoi je ne ferai rien pour les enfants souffrant de malnutrition. Je suis la personnification de cet Occident glouton qui les oppresse et, en voulant changer de rôle, je serais peu crédible, surtout une poignée de bretzels à la main. C'est aussi pour ça que je ne participe pas à la sauvegarde des baleines dans le fjord du Saguenay : moi et elles nous ressemblons tellement que cela en serait ridicule.

Non, je dois être honnête envers les baleines. Elles sont élégantes et nobles dans leurs eaux. De plus, elles chantent divinement bien. Alors que moi, je suis on ne peut plus maladroite sur terre. Mais ça, ce n'est que de la simple physique : la disproportion entraîne le déséquilibre. De plus, je ne sais pas nager, et chanter encore moins. À vrai dire, je n'ai jamais essayé de chanter. J'ai découvert, il y a longtemps, que j'ai beaucoup moins de chance de gâcher l'harmonie musicale – alors que je gâche déjà le tableau – en ânonnant silencieusement. Par contre, j'aimerais jouer de la guitare. Il me semble que la guitare est la stylisation d'un corps de femme, avec ses courbes et ses cordes fragiles... Qu'iraient faire mes gros doigts boudinés sur pareille merveille ? J'ai encore assez de conscience pour ne pas infliger au monde plus d'horreurs et d'incongruités qu'il n'en compte déjà... Et pourtant, j'ai une musique à l'intérieur de moi qui ne demande qu'à sortir. Oh, comme c'est touchant, poétique, stéréotypé et grotesque, n'est-ce pas, cher journal ? Et bien, musique, c'est dommage. Mon journal et moi sommes d'avis que tu n'as aucune chance : c'est partout trop épais pour que tu puisses sortir... Et de toute façon, même si tu pouvais, si tu étais assez forte, si je t'en donnais la chance, tu risquerais de t'engluer en sortant, comme ces oiseaux pris dans des mers de pétrole avec la ma-

tière visqueuse qui leur brûle les yeux, leur cloue le bec, leur colle les plumes... Décidément, musique, tu n'aurais aucune chance de t'échapper de ce château de graisse ballottante où je t'ai enfermée et qui se chargerait de te dévorer pour ne laisser qu'un squelette de portée sans notes.

Le 24 octobre

Aujourd'hui, j'ai croisé une compagne d'infortune sur le campus de l'Université Laval. Grosse et laide, comme moi. Répugnante, les chairs ballottantes, comme moi. Or, si moi, j'ai le bon goût de camoufler à la face du monde l'horreur que constitue mon corps sous des jeans immenses et un gilet informe qui ferait à un éléphant, si j'ai la modestie de cacher mes joues trop rondes, trop rouges, mes yeux trop enfouis dans des replis de peau, sous des paupières tombantes, par une frange de cheveux, si je calque mes pas sur ceux de la souris dans des espadrilles grises et silencieuses, madame se pavanait en jupe courte et collants sexy, et gilet moulant et talons hauts. De plus, elle avait eu le culot de jeter négligemment une veste sur son épaule, qu'elle tenait, le coude levé, la poitrine sortie. Son horrible, incroyablement volumineuse poitrine, qui aurait pu servir à allaiter une famille d'hippopotames ! Ses formes pansues qu'elle promenait avec fierté et sans-gêne ! Son gros derrière mou de veau qui allait d'un côté à l'autre ! Son ventre vulgaire et indécent de fausse femme enceinte ! Ses mollets sans aucune mesure avec la normalité ! Et ses pieds courts débordant du mince cuir des souliers ! « L'Halloween n'est que dans une semaine ! Et un déguisement de porc t'irait mieux. Un gros porc gras et prêt pour l'abattoir ! », avais-je envie de lui crier.

Je l'ai haïe. Férocement. Et je la hais encore. Je la hais de me ressembler et d'être pourtant si différente. Je la hais d'imposer la vue de son corps difforme à d'autres yeux que les siens. Moi-même n'ose pas allumer la lumière lorsque je

me déshabille de peur de m'effrayer à tout jamais. Et je me hais. Je me hais d'être aussi laide qu'elle. Je me hais de ne pas pouvoir supporter le mépris des autres comme elle semble si librement le faire. Et surtout, je me hais de la haïr. Je me hais d'empoisonner mon existence avec toutes ces considérations de supposé savoir-vivre. Je me hais de ne pas savoir m'aimer !

Elle était maquillée, cher journal. Mais même un peu de crayon, un rouge à lèvres discret devenaient ostentatoires sur son visage boursoufflé. Elle se croyait belle, c'était évident.

Et elle le devenait...

Moi ? Est-ce que je pourrais devenir belle comme ça, du jour au lendemain ? Dis-moi, journal, dis-moi qui est la plus belle ? Et puis non, ne réponds pas. Je vais répondre pour toi : « La plus belle, c'est celle qui cessera de garder les yeux baissés sur ses laideurs pour voir les beautés autour. » Alors, je ne pourrai jamais être la plus belle, car la conscience aiguë de cette difformité que je suis me fera toujours honte au point de m'en faire baisser les yeux. Et si, un jour, je réussis à m'en échapper, je garderai les yeux tournés vers l'arrière, alors que je me sauverai en courant pour être bien sûre qu'elle ne me suit pas.

Le 25 octobre

De toute la littérature québécoise, c'est la tirade de la grosse secrétaire dans *Le Banc* de Marie Laberge que je préfère. Cette femme, c'est moi. Une machine à distiller de la haine, cher journal, de la haine et de la culpabilité. C'est aussi une preuve écrasante du talent de l'auteure qui, en étant parfaitement normale et même jolie, a pu retracer la vie des êtres comme nous, pauvres monstres ridicules et boursoufflés. Tu sais, la majorité des gens se contentent de nous mépriser de loin. Je dirais même l'écrasante majorité si je n'avais peur que

cette figure de style amène à ma pensée l'image d'une gigantesque balance avec, dans un plateau, les autres et leurs regards compatissants, méprisants ou écoeurés et dans l'autre, moi, et que tout ça suffise à maintenir la balance en équilibre. Les gens s'arrêtent à mon apparence, ne peuvent pas voir plus loin : la couche à percer est trop épaisse. Tu sais, à force d'être considérée seulement comme un tas de graisse sortant de l'étal d'un boucher peu nutritionniste, on finit par s'associer aux dits morceaux et à ne plus chercher à faire voir aux gens ce qui se cache sous tout ce gras. Mais de toute façon, dans mon cas, ce n'est pas la peine. Ce qu'il y a dessous ne vaudrait pas l'effort qu'on mettrait à creuser.

Ma mère, excédée de me voir si laide, si fade, si peu vivante, si peu humaine, me crie souvent, de sa voix aigre et criarde qui a le don de me mettre hors de moi : « Et si tu ne mangeais pas autant aussi ! » Elle ne comprend pas que si je ne mangeais pas autant, j'en mourrais. Je mourrais de solitude, de tristesse. Âme en peine, Amélie.

Un jour, je me suis aperçue que j'étais une petite fille sans père. Je regardais les autres enfants jouer avec leur papa, un « super papa que l'on ne peut pas partager parce qu'il n'est qu'à moi rien qu'à moi et que c'est le plus gentil papa du monde » et je savais que je n'en avais pas. Ce jour-là, devant mon chagrin, maman-fée m'a offert des biscuits au chocolat. Le nœud de larmes que j'avais dans la gorge s'avalait rapidement, tout comme la boîte de biscuits. Malgré la colère de ma mère devant la boîte vide et la petite fille toute crottée de chocolat, j'avais compris que les peines se noyaient dans les bouches pleines et les bouchées doubles... C'est la plus grande leçon que m'ait donnée la vie et ma meilleure recette contre le cafard. C'est ainsi que j'ai pris l'habitude de chasser la tristesse en croquant une joyeuse pomme rouge, en sucrant mon amertume avec une bouillie collante de bonbons, en l'enfonçant au fond d'un sac de croustilles.

Encore aujourd'hui, je sais qu'un plat de spaghetti console plus sûrement qu'une boîte de mouchoirs ; qu'un steak immense ramène une sensibilité à vif à un niveau plus supportable ; qu'une portion de pommes de terre frites, huileuses ou pas, avec beaucoup de ketchup, de sel et de vinaigre, fait diminuer le stress qu'on peut avoir de se sentir en vie ou de ne pas savoir rire ; qu'un grand bol de gruau fait oublier que Boucle d'Or n'a jamais pu se faire d'amis parmi les ours ; et que les sardines réussissent presque, lorsqu'on en a avalé une boîte, à nous transmettre leur fraternité de poissons serrés les uns sur les autres. Les chanceux ! Et quand je pense à cette serveuse automate de *Starmania* qui se plaint d'être toujours seule au monde après avoir dormi les uns contre les autres, s'être fait caressée, consolée, cajolée... Moi, je suis toute seule, et n'ai même pas eu auparavant cette consolation de savoir qu'on compte pour quelqu'un. Amélinimportante.

Sans toi, cher journal, je n'aurais personne à qui confier tout ce fiel qui me monte aux lèvres... Tu me sauves d'un désespoir qui serait plus grand encore qu'il ne l'est déjà à travers tes pages...

Si, mon cher Hobbes, « l'Homme est un loup pour l'Homme », et bien la nourriture est pour moi une immense maman-poule qui me couve et me réchauffe. Sans elle, je serais perdue : n'oublie pas que c'est à l'aide de miettes de pain que le Petit Poucet a voulu retrouver son chemin à travers la forêt. C'est pour ça que les régimes sont des crimes contre l'humanité... Enfin, la mienne. C'est aussi pour ça que je ne peux jamais suivre un régime jusqu'au bout. Ça me paraît trop horrible de faire ça à quelqu'un, même à moi...

Le 1^{er} novembre

Aujourd'hui, c'est le jour des Morts. On dit que ceux-ci en profitent pour quitter leur lourde tombe et pour se dé-

gourdir les orteils. Le ciel est obscurci par leur présence. Crois-tu, cher journal, qu'ils m'accepteraient parmi eux ? Crois-tu que je pourrais, moi aussi, me débarrasser aujourd'hui, mais pour toujours, de la lourde tombe qu'est mon corps et partir errer, légère et fluide, avec eux ? Il suffirait de presque rien. De deux fois rien. Deux petites entailles aux poignets, deux bouteilles d'analgésiques, deux nœuds à une corde. Il suffirait de moi au complet. Rien. Dans ma tête joue la chanson reprise par Dan Bigras : « Il suffirait de presque rien, peut-être quelques années de moins, pour que je te dise "je t'aime". »

Et j'ai envie de demander à voix haute, avec des intonations de petite fille, si c'est vrai, papa, maman, que vous m'aimeriez si je retournais dans le ventre de la Vie. Mais non, ne soyons pas ridicule, ça ne pourrait pas fonctionner, car malgré quelques années de plus ou de moins, je continuerais à me détester, à haïr les mensonges que je me raconte pour m'endormir et avec lesquels j'ai commencé à t'écrire, cher journal.

Le temps est gris, maussade, et je suis boursouflée, dégoûtante. La pluie s'écrase dans la rue en grosses gouttes huileuses, la graisse m'écrase dans mon propre corps à grosses gouttes adipeuses.

Mon corps est immense, mais je n'y ai plus ma place, cher journal. De jour en jour, je me transforme en gros bout de lard, salé par mes larmes. Pourquoi, dans le ragoût brunâtre universel, ne suis-je pas la carotte vive et élancée, ou même le bœuf ferme et décidé. Je suis molle de partout, pâteuse, faible et méprisable...

Angoissée, une angoisse de plus me vient : la mort même voudra-t-elle de moi ? Car j'ai pris ma décision, cher journal, unique confident. Il est trop tard maintenant, n'essaye surtout pas de m'en empêcher. Je vais m'ouvrir les veines, assise dans la baignoire pour ne pas salir le carrelage.

Je devrais aussi faire attention à ne pas tacher mes vêtements. Peut-être ma mère voudra-t-elle en faire des guenilles pour récurer ses planchers. Elle est si maniaque de la propreté. Dommage que je ne puisse pas lui faire voir mon âme, cette âme bue jusqu'à la lie... Pauvre maman, quelle excellente prémonition tu as eue en me nommant Amélie Duruisseaux. J'ai vécu comme le premier, je mourrai comme le dernier, dans des ruisseaux de sang. Pathétique, non ?

Je me force au sarcasme, de peur de me prendre en pitié.

Il est seize heures. La nuit tombe rapidement. Le vent s'est levé et chasse les feuilles mortes dans mes fenêtres en sifflant avec les morts. Je viens vous rejoindre, le temps de grignoter un peu. Même si ça peut paraître inutile, puisque je vais mourir. Ma conviction profonde est que l'on meurt mieux le ventre plein. De toute façon, j'aurai besoin de courage...

Le 6 novembre

C'est encore moi, cher journal. Je n'ai pas eu le courage de m'enlever la vie. Certains disent que c'est mourir par lâcheté, mais moi, je sais que non. J'ai grignoté un morceau de fromage, puis une pointe de gâteau au chocolat, question de me donner du cœur au ventre. Je me souviens, c'est exactement ce que j'ai pensé : « Du cœur au ventre afin qu'il pompe bien vite tout ce sang huileux hors de moi et que je m'évade de ce corps exécré sans souffrir. » Dans la cuisine, je me suis emparée d'un petit couteau à légumes (« parfait pour moi qui en suis un », me suis-je dit) que j'ai camouflé sous mes vêtements comme une criminelle, comme si quelqu'un risquait d'entrer dans la maison avant les petites heures du matin.

Finalement, je me suis assise dans la baignoire et j'ai fait couler la douche. J'ai dû l'arrêter tout de suite, car l'eau

était glacée : notre voisin d'en haut avait encore abusé de l'eau chaude... Je me suis mise à penser à mes dernières volontés, qui n'intéressaient personne, à cette vie que je ne voulais pas quitter, mais qu'il m'était impossible de vivre sans ce corps obèse et dégoûtant avec lequel je ne voulais plus vivre. Je me suis imaginée mon enterrement et c'est là que les larmes qui menaçaient ont éclaté comme éclataient dehors les gros nuages noirs. J'ai pleuré longtemps, longtemps. Puis, je suis retournée à la cuisine finir le gâteau. Ça m'a un peu réconfortée avant d'aller dormir : ainsi, je n'ai pas fait de cauchemars comme j'en ai l'habitude depuis que je suis toute petite.

Dormir. Mourir. C'est un peu la même chose, journal. Sauf qu'avec le premier, les chances de se réveiller le lendemain matin avec le soleil qui brille, les oiseaux qui chantent et le poète français à la radio qui pleurniche : « Que c'est beau la vie ! » sont beaucoup plus élevées. Et j'aime les oiseaux ! J'aime aussi le soleil, qui ressemble à un grand œuf ouvert dans le ciel et qui cherche de tous ses rayons à me réchauffer en entier, voire à faire fondre un peu de cette matière qui m'entoure. Voilà, c'est dit, je voudrais être décharnée, même, désincarnée. Une âme libre. Amélibre.

Le 20 novembre

Aujourd'hui était un jour morose, commencé avec du lait réchauffé que ma chère mère avait oublié sur le comptoir, et des tranches de pain rôties molles, lequel pain, d'ailleurs, était d'une fraîcheur plus que douteuse. Et moi qui, chaque matin, rêve, espère un petit déjeuner de cordon bleu, rillettes et fromage de chèvre sur pain de campagne, œufs pochés et laitue fraîche, saucisses appétissantes et jus d'orange fraîchement pressé... Il me semble que ça me réconforterait à l'aube d'une nouvelle journée que je devine déjà terrible...

Mais aujourd'hui, ce ne fut pas le cas. À midi, alors que je rangeais péniblement mes livres dans le haut de mon casier, domaine inatteignable s'il en est et pourtant seul endroit décent où placer ses cahiers dans un cagibi restreint au maximum, un véritable adonis est passé à côté de moi. Ô surprise, au lieu de se contenter de lever le nez sur moi comme ils le font tous, il m'a proposé son aide. J'ai évidemment accepté avec joie, d'autant plus que ça me permettait de le contempler plus longtemps. Ensuite, il m'a proposé d'aller prendre un café. Je l'ai suivi, mortifiée cette fois : les quantités de sucre et de grignotines avec lesquels j'accompagne toujours le liquide amer qu'ils servent sous le nom de café le dégouteraient sans aucun doute. Mais heureusement, il s'est d'abord arrêté au comptoir de la cafétéria pour s'acheter, ô bonheur, tout ce que je me retiens d'acheter d'habitude, considérant mon phénoménal surplus de poids : un baklava, des tonnes de fruits confits, de la crème fouettée pour mettre sur son café, deux pointes de gâteau, l'une de forêt-noire, l'autre de gâteau au fromage au chocolat. Je l'ai suivi dans son gueuleton, n'osant pas lui demander son secret pour garder de pareils abdominaux d'acier avec une telle diète. Je l'ai plutôt imaginé en petite camisole blanche tachée de sueur masculine, en pantalon de sport un peu trop moulant, s'escrimant sur des appareils de musculation. Je l'avoue, cher journal, j'en fus toute retournée, et pas de la manière la plus catholique qui soit.

Puis, nous nous sommes assis et avons commencé à discuter. Comme dans un rêve, nous avons les mêmes goûts... Ensuite, il m'a proposé d'aller faire un tour de moto, mon plus grand fantasme ! C'était un engin rutilant, blanc et argent. « On pourrait dire, m'a-t-il souri, que ce serait un nuage, et toi, tu serais un ange. » Un second moi-même passa. Et si mon réalisme me dictait que je n'en étais pas un, j'y étais, aux anges... Ma vie, enfin, cessait de ressembler à un bouillon de bœuf huileux et amer pour se transformer en un splendide

chou à la crème de noisettes emmitouflé dans son manteau de chocolat affectueux !

Après quelques petits détours dans les rues avoisinantes, nous nous retrouvâmes seuls. Et là, journal, je suppose que tu t'imagines qu'il me viola ou quelque chose d'aussi agréable et du même genre ? Pire ! Sa belle moto se transforma en cheval blanc qui s'élança dans les airs et me conduisit dans un palais d'arc-en-ciel où je sus que je devenais vraiment grotesque à en faire pitié, à m'inventer de pareilles fables...

Alors, qu'en dis-tu, cher journal ? Crois-tu que la folie me guette ? Je l'espère bien, peut-être ainsi cesserais-je d'avoir conscience de ce corps qui m'engloutit... Marcel Aymé écrit que les fous sont immortels. Finalement, même si la folie me sauvait de ce corps qui me lève le cœur, je ne veux pas vivre éternellement. Surtout pas !

Le 3 décembre

Puisque la terre n'a pas d'odeur, puisque l'eau ne respire plus,

Puisque le ciel est en déséquilibre, puisque le feu est virtuel,

Comment peut-on aujourd'hui encore

Repousser les draps de la mort,

Se lever après un sommeil éternel

Et retourner prendre le métrobus ?

Puisque le miroir ne sait plus mentir,

Puisque les rois du pétrole sont petits,

Pourquoi, un jour de plus,

Fermer la lumière pour se regarder,

Laisser trop de chairs à une seule personne
En plus du poids du mépris de soi,
Alors qu'une greffe, comme une liposuction,
Serait la bienvenue, en autant qu'elle n'oublie rien ?
Le corps n'a pas de mémoire, assène-t-elle.

Pourquoi crier dans un tympan sourd
Lorsque dans un autre tympan sonne sourdement le
glas ?
Pourquoi pleurer le nez dans la porcelaine
Qu'une colère suffit à briser ?
Et pourquoi rire à la folie, au visage de celle-ci,
Si soigneusement elle nous évite ?

Pourquoi l'âme doit-elle être la cousine germaine du
désespoir ?
Pourquoi la lie, ces résidus de fruits macérés,
Doit-elle seule m'être réservée ?
Pourquoi l'alcool n'est-il que figuré, alors qu'il brûle
l'intérieur ?
Pourquoi ne peut-il pas nettoyer
Mon corps de toutes ses humeurs ?

Je ne suis qu'une immense tumeur.

Courir, mordre et déchirer. Courir, mordre et me
sauver
De cette prison écrasante aux murs gras et suintants,
Aux murs qui m'obsèdent et m'étouffent.
M'échapper, m'envoler et comme Icare, me brûler les
ailes
Sur le soleil des chimères irréalisables.

Dans un cocon de soie et de fettucini
Me perdre et me soûler l'estomac jusqu'à plus-faim
M'aimer à travers le sirop, le sucre et le salé des larmes
Me perdre pour ne plus me détester
Dans des marées de miel et de chaleur d'un grog pour cœur malade
Que personne ne songe à m'offrir. Est-ce que j'existe enfin ?

Mal-Aimélie.

Ici, les confidences d'Amélie se font de plus en plus rares : elle a troqué la plume pour l'épée et entrepris de lutter avec le monde à armes égales. Mission périlleuse s'il en est. Cependant, force nous est de constater que le temps passant amène à ces pages de plus en plus de paix. Étrange coïncidence ou simple effet logique à la prise en charge de soi face aux autres ? Le fait demeure et nous croyons fermement que cette jeune fille à la haine si grande trouvera sous peu en elle beaucoup d'amour pour quelqu'un qui l'appellera sans aucun doute « mon ange » puisque les anges ont de beaux visages joufflus et un air de santé. L'évasion n'est pas toujours la voix du bonheur, Amélie.

La Fuite

Jean-Sébastien Forest* 

Je dus voyager, distraire
les enchantements assemblés sur mon cerveau.

ARTHUR RIMBAUD

I

CE MATIN, le soleil s'est levé à l'ouest. Ah ! il en avait pris de ces habitudes depuis un certain temps, le soleil. Depuis un certain temps, il avait pris l'habitude de n'avoir plus d'habitude. Il avait commencé comme ça, tout bonnement, sans grande conviction, timidement presque, par se montrer le bout du nez juste un peu plus tôt, ou alors juste un peu plus tard que l'heure à laquelle il aurait normalement dû se montrer... un rien, juste quelques minutes, en tout cas pas assez pour qu'on en fasse toute une histoire. Puis, de fois en fois, il en était venu à perdre complètement de sa ponctualité. Il avait bien fini par se lever au beau milieu de la nuit ou encore par se coucher en plein cœur de l'après-midi. Mais ce qu'il vient de faire là, tout juste ce matin, vraiment c'est incroyable. Je n'aurais jamais cru qu'il irait jusque-là, Je n'aurais jamais cru qu'il irait jusqu'à se lever du « mauvais » côté. C'est... c'est incroyable, c'est... incroyable.

* Collège de l'Assomption

De coutume, Je se lève toujours très tard quand il lui est permis de le faire, les week-ends ou les jours fériés comme c'est aujourd'hui le cas. Il n'est pas pressé de se lever, de se lever pour aller s'ennuyer à ne rien faire. Quand on dort, au moins on ne s'ennuie pas. Ce matin cependant, ça ne s'est pas passé comme à l'ordinaire. C'est que la chambre de Je donne précisément à l'ouest. C'est une valeur sûre lorsqu'on aime dormir, mais un peu moins quand le soleil décide un bon matin de se lever de ce côté... C'est exactement ce qui s'est produit aujourd'hui : la lumière du jour est venue tout droit se concentrer sur les rideaux de sa chambre, ou plutôt est venue tout droit se concentrer sur le drap de sa chambre, car c'est cela qui bouche la fenêtre. C'est cela qui, sinon empêche la lumière de pénétrer, du moins garantit Je des regards indiscrets.

Donc, ce matin, dès 7 h 30, Je se retournait depuis déjà un bon moment dans son lit, éveillé par la lumière. Je ne dormait déjà plus. D'emblée, Je a cru que c'était l'après-midi, qu'il était tard et qu'il devait par conséquent se préparer à se lever, à aller s'ennuyer.

C'était normal, c'est comme ça tous les jours de congé. Faut s'y faire, voilà tout. Ce qui n'était pas normal par contre, c'était la fatigue qu'il ressentait alors, pas normal du tout pour l'heure. C'est à ce moment qu'il s'est décidé à jeter un coup d'œil à son réveille-matin, c'est à ce moment qu'il a commencé à se poser de sérieuses questions. Je a fixé l'heure, puis a regardé sa montre posée à côté de lui sur la table de chevet. Pas d'erreur possible, il était bien 7 h 30. Il a ensuite cru qu'il était 19 h 30 (sa montre et son réveil n'affichant pas digital, il n'y avait aucune différence entre A.M. et P.M.), mais impossible, car en automne (c'est l'automne), il fait sombre depuis longtemps à cette heure. C'est alors que Je, dans un mouvement de véhémence, est sorti de sous ses couvertures et s'est précipité à la fenêtre. Il a cependant dû patienter en-

core un petit instant, car puisqu'il s'était levé trop rapidement, un gros nuage gris avait envahi ses yeux, avait envahi ses globes visionnaires. Je a donc soulevé, à tâtons, le drap et a attendu. Au bout d'un moment, le nuage s'est dissipé et il s'est retrouvé face à face avec le soleil, à 7 h 30 A.M., à la fenêtre qui donne (généralement) à l'ouest. Je, après quelques instants, a laissé tomber le drap et s'en est allé s'asseoir sur son lit. Était-ce possible qu'il ait fait cela, le soleil, qu'il se soit levé à l'ouest ? Était-ce possible ? À ce moment-là, ça bouillonnait ferme dans sa tête. Puis, Je s'est trouvé heureux de la situation (encore heureux...) Il s'est ensuite débarrassé de ses vêtements de nuit, a enfilé des vêtements de jour (jeans, chemise, tee-shirt... rien d'extravagant en somme) et s'est dirigé vers la salle à manger afin de déjeuner.

À l'ordinaire, Je n'aime pas beaucoup le soleil. Cette lumière indiscreète qu'il vous jette dessus, cette lumière qui vous découvre, vous dénude aux yeux de tous et dénude tout à vos yeux. C'est vraiment très embêtant de se savoir vu de tout le monde, et surtout, surtout, d'avoir tout à regarder. Au grand jour, aucun détail n'échappe au regard. Les jours où l'air est limpide, on voit parfaitement bien à dix mille mètres dans toutes les directions. C'est vraiment très embarrassant. Il n'y a pas de hasard, pas d'incertitude, tout se sait. Je aime bien mieux pour cela le noir, au moins la pénombre, cette permission à l'abandon. Quand le monde revêt cet ineffable mysticisme, ce je-ne-sais-quoi qui le rend charmant.

C'est dans ces moments-là que, n'ayant plus rien à craindre, il nous est vraiment donné de rêver, de laisser aller notre imagination où bon lui semble. Et puis, il y a que le soleil, ça réchauffe : ça réchauffe les cheveux, les vêtements. On en a rapidement plein les yeux, plein la tête, du soleil, et tout aussi rapidement, on devient tout collant, tout poisseux de sueur. Restez trop longtemps exposé à ses rayons, et il vous brûle, la salaud, il vous donne des coups. Mais aujourd'hui,

c'était différent. Aujourd'hui, Je a passé outre son aversion, son inimitié, son inconfort vis-à-vis du soleil, car aujourd'hui, rien n'était comme à l'habitude, rien n'était comme avant, tout était... différent, tout était... DÉLINQUANT !

Et Je s'est enfui de chez lui, heureux comme un espiègle...

* * *

JULIEN WAS HERE. Voilà ce sur quoi Je s'est buté quelques minutes après le début de sa fuite. Il est resté un bon moment là, immobile, à contempler ces lettres tracées à la craie blanche sur le macadam grisâtre. JULIEN WAS HERE. Cette phrase toute simple avait quelque chose de bizarre, quelque chose d'indicible, mais Je n'arrivait pas à comprendre quoi. Le sens était très clair, JULIEN ÉTAIT ICI, Je n'avait aucun problème avec ça, il le croyait volontiers ce Julien; NON ! ce n'était pas ça, c'était autre chose, peut-être simplement un effet d'assonance dû au fait que la phrase était constituée de deux mots anglais avec un prénom bien francophone. Je s'en fut donc sans avoir résolu le mystère. Il n'y pensa bientôt plus.

II

L'univers est, dit-on, pourvu d'un espace courbe. C'est-à-dire que, paradoxalement et à l'instar de ce qui se passe sur la terre, tout cheminement en ligne droite (ou plutôt en apparente ligne droite) ne peut mener qu'à l'origine même du déplacement, ou, si l'on préfère, que l'autre bout du monde est l'endroit même où l'on se trouve. L'univers, aussi ridicule et invraisemblable que cela puisse paraître, en est réduit aux seules dimensions de celui qui le considère. Mais ce n'est toutefois pas là l'essentiel. L'essentiel, et c'est là où tous se sont fourvoyés, c'est que le temps est doté des mêmes

caractéristiques que l'espace. Il est infinitésimal et immuable. Il arrive que, demandant à quelque âme éperdue où elle se voit dans dix ans, il nous soit donné d'assister à un spectacle des plus navrants, à l'une des pires tragédies d'illogisme à laquelle l'esprit humain puisse nous contraindre. Ces personnes ainsi bien interrogées se lancent alors dans une description qui, bien qu'il faille admettre qu'elle soit un chef-d'œuvre de projection mentale digne des esprits les plus débordants d'imagination, est d'un irréalisme déconcertant. Elles se voient, ces personnes, avocats, médecins, ayant ou non des enfants (là n'est pas la question), elles nous parlent de quelqu'un d'autre. Elles ne semblent pas réaliser que, pour atteindre ce but si convoité, il leur faille d'abord se lever demain, et après-demain, et les autres jours aussi... Elles ne semblent pas comprendre que, de seconde en seconde (d'instant en instant, faudrait-il plutôt dire), se voyant les mêmes personnes que la veille, leur déplacement vers leur fin, sans les avoir attendues, s'est d'ores et déjà amorcé. Et de même que nos cheveux allongent et que notre visage se transforme sans qu'on puisse s'en rendre compte, ces sottes personnes en arriveront, dans dix ans, avocats, à être surprises d'être toujours elles-mêmes, elles-mêmes pour toujours. On ne devient jamais quelque chose, c'est ce quelque chose qui devient nous, qui se fond en nous, petit à petit ; et nous, on se cherche de nouvelles aspirations, de nouvelles illusions, et on s'en bâfre goulûment, en attendant la prochaine désillusion, Arriver !? C'est un non-sens. Nous ne saurons jamais ce qu'« arriver » signifie.

Donc, Je grandit, Je évolue, c'est indéniable. Force lui est d'admettre, photographies en mains, que de telles transformations s'opèrent bel et bien en lui, le poussent vers l'avant. Il arrive à Je que, considérant des portraits le représentant à différentes époques et après avoir admis qu'il s'agissait bien de lui sur ces clichés, voyant les différences dans son aspect que met en évidence le fossé qui sépare les

deux périodes, il en arrive à se demander où il pouvait bien être passé durant tout ce temps, où il pouvait bien être passé pour ne s'être pas vu grandir. Voyez, ce qui pose problème ici, ce qui tue Je, à chaque fois, c'est de devoir se rendre à l'évidence qu'il vieillit sans pour autant être en mesure « d'éprouver » ce vieillissement, sans pouvoir se sentir (à tout moment) en train de devenir quelque chose d'autre. Je est tout à fait conscient que quelque chose se trame, qui plus est, il sait ce quelque chose déterminant pour lui, il se sent concerné ; mais voilà, il est incapable d'être témoin de cet événement fondamental.

Le temps n'est pas une affaire de sens. Il ne les touche pas, nos sens, il ne les effleure même pas. Il leur passe au travers comme la lumière passe au travers de la vitre, sans broncher d'un poil. C'est l'immobilité totale, la fixité la plus complète. Ah ! il y a bien les montres et les horloges, les vils objets que les hommes utilisent pour mesurer le temps. Leurs aiguilles, comme tous les autres objets qui possèdent de l'énergie cinétique (du mouvement) d'ailleurs, se débattent frénétiquement dans le vide, sans être près de déroger à la fatalité. Les gens en viennent bien, ridicules, à savoir avec exactitude le temps qui s'est écoulé depuis le moment où ils ont quitté un endroit, depuis le moment où ils ont placé leur plat au four, ou encore à se réveiller deux minutes avant que leur réveille-matin ne fasse retentir son alarme. Ils regardent ensuite l'heure qu'il est, histoire de se rassurer, et c'est tout souriants qu'ils reprennent petit leur train-train. Ils se targuent d'avoir appris le temps, d'avoir appris à vieillir.

Mais tout cela ne change rien à l'essentiel. L'essentiel, c'est que l'on naît, vit et meurt en un seul temps. Si l'on avait jamais fait remarquer à Je que Je grandissait, si l'on avait jamais fait remarquer à Je que Je se transformait, bref, si l'on avait jamais fait remarquer à Je que Je évoluait, eh bien, Je ne s'en serait sans doute jamais rendu compte. Je n'est jamais né,

Je ne mourra jamais et, quand Je sera mort, Je n'aura jamais vécu. Voilà l'essentiel ! C'est précisément ça que Je a tant besoin de fuir. Je a tant besoin de choses nouvelles. Aujourd'hui, ses souhaits seront exaucés, car ce matin, Je aussi s'est levé à l'ouest. Ce matin, Je s'est levé à l'ouest, et pour tout de mieux.

* * *

JULIEN WAS HERE. JULIEN WAS HERE.

JULIEN WAS HERE.

III

Avant de poursuivre, Je décida d'y aller d'un petit examen de conscience. Il s'arrêta donc et s'assit sur le sol. Après un bref instant de repos (histoire de reprendre haleine), il tourna un peu la tête vers la gauche et orienta ses yeux de manière à apercevoir le petit diable de sa conscience. Ce dernier lui ordonna : « Pervertis-toi ! » Je redressa ensuite la tête et réfléchit à cette proposition, puis, afin de bien peser le pour et le contre, fit pivoter sa tête en sens inverse de manière à voir son épaule droite et le petit ange de sa conscience qui y siège. Ce dernier lui ordonna, à l'instar du petit démon, de se pervertir. Fort de tout cela, Je reprit sa quête là où il l'avait laissée.

Pieds nus dans sa déroute, Je aperçut enfin la fuite, il lui courut après, s'en saisit, l'embrassa en l'étreignant à l'échine et lui dit : « Tu es belle comme une effrayante ! » Tout de ce dont Je s'enfuit sonne l'agréable, fait se sentir Je fier de lui-même.

Je marchait donc sur la terre des égarés et n'en avait plus guère que pour le temps qui semblait avoir enfin trouvé prise sur les événements. Le temps qui, sortant de sa latente agonie, entraînait finalement avec lui, dans son mouvement, les gens et les choses, non plus comme agit sur la poussière la frêle brise d'été, mais plutôt comme le fait l'ouragan qui souffle tout avec force et audace, de manière décisive. La danse de la ville autour de Je, que mettaient en évidence les pas de ce dernier, traduisait une évolution, marquait la cadence de tout ce qui s'était mis en marche pour aller mourir un peu plus loin dans le futur. Je se sentait enfin vieillir. L'impression était la même que celle que ressentent les passagers d'un train qui file, et dont la vitesse excessive vient édulcorer et rendre dérisoires les pas de marche qui avaient mené les voyageurs à l'embarquement. Et de même que les fusées propulsent les astronautes dans les étoiles avec une force d'accélération inouïe, tirant Je vers l'avant, le temps faillit bien, au décollage, achever d'expulser Je hors de Je.

Il y avait les merveilles du paysage (fleurs, arbres et maisons) qui formaient le pourtour tout en profondeur et en texture des chemins que Je parcourait, des chemins que Je jadis avait sillonnés des centaines de fois et qu'il ne connaissait déjà plus. Il y avait aussi tous ces visages que Je revoyait pour la première fois et qui bredouillaient à son intention, dans un jargon incompréhensible, les mots fameux qui jadis servirent aux hommes à exprimer leurs salutations. Il est surprenant de constater à quel point il est possible de venir à plusieurs reprises s'échouer dans un lieu, sans jamais toutefois se retrouver plus d'une fois au même endroit, comme si les objets se refusaient obstinément à se laisser caser pour de bon dans une seule disposition globale et définitive, tout cela pour notre plus grande déroute. Mais il ne faut pas se leurrer, les objets n'ont jamais eu de ces affinités sournoises, ce sont les gens qui changent au gré de leurs états d'âme, un peu comme le caméléon change de couleurs en fonction de son

milieu. Pour Je, tout cela était nouveau. Il n'y avait pas d'imperfection dans ce qu'il fut donné à Je de voir, ni même un tant soit peu de réalité d'ailleurs. Je avait perdu tout point de repère. Au-dessus de sa tête, le soleil progressait plein est, fulminait à pas de génie vers son zénith.

C'était, tout cela, si Je s'en souvient bien, dans les faubourgs capricieux de sa jeunesse tardive naissante. Retiré en lui-même, pressé dans ce mouvement par la foule ambitieuse, et le tout allant de pair avec le fait que Je se trouvait en ces lieux et circonstances pour la toute première fois, Je ne pouvait s'empêcher de se voir comme dans un rêve, comme dans un de ces rêves où tout va toujours bien. Tout cela prenait une ampleur démesurément pleine de charme quand, à mesure qu'une tachycardie superbe secouait Je, secouait tout son corps des pieds à la tête (le contraignant à effectuer toute une série de spasmes plus ou moins volontaires), Je expérimentait à sa guise la pleine liberté de mouvement dont il jouissait alors. Ses membres frénétiques battaient triomphants la pureté fluide de l'air cristallin, pureté née du vide laissé par les vétustes idées noires, elles-mêmes chassées par les promesses des jours nouveaux. Les troubles ne savaient plus troubler !

À l'aide de tous ses sens (Je en possédait alors beaucoup plus que cinq), Je tentait de tout prendre, de tout analyser, de ne rien perdre. Les stimuli étaient en nombre incalculable et s'adonnaient à une cruelle partie de cache-cache avec Je, lui naissant et lui mourant dans le dos, sans qu'il eut même pu venir près de s'en imprégner. Il y avait trop de choses. Il eut fallu à Je le don d'ubiquité pour tout saisir. Mais là n'était pas le mieux. Le mieux c'était que, pour le peu que Je captait du monde, son esprit ne suffisait pas à tout intégrer. Il n'avait pas assez de tout son cerveau et de ses cinq cents milliards de milliards de torsions sinueuses pour pallier la demande, pour suffire à la tâche. Chacun des neurones de son encéphale faisait cavalier seul, se gonflant du peu d'infor-

mation qui lui parvenait, de la chétive impulsion électrochimique qui lui venait parler du monde, et se fermait ensuite sur lui-même (sans avoir partagé ses trésors) avec une seule idée : s'enfuir, et le plus loin possible encore. Et c'est donc par millions que ces petits récalcitrants tiraient chacun dans sa direction sur le petit fil qui les reliait toujours à Je et qu'ils avaient tous oublié. L'esprit de Je courait tous azimuts et, n'eut été de l'intangibilité de la situation, sa tête aurait à coup sûr explosé.

Tous ces mouvements, tous ces va-et-vient incessants faisaient des idées de Je une gigantesque boule, comme une énorme pelote de ficelle bien nouée de partout, mais en odeur, en lumière et en son. Dans la tête de Je, ça sentait le champion.

IV

Je aperçut bientôt l'échec. Je l'a contemplé, en a saisi les traits les plus apparents. Ça lui a pris un certain temps avant de comprendre que ce qu'il regardait en fait était le reflet de son propre visage dans une petite mare d'eau stagnante.

Je venait tout juste de comprendre. De comprendre ce que cette fameuse phrase, qu'il avait aperçue tout à l'heure, avait de si bizarre, d'indicible. JULIEN WAS HERE. Je vient de saisir dans tout son épouvantable sens, et avec tout ce que cela implique, ce qui, dans ce simple énoncé, avait piqué son attention. Il a trouvé la réponse par « Insight ». Ça l'a foudroyé comme ça, d'un seul coup. Tous ces fla-flas n'avaient pas été provoqués par quelque assonance venant du fait que cette phrase anglaise avait pour sujet un nom francophone comme Je l'avait cru d'emblée. C'était dû à une impression qui avait induit dans sa tête une réflexion dont il vient à peine de prendre conscience.

Une idée qui s'était contentée jusque-là de rester latente, une idée timide qui, sans pour autant avoir jamais cessé de tourmenter Je, s'était terrée, tapie tout au fond de son cerveau, envoyant de faibles mais constants signaux, et faisant naître un malaise, trop petit pour inquiéter Je au point de l'arrêter, mais juste assez fort pour l'agacer, pour ne pas le laisser tranquille une seconde. Un peu comme du sable dans la chaussure d'un marathonien ne le fera pas s'arrêter de courir, mais lui fera, sans répit aucun, penser à son pied. Bref, un rien comparativement à ce qui désormais accablait Je. Pour comprendre, il fallait aller un peu plus loin que le simple entendement forcé. Je n'avait pas tant remarqué cette phrase simple que le style particulier de l'écriture. Oh ! pas un style particulier dans le sens exceptionnel : particulier comme chaque personne possède son style propre. Et de même qu'une empreinte d'ADN confond l'auteur d'un crime entre tous, cette écriture trahissait pour Je l'existence d'une personne autre que lui-même. Il essayait de voir, non seulement une main autre que la sienne écrire différemment de lui une phrase qu'il n'avait pas pensée, mais aussi désirait-il sentir les choses qui l'entouraient du point de vue de cet étranger.

C'est alors que Je prit conscience de toute l'étendue de son isolement, de la solitude propre non seulement à l'homme mais aussi à tous les êtres vivants qui, possédant un système nerveux, intègrent l'information de façon similaire aux êtres humains, c'est-à-dire chacun à sa manière, chacun de façon différente. L'idée d'un unique univers dans lequel évoluerait tout le cheptel des animaux terrestres était révolue. Il fallait désormais voir les choses d'un œil beaucoup plus incisif. Il fallait être plus modeste et indulgent, plus lucide. L'univers, pour ce qui était alors donné à Je de comprendre (les univers, faudrait-il plutôt dire), était le résultat d'un nombre astronomique de réactions biochimiques et électriques d'une complexité inouïe, et qui tenaient dans le creux d'une main presque : dans une tête.

Les univers étaient organiques et se dénombraient par milliards. Alors que les gens sentent le besoin de voyager, de voir du pays, et tentent de s'évader en dilapidant leur énergie dans d'aussi innombrables qu'inutiles pérégrinations, ils ne se rendent pas compte que la destination parfaite ne se situe pas à des milliers de kilomètres de leur maison, mais bien tout près d'eux, dans la tête de leur voisin (ou de leur chien). Ah ! les paysages changent aisément, mais ce n'est là que tartuferie. Les gens auraient tout intérêt à s'adonner à l'empathie, ils devraient se parler.

Et du coup, Je se rendit compte qu'il aurait beau jeu à fuir où bon lui semblerait ; ni les charmes de la nature, ni la musique, ni même la poésie ou quoi que ce fut d'autre ne sauraient lui faire oublier, ne serait-ce que pour un instant, ce qu'il venait de comprendre : Je sera, quoiqu'il fasse, toujours Je. Ah ! toutes ces gens, tous ces incrédules qui, moyennant l'action de futilités sordides, se croient exaucés et, le regard vitreux, comme si quelque oiseau magnifique s'était mis à leur chanter divinement dans la tête, les engourdissant de bonheur, sont poussés à s'agripper à cette billevesée de baliverne, à ce mot creux : ÉVASION. Je a bien failli s'y faire prendre lui aussi, mais il s'est ravisé à temps.

Soudain, le bruit d'un avion à réaction le sortit de ses réflexions, l'amena à lever les yeux. La longue traînée blanche que laissait derrière lui l'appareil venait couper la trajectoire du soleil. Le son parvenait en différé à Je en raison de la grande distance qui le séparait de l'avion, donnant l'impression que ce dernier était silencieux et que le bruit provenait de nulle part. Je remarqua que le soleil avait changé de direction, qu'il retournait d'où il était venu. Je comprit, avec amertume, que c'était pour lui aussi la meilleure chose à faire.



C'est comme ça ! Je n'a jamais réussi à posséder, à conserver quelque chose qu'il aimait trop longtemps (objets ou idées). Il a toujours fini par trop embrasser ces choses, par les étreindre trop fort, avec pour seul résultat d'écraser et de détruire ces choses, et de se retrouver encore et toujours seul devant rien.

Ah ! La vie est, certes, un long fleuve qui, la plupart du temps, est tranquille. Mais voilà, les tempêtes qu'on y croise, quelque isolées et éphémères qu'elles soient, répandent si bien leurs effluves pestilentiels que, même grisée du charme des longues et nombreuses accalmies souveraines, notre plénitude est sans cesse minée par notre respiration, gênée par la puanteur.

Naguère, Je s'en souvient bien, la vie était un vaste terrain de jeux, facile et accessible. Tout était un amusement potentiel et exploité au maximum. Il n'y avait pas de reste, rien n'était laissé pour compte. Le dessous d'un balcon en béton devenait, d'un simple coup de volonté, un somptueux palais serti des pierres les plus précieuses et les plus recherchées. Une branche un peu droite devenait avec un peu de travail les armes qui permettaient aux sujets du roi de défendre âprement son château. Nous vainquions des armées.

Une piscine, fut-elle hors terre, était un océan où, par les chaudes journées d'été, sous le ciel d'un bleu énorme, nous nous livrions des batailles navales. Ah ! Assurément nous savions tous ces trésors faux. Nous savions que notre château n'en était pas un, que nos armes étaient des bouts de bois, et que la piscine n'était pas les grandes eaux. Mais voilà, ça ne faisait rien. Nous n'avons pas besoin des vraies choses quand on vit d'espoir. Nous n'avons que faire que notre palais s'avère en fait simple perron quand on n'a pas encore exclu un jour de devenir roi, de même qu'il nous est bien égal

de ne posséder pour cuirassé qu'un simple matelas pneumatique quand on croit qu'un jour l'océan sera nôtre. C'est en grandissant que, prenant conscience que nous n'avons espoir de devenir monarque que dans notre tête, l'on en vient à être dégoûté des rêveries (parfois pour de bon ; en effet, bien peu y reviennent.) Les adultes ne sont jamais que des enfants qui ne jouent plus.

Dans un arbre, quand nous étions petits, nous pouvions jouer des heures, des jours, des semaines, voire des années durant. Aujourd'hui, un arbre n'est plus guère qu'affaire de paysagiste. Jadis, on y montait volontiers aux arbres ; maintenant, on reste les deux pieds au sol, et on s'emploie, en les regardant, à écrire de stupides poèmes. Ah ! on ne grimpe plus jamais aux arbres ! Quand nous étions guerriers, les choses étaient bien différentes. De temps en temps, Je naissait.

Je n'arrive plus à s'étourdir. Tout à l'heure, et pour un bon moment même, Je a bien cru qu'il parviendrait à s'étourdir pour de bon. Mais là, rien ne va plus. Le temps est plus latent que jamais ; c'est même pis qu'avant. Cette défaite vient s'ajouter aux nombreuses autres vaines tentatives qu'il y eut avant elle. Elle vient, de son arrivée fortuite, s'ajouter sur le gros tas de déceptions qui se sont déjà accumulées là, dans la tête de Je, et qui prennent tant et tant d'espace que Je suffoque, des déceptions qui font en sorte que Je aimerait bien se tenir un peu en retrait, hors de sa tête, mais c'est bien là chose impossible. Ce revers vient s'ajouter aux autres et par le fait même, vient rétrécir au point d'anéantir l'espoir déjà vacillant qu'entretenait Je. Je ne sait plus vivre.

Je était revenu à sa demeure, son éternel point de départ... et d'arrivée aussi. Je pénétra chez lui en empruntant la même issue qu'il avait ce matin utilisée pour s'enfuir. En entrant dans sa chambre, il pensa qu'il aurait bien aimé refermer sa porte derrière lui et se laisser dehors, mais enfin... Je, jetant un dernier coup d'œil à l'extérieur, remarqua que le

soleil, honteux, s'était réfugié derrière d'énormes nuages gris, des nuages de pluie, un peu comme celui qui avait obscurci la vision de Je durant quelques instants ce matin. Le soleil reprenait ses vieilles habitudes auxquelles on n'était plus trop trop habitué. Je paria que, dès le lendemain, le soleil reprendrait son service régulier : il se lèverait à la bonne heure et du bon côté. C'en était fait de ses rêves de grandeur. Et puis de toute façon, de toute façon, à force de se lever comme ça, à l'ouest, il aurait bien fini par en faire une habitude. C'était peine perdue, Je était fini avant d'avoir seulement commencé. Je quitta la fenêtre où il était rassemblé, et la mine bien basse, alla se disperser sur son lit. Étendu sur le dos, Je regarda le plafond au-dessus de lui... et IL SE MIT À PLEUVOIR.

P't-être l'hiver

José Lord* 

Parfois, je ne sais pas pourquoi on peut écrire « cuiller » ou « cuillère ». D'autres fois, je vois une différence entre les deux. C'est peut-être parce qu'ils ne s'écrivent pas pareils, mais qu'ils ont les mêmes lettres.

Le dos contre la table, les jambes chancelantes sur la frontière du gouffre. Une coupe de vin sur son nombril, une aussi sur ma poitrine et la boisson vacillant au rythme de notre souffle. Sa tête s'insère sur mon épaule aussi précisément que la mienne entre ses cheveux, comme deux pièces de casse-tête faites pour se côtoyer, par la plus simple logique de la forme. Je ne sais pas si c'est moi qui me suis emmêlé dans les fils de son crâne ou si c'est elle qui s'est enracinée dans mes pensées. La belle chose dans tout ça, c'est qu'on n'a pas fait exprès, qu'on est pris ensemble comme du spaghetti et que personne n'aura jamais assez de courage et de volonté pour nous déprendre. On est presque heureux comme ça.

On sirote la liqueur à la cuillère, et je savoure sa voix. Entre ses soupirs et ses mots, l'ustensile chargé de vin se glisse entre l'étroit sourire qu'arbore ses lèvres. Un tel geste me porte inconsciemment à insérer une lampée dans le fond de ma gorge. À chaque coup, ça y fait. Je vois même ses yeux qui m'en semoncent.

* Collège Marie-Victorin

Si on est mi-couchés sur une table plutôt que d'avoir employé les chaises conventionnelles, c'est pas par remise en question sociale, ni pour avoir l'air plus futé que tout le monde : c'est parce qu'on parle aux étoiles et aux arbres. Elle trouve que le silence des soleils veut tout dire et moi, je soutiens que ces robustes végétaux, à rester plantés là tout le temps, sont les plus sages et les plus grands des philosophes. En fait, la conclusion, c'est que n'importe qui assez perspicace pour comprendre la nature humaine va se fermer la gueule et va garder l'or du néant, le seul que l'être humain ne fait pas égard. Elle a raison, le silence en dit long et large.

Dire qu'il y a, à une distance incontestée d'ici, des étoiles éteintes qui nous parlent encore leur lumière. Un écho temporel dans les précipices rocheux de l'espace. Juste pour nous faire réaliser que ce qu'on voit, c'est pas ce qui est. On en a assez bavé des excuses recyclées sans tact, des idées décongelées au besoin, des rêves puisés dans le fond des boîtes de céréales et des larmes tombées du robinet cathodique de la télé. On en a assez d'un monde où les divinités ont toujours été des acteurs, des menteurs de profession. On est quand même pas pour emboîter le pas à des gens comme ça. Moi, je la veux ma vie. Tout ce qui m'importe désormais, c'est d'être pris dans ses cheveux et elle, dans mes doigts, qu'on essaie de marcher, qu'on s'enfarge et qu'on déboule la pente jusqu'à notre tombe.

Je crois être une cuillère, vraiment. Je dois me décrire en un nom, le porter comme cravate, mais c'est toujours les choses qui en ont un qui les décrit d'une façon aussi habile et succincte.

Je ne suis jamais mort auparavant. Mais je suis anxieux de vivre ça.

Ma convive est un peu plus jeune que moi. Un peu plus morte aussi.

Je viens tout juste de lui offrir un bouquet de cuillères. Je n'ai pas le goût de lui donner un amas de cadavres végé-

taux, déjà tout peints de couleurs archétypiques. Ni une bague qu'on a charcuté de la viande planétaire. Ni un *flatras* de mots qu'il me faut falsifier du dictionnaire. Je n'ai pas envie d'être romantique non plus. Je ne l'aime pas. J'ai pitié qu'on l'ait embaumée comme ça, si tôt, avant même qu'elle décède. Il n'y a rien d'autre que ça.

Je veux qu'elle prenne une de ces cuillères, qu'elle la greffe à son corps. Qu'elle se regarde dedans le plus souvent possible. L'unique outil de prospection inventé auquel elle admet le dernier mot.

Je sais que ça distord son visage et c'est justement. Il ne faut pas qu'elle se voit comme les autres la perçoivent. Le portrait d'elle qu'ils dessinent ne doit jamais être le même que celui qu'elle a dans sa pierre de naissance. Il ne faut pas leur accorder raison. Ils réfléchissent comme un miroir plan, plutôt que de penser comme un miroir courbe le fait. C'est pour ça que je n'ai jamais manqué d'air dans mes poumons. C'est à cause de la cuillère, mon cœur d'argent.

Il semble que ce sont les lettres qui font un mot et c'est la définition de ce dernier qui maintient les signes alphabétiques unis. Dans ce cas, à bredouiller, peut-être qu'on forge une nouvelle forme à la cuillère.

Penses-y. Du *stainless steel*, c'est en plein ce qu'il nous faut. Toute la crasse qu'ils déversent dans notre direction ne nous marquera jamais. Les larmes qui pleuvent le plus vertement ne rouillent pas l'acier inoxydable. On a beau la tordre dans tous les sens, on peut encore remettre notre cuillère à son état originel d'un tour de main. C'est l'instrument idéal pour orchestrer notre sortie, parce qu'en général les gens n'en ont rien à se ruer dans les placards d'une vulgaire cuillère. Et c'est tant pis et tant mieux à la fois.

Parce qu'on a un plan aussi. Il n'est pas très fixe, il change beaucoup au long de l'itinéraire, surtout parce que c'est pas vraiment faisable ce qu'on fait. Mais c'est notre but

qui nous pousse à agir et non pas les chances qu'on nous accorde de réussir. On est deux personnes pleines d'espoir... et d'illusion. Surtout de ça. Quand on sait qu'on va se faire fourrer d'une manière ou d'une autre, ça paraît plus digne de nouer la boucle comme ça.

L'espace d'une cuillère, c'est un monde. Le temps qu'on le lise, de la première lettre, de la naissance, à la dernière, jusqu'à la mort, tout un univers vient peut-être de s'éterniser.

On prépare un autre repas. Un souper unique. On est tannés de toujours manger de la nourriture. Alors, on a adopté la position du penseur pour trouver quelque chose d'autre. Pendant un temps, immobiles qu'on est restés. Jusqu'à ce que le silence cristallin ait impétueusement été brisé.

Une cuillère dégainée dans chacune de ses mains, elle commence à brusquer les plats de céramique, de plastique et de métal qui peuplaient le plancher de l'appartement. Elle me casse les oreilles avec le vacarme. Cette fille-là a un don singulier pour me rendre heureux. Elle sait déjà comment je suis maladroit. Je crois qu'elle a décidé de m'aider à tout détruire dans ma maison. Tout y passerait à un moment ou l'autre. Pourquoi pas maintenant. Plus vite il n'y aurait plus rien d'utile ici, plus vite je voudrai débarrasser les lieux moi aussi.

Le piochage cacophonique de vaissellerie qu'on exerçait était destructeur mais néanmoins amusant. Les marmites résonnaient leur misère, les assiettes circulaient dans tous les sens en sifflant, les verres cherchaient des trous dans le sol où se terrer. On était les méconnus hérauts apocalyptiques de la race qui avait élu pour sienne notre cuisine.

Les seuls survivants du jugement dernier, c'étaient les cuillères.

Le vocabulaire permet de connaître la notion de choses qui n'existent même pas. Peut-être que tout le temps que je croyais manger avec une cuillère, je me mordais les doigts.

J'ai vécu la guerre à ses côtés. Dans un petit village isolé aux abords d'une forêt mixte des Laurentides, ils ont fait un raid pour la tuer. Ça sert à ça une guerre après tout. Ils ont strié de leurs cartouches la belle tapisserie qu'elle venait juste d'acheter, celle avec des trous de balle dessus. Ils ont fusillé à nouveau, sciant la maison en deux. Évidemment, elle était dans la douche et, puisqu'elle y chantait toujours, n'avait encore rien entendu des détonations militaires. Lorsqu'elle s'aperçut enfin qu'il y avait une centaine de personnes vêtues d'uniformes camouflage devant la salle de bain et qu'elle n'était que couverte de gouttes d'eau translucides et d'un canard de caoutchouc, elle cria. Absorbé dans ma lecture de Calderón, je pris conscience à mon tour du champ de bataille qu'était devenue sa cour. Alors, je glissai du fond du bain, en insérant soigneusement le signet à la page où j'étais rendu, pour me tenir debout. Du même élan, j'avais mis à couverture la baigneuse à l'endroit que je délaissais.

Je fus donc stoï que devant les agresseurs. Patiemment, j'attendais, tel un gardien de but au hockey, qu'ils fassent le premier geste. Soudain, les projectiles de leurs armes sillonnèrent l'atmosphère de leur terrible cri mortel. Le vrai chant des walkyries était le déplacement d'air que ma cuillère effectuait en se jetant sur la trajectoire de leurs tirs ; les balles bifurquaient avec aisance et retournaient poignarder ceux qui les avaient malencontreusement délogées du fusil.

Je me retournai vers la Géraldine, un sourire en coin, pour la rassurer que c'était fini. Elle me grimpa dans les bras et m'embrassa intensément. Étouffé par la caresse qu'elle m'administrait, je n'entendis pas ce qui la fit me relâcher. Mais là, j'entendais trop bien. Ce grondement dans le ciel, je l'avais déjà entendu avant ma naissance. C'était Hiroshima. Une fois la fumée de poudre à canon finalement soulevée, mes doutes furent confirmés. Clairement dans le ciel, une bombe se propulsait vers la maison, ou plutôt ce qu'il en res-

tait. Je ne parle pas d'un petit missile, je parle d'une bombe atomique. Quand je me suis retourné, la fille de la douche était déjà en train de faire sa valise. Je me résolus à ne pas laisser notre magnifique relation, notre tendre amour, se terminer ainsi, mais que faire ?

Je ne sais pas au juste combien de mots une cuillère peut contenir. Ça doit varier selon le nombre de lettres qu'ils portent sur eux. Et si un terme fait pleurer quelqu'un, est-ce qu'il faut que les larmes échuës s'ajoutent au volume ? Ou s'il fait rire, faut-il tout renverser et recommencer ?

On s'est étendus sur le tapis de débris. Sur le verre, le plastique et le métal, comme les bateleurs qui dorment sur les lits de clous. Dans le plafond, les constellations ont changé. Enfin, au tour des astrologues d'être confondus. Avec ma batterie de cuisine qui est toute détruite, la Grande Ourse n'est pas une casserole, c'est une cuillère à soupe et la Petite, une cuillère à thé. On s'est endormis et on est même parvenus à rêver. Je fais toujours des rêves ridiculement étranges qui finissent mal.

J'ai senti sa respiration près de moi cette nuit. Trop près. Au cours de la nuit, je me suis aperçu qu'elle avait tenté de faire danser ma cuillère à ce souffle, comme les bardes dans les bazars arabes qui font dandiner des vipères à leur musique. Puis, elle y a déposé sa langue...

C'était la première fois que je remarquais comment la cuillère fait partie intégrante de nous. Je n'avais pas réalisé à quel point j'étais devenu froid non plus. Sa langue était restée collée sur le cuilleron. La température polaire de la cuillère l'avait attrapée, un piège qui se referme sur la mauvaise proie. À tâtons, on est parvenus à se déprendre, mais non sans inconfort.

Par la suite, elle m'a engueulé. Elle m'a porté des coups à mains fermées. Elle m'a boudé. Elle m'a ignoré.

Elle a pleuré aussi.

J'ai rien dit. J'ai serré entre mes mains son corps de porcelaine. J'ai fait attention de ne rien froisser. Je me suis assuré qu'elle était encore là.

Je l'ai réconfortée du mieux que je le pouvais.

En vérité, elle n'a rien de porcelaine.

Mais je suis maladroit.

J'aimerais avoir une cuillère qui ne sert pas d'ustensile. Voir comme un aveugle. Entendre comme un sourd. Goûter mais n'avoir pas de bouche. Sentir sans olfaction. Toucher sans sensation. Parler sans mot dire. Sans contredire.

Oui, j'ai une adresse unique et infaillible à briser les choses. Une habileté presque indicible, je le jure. C'est pas sans raison qu'on a décidé de dérouler la pente jusqu'à ce trou endigué uniquement pour nous, pour quand on ne sera plus nous. Cette fois-ci, ma cuillère s'était divisée en deux objets distincts. Et, irrémédiablement, j'avais gardé la mauvaise moitié avec moi.

Cette fois-là, c'est moi qui ai explosé. Je me suis répandu partout dans la pièce, je tapissais les murs, le plancher, le plafond et tous les meubles. Ces redoutables bombes-canifs-suissees-atomiques, celles qui font tout à la fois, c'était une chiquenaude à côté de mon explosion personnelle. Je suis sûr que le résultat était un horrible portrait, si j'avais pu y voir quoi que ce soit. Tous mes espoirs s'étaient du même coup évaporés dans l'air. Je sais, par expérience, que nul être humain ne peut quoi que ce soit dans ce genre de situation. L'humain n'a pas le compas ni la patience d'esprit pour rétablir quelque un anéanti de la sorte.

Puis, je l'aurais entendu me ramasser à la petite cuillère, si j'avais pu ouïr le moindre son. Ose-t-elle tenter la convalescence exigeante que la ci-présente chirurgie complexe impose ? Je constatai, si j'avais pu sentir une quelconque odeur, qu'elle suait comme un nuage gonflé de gris dans cet effort surhumain. Son courage se mêlait à mon sang,

le diluait de volonté. Malgré le fait que je n'avais aucun moyen de savoir ce qu'elle exécutait, je sentais vraiment que mes bribes corporelles se déplaçaient les unes vers les autres dans le confort de ses paumes délicates.

Elle a réussi à me reconstruire au complet sans aucune lacune. Mais là, il me manquait sérieusement de sang. Je n'avais pas l'énergie de soumettre un mot à son oreille, de déposer un geste de remerciement sur sa personne. Elle a aussitôt quitté l'appartement en courant d'air.

On n'a que vingt-six lettres et prétendument un univers infini. C'est le fait qu'on ne voit pas plus loin que son nez qui cause l'illusion d'infinité et si les lettres du mot « cuillère » n'existaient pas, peut-être que l'outil disparaîtrait dans le gouffre de l'éternité anonyme.

C'est surprenant ce que l'absence peut accomplir. À demeurer forcément allongé comme ça, je pense à plein de choses. Non, c'est pas vrai, je songe à elle. Quand elle reviendra, ce sera comme si nous avions vécu ensemble depuis l'aube des temps. Je lui ai juste offert un logis, juste un peu parlé et ça y est, tout plein de choses se forgent dans le métal imaginaire. C'est comme si on se connaissait depuis toujours, tout comme si la nuit où on a débattu sur les arbres et les astres lumineux était celle qui précédait la première lumière du soleil et que le lendemain, les humains croyaient que ça faisait bientôt deux mille ans qu'un Jésus avait joué l'intrépide messie. Dans le fond, on peut bien dire qu'on se sait depuis toujours, c'est vraiment pas si long que ça à dire et ça a juste huit lettres. Vraiment pas si long. On s'est parlé bien plus longuement, un ongle d'éternité disons.

Je suis un berger insouciant. Je n'avais pas réfléchi à mon évasion depuis longtemps. Depuis qu'elle est ici en fait.

Parfois, je m'accroche à un mot comme un repas à une cuillère ; c'est à se demander si une chose n'est peut-être au fond qu'un tas de lettres, un cadavre exquis qui n'a jamais vécu.

Mon tunnel s'en venait pourtant bien. Jusqu'à ce que je heurte ce lourd tronc d'arbre. Un frémissement m'étourdit en le touchant. J'approfondis mon observation pour déchiffrer une fissure dans le bois. J'utilise habilement la cuillère dans la serrure verrouillée. D'un cri laborieux, le bois s'éventre.

Dedans, j'ai trouvé une fille. Elle pouvait encore crier, bouger et sûrement mordre, mais on semblait l'avoir quand même enfermée dans ce cercueil. Elle est plutôt jolie en plus. Je déteste un peu plus encore ces gens qui peuplent le monde. Quand ils n'ont pas le courage de tuer, ils font plus atroce. C'est bizarre et cruel la façon dont ils laissent suffisamment d'espace dans un cercueil pour qu'on croit que l'on est toujours en vie.

Quand sa voix commence à osciller, je fige. Elle a un timbre vocal étrange, comme déroutant. Le genre de vocabulaire désagréable à l'oreille d'autrui. J'aime bien ce qui tape sur les systèmes nerveux qui se permettent d'être sensibles et rigides à la fois. Elle est trop métaphorique pour qu'ils puissent suivre ses mots.

Indiciblement, elle me transporte à reculons, d'où je venais, d'où je voulais sortir. Je lui ai présenté mes meubles, je lui ai introduit les dessins sur mes murs. Puis, on s'est étendus sur la table pour discuter un peu et boire du vin.

Les mots ont des racines et toutes les choses ont un nom qui stipule leur existence. Une cuillère, comme tout le reste, c'est peut-être juste un arbre.

Le mot « cuillère », c'est un dérivé de cochlearium de cochlea. C'est du latin et ça veut dire « ustensile à manger des escargots ». Elle n'a pas vu le film *Microcosmos*. Il y a une scène où deux limaçons s'accouplent. C'est la plus belle séquence d'amour, la plus érotique que j'ai jamais vue de ma toute vie. Ils sont là, doucement, à s'effleurer l'un l'autre. Un corps flasque se façonnant parfaitement sur l'autre, la malléabilité des

deux petites créatures pliant sous la mollesse d'une étreinte affectueuse et délicate.

Si on faisait plus attention aux petites choses de la vie, comme les escargots, le monde ne s'écroulerait pas comme il le fait, il battrait de l'aile, au pire.

Ce film nous fait sentir si petit. Aussi petit que je préférerais être. Insignifiant, pour qu'il n'y ait pas le moindre pied qui ait simplement la possibilité d'avoir intérêt à m'écraser. Minuscule, pour pas avoir les grandes idées dans lesquelles ils veulent nous emballer. Quasi inexistant, pour que je n'aie pas le moindre songe d'être capable de pouvoir me glisser dans le puits au fond de l'évier. Microscopique, pour que ce soit moins long de creuser ce putain de tunnel.

Je n'ai pas rencontré de table qui entre parfaitement dans une cuillère. Ni une soupe qui s'ingurgite d'une cuillerée. C'est soit notre univers qui est démesuré, ou alors peut-être la démesure qui est calculée.

On cogne à la porte. Le son d'un tambour militaire qui retentit. Il n'y a personne ici. Il n'y a que le miroir. Je ne suis pas quelqu'un. Je suis immobile, pétrifié par ma condition exsangue. Mais je ne suis pas quelqu'un. Que peuvent-ils vouloir à ce lieu, à ma table ou à mes dessins. Non, ils ne savent rien de ce qu'il y a ici, à l'intérieur. Je ne suis pas quelqu'un.

Le monde tonne à nouveau sur ma porte. Je ne les laisserai pas entrer. Je ne suis pas quelqu'un et je ne suis pas courtois non plus. Les pentures tremblent d'un vrombissement formicant. Ils veulent vraiment pénétrer mon sanctuaire. Ils grafignent mes fenêtres maintenant de la curiosité infâme qui enfle le bout de leurs doigts. Je les chasserais à pouvoir bouger. Tous. Je ne veux pas de ces processionnaires sur les troncs de mon gîte. C'est bien que je ne puisse pas marcher jusque là. Ouvrir la porte, c'est les inviter à veiller ici. Le silence de mon corps veut tout dire.

Alors, j'imagine qu'elle revient précisément au moment où ils guettent l'entrée. Qu'ils me la saisissent. Même si je paie mon loyer, mes taxes, ma nourriture et les quelques dettes qu'ils ont inventées. Et si c'était déjà fait. Elle est dehors, chez eux. Ils l'ont à leur merci, j'y peux rien dans ma torpeur. Et j'ai peur à tort. C'est un champ de mines là-bas, une ferme d'élevage de mensonges, de la duperie en industrie, mais elle le sait autant que moi.

Elle connaît le chemin.

Les mots se définissent par rapport à d'autres mots, comme une cuillère se définit par son usage. C'est peut-être la tautologie qui rend les choses si dures à changer et si incompréhensiblement variables.

Là où je m'en vais, le plan que je m'étais fait, c'est tout ça qui est tracé le long de l'appartement. J'ai arrosé les environs de toutes les couleurs, même certaines que je ne peux pas percevoir. J'ai tout dessiné à la cuillère. Ça fait intéressant, comme plus vivant. Les quelques cuillères que j'ai laissées cimentées dans la peinture brillent encore de leur métal sous les faisceaux de l'ampoule électrique.

Les étoiles, les arbres, les mots, la musique. J'ai également ajouté ses cheveux, son iris, son sourire et sa chair. J'ai tout peinturé sur les murs. Il y a mon tunnel aussi. C'est comme dans les dessins animés le matin. Le trou est peint, mais quand ça fait notre affaire, il devient vrai. Une sortie de secours en quelque sorte. Sauf que ça nous sort de l'appartement et non du monde où il se situe. En fait, c'est plutôt une sortie de déréliction, s'exiler dans ce monde-là, c'est m'abandonner à leur gré, c'est délaisser mes rêves dans un vulgaire suicide.

Jamais.

Je suis allé jusqu'à représenter des murs sur les murs. Je ne sais plus si seulement il y avait de tels remparts avant que je les peigne. Je pense que non, et je me plais à penser ça.

C'est drôle de rire de ceux qui se méprennent au subterfuge, qui se plient le nez contre les murailles de leur imaginaire.

Un jour, bientôt peut-être, tout ça n'aura plus d'importance.

Il y a des cuillères qui vont toujours tomber en bas de la table. C'est faire une faute d'orthographe quand les gens qui se croient mieux que vous vous tapent sur les doigts. Mais peut-être que les cuillères préféreraient être par terre plutôt que sur les tables.

Je ne craignais pas qu'elle ne revienne jamais. J'avais la ferme intention de terminer la chute sans elle sinon. Mais elle en avait déjà trop fait pour renoncer, là, maintenant.

Elle est allée découper le cœur d'un roi égyptien, a pressé celui-ci fermement et elle était de retour. Une cuillerée de sang pharaonique pour le rétablissement. Per os, le sérum a intégré mon organisme pour rapidement supprimer l'anémie, et j'étais de retour à la table pour discuter, la bouche pleine de mots. Je n'avais jamais vu ça, une si vaste résignation.

Une si intense dévotion pour moi, j'en avais presque honte, j'étais presque gêné de n'être que ce que je suis. Je suis surtout fasciné par le fait qu'elle n'ait pas saisi l'occasion pour tenter de m'améliorer, de me perfectionner. Du coup, il n'y avait plus de pitié, plutôt une admiration. Et elle est plutôt jolie.

Le tunnel avance bien depuis. On continue à débouler vers la petite cage à mort déjà toute réservée. Mais on n'est pas rendus, c'est ça qui est bien. Peut-être même qu'avec ma gaucherie, on va arriver à côté de la cible. C'est encore trop tôt pour le dire avec certitude. De toute façon, c'est vers la fin, la dernière pente, que c'est plus épouvantable. Peut-être qu'elle va se sauver, peut-être pas non plus. Du moins, si elle se pousse, j'espère qu'elle va garder la cuillère près d'elle. Qu'il y ait d'autres personnes qui creusent elles aussi, sous son ensei-

gnement. Jusqu'à ce que le sol soit tellement criblé de souterrains que tout tombe en morceaux.

Je ne crois pas qu'elle va baisser la cuillère. À chaque fois qu'on dégage un pouce plus creux, il me semble qu'on en a trop fait pour arrêter à mi-chemin. Ce serait bête.

Pis là, tout à coup, je m'aperçois que je connais trop bien l'itinéraire. C'est comme si j'y étais déjà allé. Je pense qu'elle aussi a cette impression-là, sauf qu'on n'en dit mot, ni l'un ni l'autre.

Il paraît qu'en lisant entre les lignes, on comprend plus que ce qui est dit. C'est peut-être dans le blanc des lettres que l'on voit ce que contient une cuillère.

On a finalement trouvé quelque chose en creusant. Il y a un arbre. Ses branches pendent nonchalamment dans la terre. Voilà un arbre qui pousse du mauvais bord. Elle m'a dit que c'étaient les racines. Comment fait-elle pour savoir ? Ça veut rien dire qu'il n'y ait pas de feuilles. En ce moment, c'est peut-être l'hiver en cette partie du globe. Et que croit-elle qu'un arbre peut faire avec des feuilles dans les abîmes terrestres ? Il n'y a pas de soleil ici-bas ?

Mais je me la suis fermée. Elle a déjà tout deviné de toute manière.

Alors on se couche dans la terre, proches. On a cessé de pelleter pour le reste de la journée. Il y en a, là-haut, qui veulent une prairie tout ensoleillée avec le ruissellement de l'eau pour relaxer et oublier leurs tourments. Il y a des arbres qui n'aiment pas l'astre lumineux. Nous, on veut nos corps sur la terre, dans l'humidité, dans l'obscurité.

On a discuté sous l'oreille de l'arbre jusqu'au sommeil. J'ai serré sa cuillère et elle, la mienne, tout le temps qu'on a rêvé.

À force de sculpter des lettres dans le papier, dans ma voix, dans mes oreilles, je vais finir par être défini, je vais finir en cuillère, en un mot, ou peut-être en arbre.

À ce moment, j'eus l'illumination. Une vraie, je veux dire. Le soleil m'aveugla complètement et je fus alors désorienté pendant quelques instants. C'est là que je trouvai la solution à la problématique de la bombe. Je plaçai ma cuillère métallique de façon à réfléchir les rayons solaires sur l'obus. Je savais que la température requise pour donner lieu à la réaction nucléaire, sans que les retombées radioactives ne puissent nous affecter, pouvait être aisément obtenue par ce moyen. Or, la durée d'exposition au faisceau solaire ainsi créée qui permettrait l'explosion calculée et espérée, correspondait exactement à la distance qu'elle démontrait à cette seconde. C'était un cas serré, voire impossible. Je demeurai immobile pendant longtemps, déterminé. Je m'aperçus du coin de l'œil gauche que la demoiselle s'était ouvert les chevilles. Je laissai tout tomber pour me jeter à son chevet mortuaire potentiel et lui bloquer les artères et la perte de sang. Évidemment, je n'eus que peu de temps, quelqu'un qui se coupe les veines du poignet ! C'est au poignet que c'est mortel ! Mon regard se dirigea immédiatement vers la bombe nucléaire toujours en balade vers nous. Puis, elle explosa ! Avec la friction, la chaleur avait suffisamment grimpé pour faire avorter notre fin.

Elle me serra euphoriquement entre son corps nu et elle mourut dans mes bras. Je dois avouer que je ne connais rien à la médecine. Ni à la fusion nucléaire, je dois ajouter. C'est sous le poids d'un nuage radioactif orange, avec la combustion atomique qui me broie, que j'ai gravé notre repos éternel dans sa tête de lit, notre pierre tombale.

S'il est vrai qu'il faut des mots pour parler, qu'il faut du sang pour saigner, des larmes pour sangloter, qu'il faut être fâché pour crier ; peut-être faut-il un bol pour qu'il y ait une cuillère.

J'ai tous ces coups de poings et de pieds dans mon assiette. J'avale ma haine à la cuillère. C'est vraiment une des pires habitudes à adopter. Je ne m'y fais simplement pas à ce monde. Je commence sérieusement à vouloir me faire déglutir

tout ce qui m'opprime, et y en a pour dissoudre un continent. Mais je ne veux pas mourir pendu par le fil de ma vomissure. C'est une petite pièce ici et, même si les portes sont toutes béantes, je redoute la possibilité déplorable de l'inondation néfaste. C'est que si j'aime pas le monde comme il est, j'adore la vie et j'ai encore le ridicule espoir de trouver un petit quelque chose que l'humain n'a pas tout déconstruit.

C'est pour ça que je fatigue ma cuillère contre les sentiments vils qu'ils m'ont servis. Parce que j'ai pas d'autre chose à faire que rien.

En vérité, je fais juste prétendre jouer avec ma nourriture pour ne pas que les autres me voient faire. Pour vrai, je creuse dans ma haine un tunnel qui va me sortir d'ici. Alcatraz, avec son amas de briques de béton et de barreaux de fer, et sa ceinture d'eau, c'était du poussinet à côté de ça ! Je suis rendu assez creux sous la table, mais j'ai pas encore commencé à écorcher le sol. J'avance vite, toutefois, et ça me rend déjà plus heureux sans que ça paraisse, sinon les gens me trouveraient suspect. Attirer leur attention me serait néfaste parce que j'ai déjà entendu dire que le prix de la paix était la vigilance continuelle. Or, si je leur procure un doute, je vais me trouver, bien malgré moi, à vivre en harmonie avec eux, et je n'aurais donc plus de raisons de m'enfuir, juste la volonté. La volonté humaine, entre nous, on sait tous qu'elle n'a jamais fait rien de bon toute seule. Je m'excuse auprès des gens qui attendent le père Noël au pied de leur foyer, mais y a pas d'imbéciles qui le sont assez pour descendre par un conduit mondialement reconnu pour sa classe de suie première qualité, par un jour d'hiver, quand le feu y est des plus susceptibles de crépiter. Non plus pour donner des cadeaux aveuglément à une bande d'égocentriques, il n'y a personne d'assez con pour le faire, même s'il en y a déjà trop qui le sont suffisamment pour le faire croire.

Depuis le moment où j'ai fait ce constat, je balance presque tous les visages que je rencontre dans une journée directement, sans escale ni remords, à la morgue.

Et c'est là que je reste.

Par contre, il me semble que la nourriture est beaucoup plus importante pour une cuillère que pour un bol. La précarité d'un mot sans définition n'a peut-être aucune valeur face au poids du dictionnaire.

Le lendemain, on se réveille dans la boue. Une rivière métallique a dû se briser. Ça a l'air bénin comme ça, mais ils vont essayer d'entrer ici par le biais de cette excuse. Ou peut-être qu'ils veulent juste nous noyer. Ou juste nous salir.

Je suis maladroit, je l'ai dit ? J'ai perdu sa cuillère dans la flaque qu'ils ont déversée. Ils frappent toujours plus bas que je m'y attends. On a labouré l'âme mélangée de la terre et de l'eau étendue à nos pieds et on l'a pas trouvée. Comment j'ai pu perdre ça, une cuillère ? Faut croire qu'ils ont trouvé le seul défaut de cet outil : il ne flotte pas. Maintenant, on est beaucoup plus embourbés qu'à première vue et l'eau pue leur parfum de façon répugnante.

Ce qu'on peut faire pour contrer le malheur, c'est que je lui offre la mienne. Elle refuse, elle trouve pas ça hygiénique. C'est cet affreux dégoût d'égout qui n'est pas hygiénique, pas le partage d'un ustensile. C'est le vol de ce dernier qui est immonde, non pas sa perte.

Faut que je pense un peu, que je me concentre un instant.

À supposer qu'ils sont ignorants de tout, ce ne serait qu'un accident innocent, une erreur humaine, comme ils disent. S'ils savent qu'elle est avec moi, leur but serait de soit la tuer pour vrai, soit une deuxième fausse fois, ou de la ramener à eux. Ils ne la laisseront pas entre les mains d'un croquemort de mon genre. Mais comment auraient-ils pu être au courant de la cuillère ? Elle n'en aurait pas parlé à des gens de

l'extérieur, elle est trop intelligente pour ça, elle n'a pas le profil du sycophante non plus. Et si j'allais voir la source de la fuite, suivre l'eau jusqu'au confluent, histoire d'échapper à notre angoisse mutuelle. Je ne vais tout de même lui laisser ma cuillère sans qu'elle s'en aperçoive.

On peut saigner, pleurer, suer, cracher et crier des mots. Peut-être que le fiasco de la chose est dans le détail qu'il faut emplir une cuillère pour qu'elle renverse un contenu.

Une rivière tuyautée avait bel et bien pleuré. Un gros rouleau d'acier s'était délogé de son artère. À cet instant, une voix tremblante, faible malgré la force de l'écho que gronde le haut-parleur massif, enroue l'affirmation d'une présence. Un homme d'un certain âge, tout écrasé par le cylindre métallique, enseveli au tiers de son corps par la boue, me tend la main. Mais ce n'était pas pour que je l'aide à se libérer, juste pour attirer mon attention. Le pauvre estropié ne veut que faire entendre ses derniers mots. Il a dit : « Faut faire attention. Y zyeutent partout. Les sicaires, s'ils prononcent leur nom assez vite, on croit qu'y disent « cuillère ». 'Tention. Pis ça paraît pas, r'garde comme tout ça a l'air d'un accident. 'Tention, j'te dis, sinon y vont tous nous avoir. »

C'est la première personne que je rencontre sous terre qu'ils tuent pour vrai. Sur deux seulement, c'est considérable. Bon, il faut faire attention aux sicaires si j'ai bien compris. Mais j'aurais aimé savoir comment, autant les assassins que la victime, ont connaissance des cuillères à titre d'artefacts. Comment... Merde ! C'est tout ce que je me suis dit en courant dans mon couloir d'argile. En chemin, je passe devant elle sans dire un mot. Elle me regarde passer sans rien marmonner. Arrivé au bout du tunnel, c'était un cul-de-sac. Je le savais. En crispant mes mains dans la terre, je me mets à décapiter ce parapet blafard qui me séparait de mon appartement.

Une cuillère, c'est comme une main. Ça prend et souvent, ça se sauve avec ce que ça vient d'enlever. Sauf que la cuillère ne peut pas se fermer et devenir un poing. Ça peut jamais être la fin d'une phrase.

Je parviens finalement à voir la lumière du soleil. Un peu trop. À moitié sorti du trou, je vois clairement que je ne vois pas ma demeure. Les murs peints, le verre, le plastique et le métal, les meubles, ils ont tout pris. Il y a des gens qui croient sûrement comprendre les plans et qui tentent de s'échapper d'ici. Je retire mon désir qu'il y ait plein de gens qui creusent de partout sous la terre. Ils ne peuvent pas comprendre que les plans n'ont rien de défini, que le but, c'est d'en dévier par inadvertance, peu à peu, par petits coups d'idée. C'est sûr qu'ils vont tous crever s'ils sont si précis, aussi catégoriques que les sicaires, qu'ils vont tomber dans leur jeu. Ils vont nous mener à notre perte.

Aussitôt dit, de lourdes poignes m'extirpent de mon trou avant que je ne puisse m'y effacer. Je suis, comme on pourrait dire, un prisonnier maintenant. Ils m'ont interrogé et tout, mais j'ai rien avoué. J'ai pas mentionné la fille qui creusait encore en ce moment, à l'exception qu'elle était plutôt jolie, mais qu'est-ce qu'ils connaissent de la beauté ? Ils ne l'attraperont jamais parce que, comme je l'ai dit, elle est, pardessus tout, aussi brillante qu'une étoile. Et moi, je suis emprisonné ici par leur boulet parce qu'ils croient qu'elle va essayer de me sauver. Je suis content de ne pas l'avoir décrite en détails. Je suis assez maladroit. Tout juste.

En ce qui me concerne, le matin suivant, au déjeuner, j'avais déjà une cuillère entre les mains et la haine se revigora dans mon assiette. Mais je ne suis plus croque-mort, je suis détenu à temps plein.

Je ne suis pas quelqu'un.

Mais j'ignore toujours si c'est l'hiver, j'ignore encore pourquoi il y a pas de feuilles qui pousse de mon tronc.

Faudrait demander à un vrai corbillard si c'est la saison morte.

P't-être.

M'aura pas

Dave Richard* 

Prends tes ailes,
sers-toi d'elles
et tire-moi de ce bordel.

DANIEL BÉLANGER

IL NE faudra pas me réduire, on va faire de notre mieux, je sais que tu seras d'accord, mon Teddy. On va tirer tout ce qu'on peut de mon épave, me refaire le dedans, la carrosserie, on va se fourrer le nez dans ce qu'il me reste de bon, allègrement, pour me reconstruire ailleurs, mieux qu'avant. Tu vas me la faire oublier, ma Marie, autant que tu peux, me remettre le pendule à l'heure, me rallumer mes lumières, sinon, je t'en voudrai pour la peine, tu ne t'en remettras pas. Trafique-moi des femmes, des soirées joyeuses, qu'on en finisse au plus vite avec l'autre. Parce qu'elle me casse et me scie en deux. Parce que je sais que tu m'aimes et que tu n'aimes pas ça. Tourne-moi la tête d'elle et de ses vacheries, je t'en prie, Teddy, tire-moi le bras, emmène-moi plus loin.

– Hey, vieux, j'étais inquiet, je voulais savoir comment tu vis ; on t'a vu nulle part depuis trois jours.

C'est toi qui nais de la porte, tout d'un coup, comme un tonnerre, une détonation sur mon après-midi. Le chat se

* Collège de Trois-Rivières

rapproche de toi, son poil se perd, germe sur ta jambe ; ça t'agace, ça t'a toujours agacé, tu le pousses du pied.

– T'amuses-tu ici ou quoi ? Pourquoi tu sors plus ? La peine, vieux, quand on a de l'amour, ça s'avale pas tout seul, tu sais.

Tu te glisses tout proche de moi qui traîne et tu me coinces la nuque. Tu t'accroupis. Je te tire un regard, un pas méchant, parce que tu es mon ami. Tu as tes cheveux qui embrassent le contour d'une vieille tuque de gamin, ta vieille tuque de hockey avec un insigne du Canadien de quand tu jouais sur la glace derrière l'école, de quand tu étais plus haut que moi. Elle pue, ta tuque, à ne plus oser s'en remettre, mais tu t'es buté une année de plus et tu te l'as gardée sacrée. Tu as ta belle gueule, aussi, celle du dimanche, avec ton sourire qui veut m'avoir.

– Me paies-tu une bière, vieux ?

Je souhaiterais un reste, un détour, quelque chose, mais je ne trouve pas.

– N'a plus.

Alors tu brasses ta tête et taloches bon mon épaule en te levant. Je me décide à te suivre, à moitié ; on va sortir se payer une caisse, une grosse, mais faudra repasser quand on aura nos poches pleines pour brûler le mal par les deux bouts.

Je ne t'ai rien dit, tu n'as pas voulu savoir ce que tu ne savais pas. On a faussé la crise en n'en disant pas grand-chose. Et puis tu m'as presque amusé ma tête malade avec tes histoires de farces. On a traversé le parc en flâneur pour le soleil qui faisait chaud sur nos manteaux. Puis on s'est assis sur le bois d'un banc qui vaquait, j'ai déposé notre commission. On ne disait pas vite et j'ai pu penser ; je n'aurais peut-être pas dû... Je me suis mis à parler ma colère, je ne l'avais pas fait encore, et j'ai vidé mon sac, mon tout ce que j'avais de dur et de méchant pour Marie. Tu m'as écouté éclater comme

une valise pleine. Tu m'as remisé contre ton épaule et j'ai pleuré. Tu m'as dis qu'on arrangerait ça sans elle, au plus vite, le vide, avant que je ne voie plus que noir noir.

Tu n'as pas soupé, tu travaillais, tu voulais voir un peu ta Manouche avant, je n'en avais pas envie plus qu'il ne le fallait, de toute façon. Tu as dis que tu pourrais repasser pour dormir, si ça me faisait plaisir. Je n'ai pas voulu ; je te connais, tu aurais tiré les couvertures toute la nuit, ça ne m'aurait pas fait rire, je t'en aurais voulu, j'aurais pris le mors au-dedans des yeux, ça m'aurait foutu une fessée, je t'aurais fais de la peine. Tu sais bien, c'est toujours comme ça, nous deux : on en prend, on en donne plein la gueule, on s'ennuie, on se montre nos dents, jamais la joie trop longtemps. Pourtant, quand on y pense, toi et moi, c'est bien mieux que l'amour. Avec Marie, c'était plus tendre, et regarde-moi maintenant qui creuse ma tombe.

Je me demande ce qui l'a tant prise, qui elle a bien pu suivre, pour l'amour. On avait des gestes à nous, des secrets et des matins. On avait des miettes, des murs et des frôlements de corps. On avait une vie. Un château de cartes, peut-être, mais on avait quelque chose. Pourquoi elle a tout soufflé d'un coup ? Pourquoi elle a fait bouger la table pour que tout s'écroule ? Moi, je croyais en nous deux plus grand que je n'avais jamais su croire en rien. J'avais des rêves, je voyais des branches à notre arbre ; j'allais juste tirer le rideau pour ouvrir les fenêtres et que tout entre. Je n'en ai pas eu la peine, juste un prix cher à payer. Parce qu'elle a déchiré nos veines. Parce qu'elle nous a fait une belle jambe, la petite. Parce qu'elle m'a perdu consciente, sans rien dire. Parce que tout ce qui me tenait à elle m'a perdu. Et parce que je n'ai plus rien, dans le présent, plus d'elle. Seulement que le maudit goût sur ma langue d'avoir été sa bêtise.

Elle avait de la poussière dans l'œil souvent. Des nuits blanches, aussi. Je l'étreignais, elle gardait le silence. J'aurais

dû sentir, ça me frappait. Mais je gardais le rythme en même temps qu'elle perdait pied sans me montrer trop où elle voulait tomber. Pourquoi elle faisait ça, au juste ? Pourquoi elle ne faisait rien ? J'ai lâché mon nez des yeux trop tard, moi, elle me l'a dit elle-même. J'ai continué trop loin, je ne me suis pas entêté à lever la tête. J'étais dans le désert, c'était beau, c'était plein de sable, plein de dunes, il y avait des chemins et des milles, tout à la ronde, je n'en revenais pas, on ne pouvait pas en revenir et on ne s'en remet plus. Je l'ai égarée, ma Marie. Par surprise, moi. Et avec tous mes repères. Je suis rentré pas tôt dans le soir, le cadavre était là, sur la table, la bouche grande ouverte pour me dire ses blasphèmes à l'encre :

– Tu aurais dû me voir, Jean, faire la folle dans ma folie pour que ça n'arrive pas. Mais c'est venu dans mes os et ça tiré avec trop de talent. J'ai bu la vague au goulot, à grands coups de gorgées, puis j'ai été dévastée autant que je me suis laissée faire. Je n'ai pas voulu, mais je n'y ai rien pu. Maintenant, j'ai mal à toi, si tu savais. J'ai déjà les échos de ton silence, de quand tu ne seras plus sur moi, qui s'affaissent sur mon cœur. Pourtant le nuage est là, avec l'orage, et rien n'y peut rien. Tout est en retard, on a fini. Ne nous en veux pas, ni à toi ni à moi, qui n'aurons plus jamais d'aube et de plaisir, plus jamais de lumière sans toi. Ta Marie.

J'avais du plomb dans la gorge, ça se jetait sur moi et me détroussait : on n'irait plus jamais rond, on n'était plus on, elle n'était plus là. Et il n'y avait rien à vouloir faire autrement. Elle me donnait le dernier mot, juste sur son point. Un grand coup de poing.

Après, j'avais la cervelle comme un fruit mort ; j'ai pris un bain. J'avais de la violence, de la démence, de la rage tatouée. J'étais raide comme un madrier. J'étais une foulure, une enflure. J'étais une veine ouverte. J'ai égratigné ma peau. Mes pleurs s'étendaient sur la mousse pendant que je traînais Marie en enfer. Je l'ai crucifiée et brûlée vive. Je l'ai disséquée,

torturée, violée, frappée, coupée, je lui ai craché au visage. J'étais l'otage de ce qui ne se lavait pas d'elle. Je l'avais derrière les oreilles, dans les cheveux, sur les aisselles, dans les narines, entre les dents, sous les ongles, derrière la langue, au fond du nombril, dans l'aine. Je l'avais davantage qu'avant. Je l'avais ailleurs et encore plus que lorsque je la serrais dans mes bras, lorsque je jouais dans son dos avec mes orteils, lorsqu'on dormait.

Je me suis cassé sur mon lit comme une céramique échappée. J'étais trempé, tout collant au tissu. Sur l'oreiller, je la voyais, mon ange noir. Elle était un visage brûlé, un ventre ouvert. Elle était un oiseau mort sur le balcon. Elle était une fleur à sécher sur le tapis ; je lui pilais dessus, pour lui apprendre. Je voulais lui faire mal. Je la maudissais. Je la jetais à l'eau et je la calais. Je la mordais au sang. Et le téléphone a sonné chez toi pour t'apprendre qu'elle m'avait lâché, que ma Marie avait rompu nos fils d'un coup de dents. Tu es venu me voir, mais je ne t'ai pas vu ; tu m'as regardé me plaindre, tout seul, par la fenêtre. Je n'ignore pas ça, tu me l'as dit. Et tu m'as dit aussi que ça t'avait foutu le diable au cœur contre la femme que j'aime encore. Alors il faut me tirer d'elle.

Mon père est passé.

– Ta mère voulait que je passe. Elle avait peur pour toi. On sait combien elle comptait, ta Marie.

– Oui.

Son nez squameux reniflait sans hasard ; il gardait dans sa main son mouchoir fripé. Le matin pénétrait par la porte, je ne voulais pas ouvrir longtemps.

– Tu me fais pas entrer un peu, mon gars ?

Il était venu dans le gros bruit, avec une caresse qu'il croyait pouvoir me refiler en douce pour que j'oublie ce qu'on est, lui et moi, depuis des tonnes. Mais j'ai démoli ce qu'il me tendait, avec toutes mes mauvaises intentions ; j'en ai fait

mon affaire de ses affaires croches. Il ne m'a pas réussi, je ne me suis pas vendu. Je nous ai laissés avoir le frisson, dehors. Et ça n'a pas tardé ; sa voix sûre s'est vidée. Il s'est mis à mâcher sa lèvre, de tous ses nerfs.

– Tu diras à maman que je vais pas mourir. J'ai rien d'autre à te dire.

Les talons de mon père ont tourné vite. J'ai soufflé en l'air. Mais tu me sais sur le bout de tes doigts, comme si tu m'avais fait : oui j'ai eu peur de moi, de ce qui viendrait comme une vis au beau centre de mon estomac sitôt que j'aurais le dos tourné.

Je veux reprendre du poil de la belle, ce soir, mon Teddy. Je veux que tu sois jouasse. Je veux que tu embrasses ta Manouche pour la peine et qu'on s'enfuit tous les deux. Je veux qu'on boive comme des éponges pour lâcher une rivière. Je veux qu'on se défonce comme des godasses à coups de whisky, pour courir se faire sonner copieusement les cloches par une belle bande de danseuses à gogo. Je veux qu'elles nous fourrent leurs poitrines rondes sous les yeux, qu'elles frottent leurs cache-sexe frivoles sur nos genoux raidés ; je veux qu'elles fassent ondoyer leurs hanches, qu'elles se coupent en deux par devant ; je veux qu'elles roulent, qu'elles plient leur ventre ; je veux qu'elles écrasent, qu'elles barbouillent leurs cheveux à deux mains sur leurs visages impies ; je veux qu'elles caressent leurs pubis affamés, qu'elles s'égosillent de mouvements pervers et malotrus. Je veux qu'on en prenne à notre aise, qu'on ait la marée haute en sortant. Oui, ça me tente. Ça me tente vraiment, davantage que n'importe quoi. Même si je sais que ce sera Marie que j'aurai vue se trémousser toute la nuit sur la scène devant.

Tu as fait de ton mieux, pire, peut-être ; ta Manouche n'était pas friande des bonnes femmes et de la danse. On a vite craché là-dessus. Mais nous deux on s'était promis quelque chose et on ne s'est pas déçus. Le bar était petit, mais il y

avait du monde. C'était noir comme dans la bouche de Marie, comme la chambre quand on faisait des collages sur nos draps. L'air sentait le tabac à pleine bouffée. J'en ai fumé long comme un bras, pour la peine. Tu m'as pris vers toi :

– Marie aimera pas ça, mon Jean, que t'aies fait le con pendant le temps qu'elle y était pas...

– Elle pardonnera. Elle avait qu'à pas partir, à pas se laisser aller là où elle s'est laissée aller.

Tu me taquinais ; tu as rigolé. La musique d'ambiance nous mangeait tout rond avec les « black-lights ».

– Toi, tu viens-tu danser avec moi, mon beau ?

Elle s'appelait Lune. Elle n'a pas dit pourquoi. Elle se dandinait comme une chatte qui ne veut que voir de quel bois on se chauffe. Au début, j'étais sceptique ; je sentais l'haleine de Marie dans la sienne, le parfum de Marie à travers la gerbe de peau qu'elle me tendait joyeusement. Puis elle a insisté, elle a fini par me paraître la rosée sur l'enfer, un péché, un pantin qui s'éclate ; elle a fini par me devenir électrique, névrotique et sublime. Je l'ai ramenée. Je l'ai mandrinée comme j'ai pu, sans gêne. On a joué les insomniaques, on a plané comme des enfants sur un manège. On a eu ce qu'on voulait autant qu'on en a voulu. Et pire encore.

C'est toi qui nous as tirés du lit en te retenant pour ne pas rire. Tu m'as confié que tu en avais aussi eu pour ton compte : une belle grande rousse qui avait piqué ton ver. Tu n'as posé aucune question. Moi non plus. Lune a pris sa douche et des pilules, elle a quitté sans demander son reste. Elle savait qu'il n'y avait rien là, qu'il n'y avait rien ailleurs. Je ne lui ai même pas dis mon nom. Ça, ça t'a fait te tordre, avec ton jus d'orange, ta tuque bien calée sur tes oreilles.

Tu voulais que je me détache, que je m'arrache à moi, que je me révèle un peu dehors. Tu voulais que je retourne à l'université, tu disais qu'il serait grand temps. Ça ne me disait

rien de bon. Je n'ai pas flanché et tu t'es mis en rogne. Tu as souhaité que je suffoque et que je m'éteigne, que je plonge pour de bon. Je savais que c'était parce que tu m'aimais et je t'ai laissé faire. Tu t'es calmé et on s'est dit des choses belles, puis d'autres choses. Et quand le chat a sauté sur toi, tu as pris tes jambes à ton cou.

Je ne l'oublie pas. L'oubli ne me vient pas sur des roulettes, l'oubli me fait languir. J'ai tout le poids de mon corps, mon cœur hypothéqué, ma peau, ma peur, j'ai tout autour de moi qui la ramène à moi sitôt que je respire. Elle est l'usure et la peste. Elle crève tous mes sourires. Elle me porte jusqu'au bord de moi et me traîne dans l'huile. Elle me déchire la nuit et le jour comme des chiffons. Elle me change en statue de pierre. Je n'ai plus faim. Je n'ai plus soif. Elle fait entrer la neige dans la maison. Je n'ai plus rien, ni moi. Elle m'irrite. Elle me tue. J'ai beau prendre son nom, sa vie, les avaler, avaler son rire en lambeaux, les images d'elle qui persistent ; j'ai beau la pousser du doigt, du revers de la main, elle tient son jeu, elle défend sa place, dans ma fièvre et partout. Elle est un ouragan qui dévale de mes paupières quand le temps vient d'éteindre ma lampe. Elle est une tempête qui saccage tout, qui dévore ce qui reste. Elle me traverse, un soupir, elle me défonce puis me remonte lentement, langoureusement, putain. Elle allume ma chair dans le noir ; je la vois qui danse, qui colle des baisers chauds sur ma bouche chaude, qui tâte ses seins ; je la regarde onduler ses flancs comme anguille sous roche, coller ses paumes sur les esquisses de jambes ouvertes qui me forment un soudain plaisir ; je la regarde faire autant que je peux à travers la pelure de mon songe d'elle. Mais ce n'est toujours qu'un songe d'elle, Teddy. Un songe d'elle autrement dit.

On a remis ça hier soir. On est allés dans un billard entre hommes, mais avec ta Manouche, qui ne t'en a pas laissé large. Elle était sur toi comme une deuxième peau, comme

une seconde couche, comme un latex. Elle voulait t'exciter pour la maison, je pense ; elle s'est arrangée pour qu'on la reluque et qu'on la désire. Je ne sais pas si tu la voyais autant que je la voyais, mais je te jure qu'elle aurait pu dérouler le tapis de n'importe quel autre bonhomme de la place : elle s'agitait entre les tables avec toute l'ardeur d'une nymphe, d'une truite qui a mordu ; elle venait se cramponner à toi qui te penchais pour ton coup, se balançait langoureusement sur la bande en promenant ton prochain trente sous ; elle s'enroulait autour de toi, lançait son bassin dansant sur tes fesses dures ; elle te provoquait en duel en léchant l'air de loin, puis de proche quand tu te décidais enfin à venir la chercher ; elle se mettait à te caresser aimablement les cuisses et le torse ; elle maniait chaleureusement les queues qu'elle nous tendait, fouillait les poches pour nous, faisait rouler les boules qu'elle cueillait ; elle riait fort et faux, comme une tigresse. Elle se montrait en spectacle pour se garantir d'une belle nuit de sueur et de cris, pour que tu n'aies aucune peur de réclamer ton dû en rentrant, pour que tu ne la prennes pas en bobonne. Moi, je vous regardais avec mon bock de bière ; je trinquais, pas choqué du tout de savoir que vous ne tomberiez pas de fatigue, pour une fois, que Teddy n'irait pas se faire voir ailleurs.

Il devait approcher midi mordant :

— Salut, Jean. Je sais que j'ai pas averti, mais tu m'as toujours dit de passer quand je voulais...

Ma soeur. Je la serre gros dans mes bras, son petit corps se presse et s'écrase. Son grand sourire m'embrasse. Je la pousse en dedans parce qu'il neige comme hier.

— Qu'est-ce qui te tire par ici, princesse ?

Le divan la prend toute, pourrait en prendre deux, facilement. Ma soeur est grosse comme une punaise. Elle grouille comme une fête, belle comme l'aube.

– J'ai su, pour toi puis Marie.

– Ok... C'est maman qui...

– Non ! Je suis pas venue pour ça : c'est plus sérieux.

– Ma puce est sérieuse ?

Son paysage fait singer le mien. Je suis moins un empaillé, je montre mes dents. Je me sens fier comme un pape d'avoir ma soeur en oie dans ma basse-cour.

– Oui. C'est ça.

– Tu rêves de me raconter quoi au juste ?

Le nom de sa chose me semble raide à lâcher.

– Je veux partir de la maison. J'ai parlé aux parents ; ça leur fait de la peine, c'est sûr, ça leur fait peur aussi, mais ils comprennent.

Je la garde en face de moi, plein les yeux, pour la voir au-dessus de mes moyens, sans l'écouter presque. Qu'elle cueille ce qu'elle veut, je ne demande pas mieux.

– Puis j'apporte quoi, moi, dans ton drame ?

– Je voudrais que tu me prennes avec toi, ici, pour un mois ou deux. Ton appartement est grand, on aurait deux fois la place... Et puis t'es tout seul, maintenant. Ça pourrait t'aider un peu.

Elle a craché son tir ferme dans mon ciel bleu qui voudrait tout pour qu'elle ne parte plus. Mais je veux la faire supplier comme quand je lui volais son ballon, comme quand j'avais cinq ans, elle moins, quand elle criait comme une louve.

– Tu crois que tu es prête ?

– Je suis prête. J'ai dix-huit ans ; j'ai un job, des économies. L'argent ne sera pas un problème, jamais ; tu me connais... Puis j'en ai assez de pas me suffire. Je t'en prie,

Jean, donne-moi une chance ; juste un mois, pour qu'on voit...

Elle m'amène à ce qu'elle veut, en souterrain, trop bien, trop fort, par les racines. Je la regarde aller pour m'amuser. Elle se doute bien de mon jeu, mais elle n'ignore pas que c'est moi qui ai le bâton, le gros, et le droit qui va avec.

– Tu veux, hein, Jean. Dis-moi que tu veux...

Je me remets à l'équerre du plancher, lui tends la cime des doigts qu'elle saisit en volant debout à son tour.

– T'es la bienvenue dans ma cabane, petite soeur... Tu t'amènes quand ?

Ma soeur sur l'heure sortie, une heure ou moins, ma mère s'en est mêlée en faisant la belle comme une bonne sur un coup de fil qui n'en finissait plus. J'ai été un garçon docile, j'ai fait le beau autant que l'autre, à ma façon. J'ai tout écouté, sans place prendre, ma mère qui faisait des douceurs longues comme un couloir pour ma petite soeur, ma mère qui faisait la morale et des reproches pour mon père, ma mère qui faisait des questions et des tonnes pour la belle envolée... J'ai racroché du mieux que j'ai pu, dès l'abord qu'elle s'est tue, sans me donner trop l'air précipité, pour ne pas qu'elle n'en revienne plus de s'en faire dans le vide.

Ta Manouche fait des angoisses, pleure comme une perdue, comme l'océan au grand complet, avec ses longs cheveux noirs qui me font des cachettes de ses joues rouges, de ses frissons de lèvres. Elle se donne mon air de fou et de bêtise de pour Marie, avec toutes ses larmes grosses comme des cœurs qui écorchent au visage.

– Qu'est-ce qui te crève les yeux de cette manière-là, Manouche ?

Je lui dis d'asseoir sa boiteuse en face, qu'on en discute. Elle s'excuse, elle est tellement blanche, tellement ridicule.

– Voyons, voyons, Manouche. Ne crains rien, tu me déranges pas. Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je suis horrible ; je viens te demander quelque chose d'affreux... Tu pourras refuser, si tu penses que c'est mieux pour toi...

Sa voix sent la blessure, le ruisseau, à peine.

– Je veux que tu me dises si Teddy couche avec d'autres femmes, s'il l'a déjà fait.

Mon regard détale au tapis ; je voudrais être du chiendent pour me dégouter une fissure, un trou maigre quelque part, une cachette où pousser sans Manouche qui m'attend.

– Je comprendrais si tu voulais pas répondre ; t'es son meilleur ami... En plus, avec tout ce qui t'arrive, j'aurais même pas dû venir ici... Mais c'est trop important ; il faut que je sache. Je suis enceinte, Jean, je suis enceinte de Ted. Alors il faut que je sache s'il m'aime, tu comprends ? Il faut que je sache. Aide-moi, Jean, dis-moi qu'il m'aime, dis-moi que Teddy...

Je suis à sa place plus je m'y place, je me retrouve dans sa chanson, c'était la mienne il y quelques jours. Je voudrais un abri, une fenêtre où m'envoler. Je ne sais pas quoi faire de toi pour toi ni pour moi.

– Tu sais, Jean, ce bébé-là, je le veux... Je l'ai, je le garde. J'ai vingt-deux ans, je suis assez grande pour le faire. Je pourrai, même toute seule. Mais j'aime Teddy. Et s'il voulait, je crois que je pourrais lui pardonner tout. Mais je dois savoir. Je dois connaître l'homme avec qui j'oserais tenter de faire ma vie. Ce que tu vas me dire, je le garderai pour moi. Tout. Je te jure. Ça ne me travaillera plus. J'aurai pas à lui poser la ques-

tion, je ne risquerai pas de tout gâcher. Je t'en prie, pour nous deux...

Nommer des mensonges, faire du trafic, du recel de vérités, ça ne me dit rien de bon ; si je devais poser la question, moi, pour Marie, je ne goberais pas de contours et de miroirs de vérités, je voudrais avoir la chose nette sur le cœur, le cœur net avec. Je ne ferai pas de ruse.

— Ton homme est bon homme, Manouche, mais il a des torts.

Elle m'enfoncé dans ses doux bras minces.

Ma soeur a fait sa bulle de ses affaires dans mes affaires. Elle a tout emporté ici, tout y est. Elle commence même à maculer les pièces de morceaux à elle. On file le printemps à mesure qu'il fait le trajet, tu viens nous voir de plus en plus souvent ; avec le bébé qu'on va voir un jour, qui va crier comme une alarme, on se persuade de plus en plus que tu vas finir par habiter chez nous. On est tous les trois devant la télévision qui grogne un « soap » qu'on ronge comme des ogres depuis quelques semaines, à se prélasser comme des vaches.

— Penses-tu encore à Marie ?

C'est ma soeur qui me dévaste d'un coup, mais je sens que ça roulait rond dans ta tête aussi, sa question.

— Tant qu'on aura la télé pour s'en faire accroire, ça nous aura pas, la vie, Tamie, ni l'amour.

Ça nous fait sourire tous les trois dans le clair-obscur.

— T'as raison, Jean ; la télévision, notre dieu.

Le chat vient s'en mêler et tu te mets à te plaindre. Moi, je suis bien. On ne m'aura pas réduit, finalement, mon Teddy, à faire de notre mieux. Et va pour Marie plus loin, qu'elle perde le chemin.

Inutile

Karine Rodrigue* 

RICHARD dort comme un loir dans les draps défaites. Il est 6 h 10 et le sommeil m'a déjà définitivement quittée. Je prends conscience de ce grand corps doux étendu tout près du mien et rapidement déferle sur moi le souvenir des étreintes de la veille, le plaisir. À tout cela se mêlent sournoisement le vide, le manque, le besoin de renouveler cette joie. Alors, l'habituel combat intérieur commence. Vais-je réveiller mon homme de baisers et de caresses, au risque d'être confrontée à un amant bougon car réveillé trop tôt ? Ou vais-je rester là à le regarder dormir, en guettant les premiers signes de l'éveil ; une paupière qui saute, un mouvement trop précis...

Mais ai-je vraiment envie de son réveil ? Ai-je réellement le goût de me lover dans sa chaleur d'homme qui émerge du sommeil et de goûter encore sa tendresse paresseuse ? Tout à coup, j'aurais plutôt envie qu'il dorme le plus longtemps possible, qu'il reste où il est. Ne reviens pas, Richard. Ne me rejoins pas dans le monde des réveillés. Reste. Tu es tellement plus beau, tellement plus désirable lorsque tu n'y es pas. Cette étreinte que je souhaite si fort maintenant, je sais que je m'en laisserais au bout de deux minutes, car je sais que tu ne sauras pas m'étreindre jusque-là où il faut, jusqu'à me faire t'aimer.

* Collège de Limoilou

Doucement, doucement, je me glisse hors de la couche, sans bruit. J'enfile mes vêtements éparpillés par terre et je marche sur la pointe des pieds jusqu'à la salle de bain. La fenêtre surplombe toute la basse-ville. Il y a un je ne sais quoi de jaune, un je ne sais quoi de rouge dans la lumière dehors qui rend les toits hérissés des bâtiments beaux. J'ouvre grand la fenêtre et je reçois le froid hivernal qui s'engouffre de tout mon corps, de tout mon cœur. Je frissonne. C'est bon. Ça me fera toujours ça de sensation ce matin.

* * *

Circulaires, facture de Bell (encore !), mais toujours pas de lettre de Marion. Quand vas-tu m'écrire, belle espérée ? Mon aventurière encore partie, c'est l'espoir de retrouver un peu d'elle dans une enveloppe qui me tire du lit chaque matin.

Ce ne sera pas pour aujourd'hui non plus. Histoire de donner corps à ma déception, j'ignore ma chatte Elfy qui réclame à grands miaulements ses croquettes du matin. La cuisine est dans un état lamentable. La vaisselle aurait dû être lavée il y a trois jours et le plancher est foutrement sale. De plus, je n'ai pas de jus d'orange. Ça va mal.

Une grande journée pleine de vide s'amorce. La saleté ambiante, le carré de lumière venant du dehors, l'aiguille qui avance sans entrain sur l'horloge, tout m'aspire et m'aplatit. À l'extérieur, ça vit, ça remue, ça circule, ça accomplit son devoir de membre actif de la société. Ici... Ici, il n'y a rien qui ne me rappelle mon inutilité, mon inefficacité et mon délaissement.

Marion est si loin qu'elle n'existe presque pas. Richard... Une envie subite et ridicule de le voir, de me blottir auprès de lui me saisit à la gorge et au cœur. Dangereuse attitude. Vite, vite, laver la vaisselle, balayer partout, faire vibrer

les murs avec ma stéréo. Ramasser, frotter, suer, accomplir quelque chose, même si ce n'est presque rien, même si c'est risible.

* * *

– Pour quelles raisons croyez-vous que notre maison devrait vous engager ?

Je contiens de peine et de misère le petit ricanement de dérision qui me grimpe dans les côtes. Je ne compte plus le nombre de fois que cette question m'a été posée. À chaque fois, je me laisse surprendre, et j'invente une réponse toute scolaire à laquelle je ne crois pas du tout et qui ne convainc personne.

De toute façon, c'est perdu d'avance. Alors que je résumais mon curriculum à ma distinguée examinatrice, j'ai bien senti, à son air d'intérêt poli, que je ne l'impressionnais guère avec mon DEC en littérature et mes quelques jobines passées. Le moment le plus drôle a été lorsque je lui ai raconté mon expérience de bûcheronne en Abitibi. C'est Marion qui m'avait entraînée dans cette galère :

– Viens avec moi, ça va être le fun !

Nous vivions entassés les uns contre les autres dans une cabane qui se voulait dortoir et, sept heures par jour, nous abattions des arbres superbes, qui ne nous avaient rien fait, dans le but de faire... un sentier touristique. Nous n'étions pas payés, mais nous étions nourris et logés. Que pouvions-nous demander de plus ? Comble de bonheur, ce programme jeunesse du gouvernement provincial avait envers nous un pieux mandat : augmenter, par une expérience pratique de travail, notre potentiel d'employabilité...

Ceci fait preuve de mon implication et de mon dynamisme, ai-je courageusement signifié à mon exterminatrice

édifiée, qui ne comprenait vraiment rien à mon intérêt pour la vie en commun, le travail de bois et le volontariat.

– Je vous remercie, mademoiselle, nous communiquerons avec vous pour vous faire part de notre décision.

Mon chien est mort.

Ce n'est pas grave, je n'ai pas réellement envie de faire des shampoings aux clientes de cette « maison de beauté ».

* * *

À force d'observer ma chatte, j'ai l'impression d'apprendre le mieux-vivre. Avec une assurance tranquille que j'admire, Elfy accorde la même indifférente attention à toute chose. Je suis fascinée par ses manières de grande dame. Sa façon de s'asseoir, de bondir, toujours lente et gracieuse. Elle ne se perd en aucun mouvement inutile. Elle n'a besoin de rien, que d'elle-même, d'un peu d'eau et de nourriture.

Suivant son exemple, je me mets à pratiquer le silence. Infiniment supérieures, Elfy et moi nous nous taisons et nous nous complaisons à nous statufier sur le sofa. Pourquoi parlerions-nous ? Qui mérite que l'on abandonne notre précieux et jaloux silence ? Parler, c'est un peu déchoir de soi-même. C'est se mettre à la portée de l'autre, c'est manifester son besoin de l'autre, sa vulnérabilité. Elfy et moi ne souhaitons nous rapprocher de personne. Notre silence en fait foi, protège notre intégrité. Tant que nous serons silencieuses, rien de douloureux ne pourra nous atteindre.

Elfy m'apprend aussi comment il est bon de dormir à toute heure du jour. Comme elle, je me roule en boule, les genoux ramassés contre moi, les mains retournées sous le menton, et j'attends. J'attends que la lourde enclume des mauvais sommeils d'après-midi s'enfonce dans ma tête pour tout engloutir. Lourdemment, elle m'entraîne, de plus en plus, jusqu'à ce que je sois complètement abruti par la torpeur. Et

tout s'efface : la lettre de Marion qui n'arrive pas, la recherche d'emploi qui n'aboutit pas et Richard que je vais rejoindre ce soir.

Tout se mêle et s'éteint. Je voudrais ne jamais plus émerger.

* * *

Comme convenu, ce soir, comme tous les mercredis soirs, je patine sur les trottoirs glacés jusqu'à l'appartement de Richard. Les rues étroites du faubourg sont toutes brouillées de neige folle. Il fait froid, il vente. Mon foulard refuse de rester niché contre mon cou. Il se déroule, il veut partir au vent. Mes pouces gèlent dans mes mitaines, des larmes de froid glissent sur mes joues. Mais il tomberait des canons et des charrues du ciel que je continuerais à trotter vaille que vaille, comme une conne, vers le port Richard.

649, rue Saint-Olivier. Il y a plein de neige devant la porte ; il n'est pas sorti de la journée. Tout en grim pant la première volée de marches, j'anticipe l'accolade, ses bras m'enserrant. Appartement trois, je goûte déjà son baiser de bienvenue. Appartement quatre, ses mains chaudes sur mes joues rouges de froid, son sourire. Appartement six, je sors ma clef. Il y a déjà quelques semaines qu'il me l'a offerte. Un gage de confiance ? Non, plutôt une façon pratique d'asseoir nos habitudes.

Dans le petit trois pièces sombre, j'entends la musique lénifiante de son jeu Nintendo. Je sais qu'il m'a entendue entrer. Mais il ne quitte pas son jeu, il ne court pas m'accueillir. Pas d'accolade, pas de baiser, pas de mains sur mon visage gelé, pas de sourire. Ha bon ! Nous en sommes là. Nous en sommes déjà arrivés au moment où il n'est plus nécessaire de nous dire bonsoir avant de baiser.

* * *

Elle est enfin arrivée ! Je tourne et retourne l'enveloppe, tout à mon plaisir enfantin de reculer le moment où je l'ouvrirai. Air Mail, pas d'adresse d'expéditeur. Un grand bonheur tranquille se déverse en moi. Marion.

Ma belle Daphné,

Il est 9 h 30. Je suis dans le bar d'une auberge de jeunesse au centre-ville de Bruxelles.

Depuis mon départ, j'ai les yeux en étoiles. Tout est si différent, si beau. J'ai vu Liège, Namur et Bruges. Probablement l'un des plus beaux endroits que j'ai visités de ma vie. Demain, on va à Tournai.

Depuis quelques jours, je voyage avec trois Polonaises rencontrées dans le train. Mes blondes compagnes sont bien sympathiques, elles ont le rire facile et sont très avenantes. Je ne les connaissais que depuis trente minutes qu'elles avaient déjà décidé de mon sort : « Tu viens avec nous, on te garde. » Il est assez difficile de résister à leur bonne humeur. Mais comment dire ? Au fil des jours, je me rends bien compte que je n'arrive pas à bien m'intégrer à la petite bande. Je détonne. J'aimerais beaucoup, comme elles, m'amuser de tout et aller chercher gaiement l'aventure dans les bars — laisse-moi te dire que mes petites copines ont beaucoup de succès auprès de la jeunesse masculine belge — mais je n'y arrive pas. J'ai la joie beaucoup moins facile qu'elles. Si tu savais comme je me sens ridiculement seule lorsque tout le monde autour délire de plaisir. J'aimerais tellement être comme elles ! Je hais cette lacune en moi. Je me hais.

10 h 20

Et zut, une autre page. Il ne faut pas que je cesse d'écrire. Je dois rester occupée. Sinon, je vais devoir faire

semblant de rigoler avec mes charmantes compagnes et leurs nouveaux petits copains, ce qui me fait rarement du bien. Pourtant, pourtant... Je ne tiens pas à être seule et malheureuse. Il n'y a pas de gloire à entretenir de noires humeurs. Cela indique plutôt une incapacité, un état de faiblesse. Mais qu'est ce que j'ai, crisse ? Je veux vivre ! Merde oui ! Je veux m'éclater de vie ! Pourquoi en suis-je incapable ? Pourquoi ?

La bière est bonne ici. Bonne, bonne, bonne. Tu peux en boire tant que tu veux, elle ne t'écoeure jamais. C'est pas comme chez nous où ils foutent plein de trucs chimiques dedans. Ici, la bière est pure. Présentement, j'en suis à ma troisième blonde. Mon cerveau tourne de façon agréable. Ça ne m'en prend pas beaucoup pour être heureuse ; je suis une fille économique. Le petit serveur est mignon. Son accent est aussi bon que la bière qu'il sert. Il est gentil avec moi ; il est gentil avec tout le monde.

11 h 12

Si tu voyais ma belle jupe neuve ! Elle ressemble à une courtepoinTE multicolore. Je l'ai achetée hier, une merveille ! Elle m'a coûté la somme affolante de 2200 francs, mais je ne le regrette pas, c'est un rêve de jupe devenu réalité ! Que tous les « clean cut » et les chéries jolies à qui elle ne plaît pas aillent se rhabiller. Avoir l'air folle est le premier de mes droits. Bande de snobs ! La liberté commence par une jupe multicolore. Dites-vous-le, bande d'aliénés textiles, sales consommateurs de chemises en soie imprimées de petits pois ! Et merde, vous êtes tellement beaux que vous en êtes laids, aberrants, abominables.

Il y a certains moments comme ça où c'est difficile de ne pas être dégoûté. Comment ne pas haïr ce qui est plus beau, meilleur que nous ? Il y a certains jours où c'est difficile de s'assumer, où on a bien envie de se foutre en l'air. J'aurais beau faire courir le monde, je serais toujours aussi

insupportable. Demande-le aux Belges ! Demande-le aux Israéliens !

L'expérience est concluante. Quatre blondes et je suis paf. Je viens de terminer la dernière. Et je flotte, flotte, flotte jusqu'à toi, ma Daphné. Je suis soûle. Tamo, ma chère toi. Tamo de tout mon cœur.

Ta bientôt malade amie qui t'adore,
Marion

C'est tout Marion ça : désespérée, joyeuse, révoltée et tendre à la fois. J'aurais bien voulu être à ses côtés, dans cette auberge, et partager cette cuite avec elle. Comme son rire, comme sa folie me manquent. Où est-elle maintenant ? Voyage-t-elle toujours avec les Polonaises ? Je l'imagine, elle petite brunette étrange, si calme au dehors et si bouillante au dedans, au milieu de ces grandes filles blondes au plaisir facile... Elle les aura quittées à l'heure qu'il est, elle se lie rarement pour très longtemps.

* * *

Richard, ce cher Richard, possède la collection presque complète des Bob Morane, héritage rescapé d'une adolescence perdue à lire, à vivre par procuration l'aventure de l'autre. L'un de ces mercredis soirs, à moins que ce ne soit un dimanche, peu importe, je me suis mise à lire un numéro au hasard. Bien que je ne trouve la conversation de mon amant que très relativement intéressante, c'est plus fort que moi, à partir du moment où il se tait plus de quinze minutes, je commence à me sentir mal, je vacille entre le malaise et l'ennui.

Avant, je me donnais la peine de reprendre la conversation, de poser une question utile ou non ou même

d'inventer une petite fabulation que je confiais, riante, à son étonnement poli de garçon dépourvu d'imagination. Maintenant, lorsque le silence s'éternise entre nous, fait de plus en plus commun, je confie mon angoisse à Bob Morane, j'abandonne ma frustration à l'Ombre jaune. Ce mégalomane improbable et délirant est tout de suite devenu mon personnage préféré. Rapidement entraîné hors du 649, Saint-Olivier, je m'amuse des énervements de Bill Ballantine et je m'inquiète pour la malheureuse Nathalie Wong, qui est encore et toujours en danger de mort. Encadrée de tout ce petit monde, ma conscience de la présence de l'autre s'éteint peu à peu.

De ce fait, j'apprends à cesser d'attendre ses mots. J'apprends à ne plus quêter des yeux et des mains de nouvelles tendresse. J'apprends.

* * *

Je vais partir, je crois. Pourquoi ne pas aller séjourner quelques jours chez mes vieux parents, dans mon patelin natal ? Rien ne me retient ici. Les curriculum et les formulaires d'emploi que je sème à tout vent m'ont rapporté deux ou trois entrevues n'ayant eu pour résultat que de me donner la preuve que je suis inapte à être utile à quoi que ce soit dans le merveilleux monde du travail. Plus les semaines passent, plus je sens imminente mon inscription prochaine au bureau du bien-être social et plus l'envie me vient d'embrasser les professions de putain, de terroriste ou d'ursuline.

Elfy est en fugue depuis deux jours, Marion en Belgique et Richard... Celui-là, il est très capable de se passer de moi une petite semaine ou deux. Oui, c'est décidé, je fous le camp !

Retourner aux sources. Aller se cacher à l'ombre de sa famille. Je vais m'installer douillettement dans la chambre de ma grande sœur, que ma mère appelle encore « la chambre

des filles », même si elle n'a plus qu'une seule fille à la maison. Entre ces quatre murs couverts de posters – les vedettes du magazine *Le Lundi* – je m'immiscerai paresseusement dans la vie de ma sœur Claire.

De temps à autre, entre deux émissions de télé, nous irons traîner au dépanneur que nos parents tiennent au rez-de-chaussée. Ma sœur a toujours refusé d'y travailler. Elle n'aime pas trop être en contact avec les gens du village. Elle a peur. Peur de se voir en eux. Sa télé lui renvoie une image d'elle-même et du monde qui lui convient davantage.

Ensemble, nous regarderons les *soaps* et nous les commenterons comme de vieilles commères. Pour me mettre à jour dans les intrigues, je peux compter sur l'expertise de Claire, qui n'a pas raté un seul épisode depuis qu'elle a quitté l'école. Je resterai auprès d'elle et je l'écouterai se raconter. Je suis si grosse, je suis si laide, me dira-t-elle. Si j'étais belle, je pourrais avoir un chum et faire ceci ou cela. Mais on sait bien, je suis née pour un petit et patati et patata. Elle me racontera, pour la énième fois, mais cette fois-ci encore avec de nouveaux détails et de nouveaux tenants et aboutissants, sa première et dernière histoire d'amour. Roman banal, datant de son cinquième secondaire, qui se termina absurdement par une rupture brutale. Il est évident que le type ne l'aimait pas trop, mais Claire s'obstine à croire le contraire et s'ingénie à découvrir postérieurement les mirobolants et tragiques malentendus qui sont venus interférer entre elle et celui qui était sûrement l'homme de sa vie. J'écouterai encore une fois cette vieille histoire, me laissant porter par les mots et les images familières, et j'oublierai un moment mon quotidien, où tout va trop vite, où tout m'échappe. La vie de ma sœur est si rassurante, elle ne change jamais.

La sonnerie du téléphone me ramène en ville. Je reprends contenance avant de répondre. On ne sait jamais,

peut-être est-ce l'appel inattendu d'un employeur qui se sera laissé toucher par les charmes de mon curriculum.

– Oui ? Je module ma plus belle voix. Faut savoir se donner du style avec ces animaux-là.

– Daphné, c'est toi ? C'est Marion !

* * *

Hilare, j'enroule mes bras et mes jambes autour du corps de Richard. Je le saucissonne, je le cloue au lit.

– Imagine que tu es un poteau de téléphone centenaire et que moi, je suis une plante grimpante. J'ai mis des semaines et des semaines à m'étirer, à pousser vers toi pour pouvoir t'atteindre. Toi, tu me voyais arriver, mais tu ne pouvais ni me rejoindre ni me fuir, parce que tu es un poteau, comprends-tu.

Il ne comprend rien du tout. Il est complètement dépassé. Mais qu'est-il donc arrivé à son amant ? Voilà que je débarque le sourire fendu jusqu'aux oreilles comme au début de notre relation, que je suis saute dessus, que je le viole presque et lui raconte des idioties en riant comme une gamine. Je continue :

– Aussitôt que ma première tige t'atteint, je plante mille petites griffes vertes dans ton écorce (pour bien lui faire comprendre, je lui enfonce mes ongles dans le dos) et je commence à m'enrouler (je resserre mon étreinte.)

– De plus en plus vite, de plus en plus vite, je pousse et m'enroule en spirale autour de toi jusqu'à ce que je touche le ciel !

Transportée, j'élance mon bras vers le plafond de la chambre.

– Et alors ?

– Alors, tu seras recouvert de verdure comme lorsque tu étais un arbre. C'est comme si on t'avait rendu la vie.

– Ha !

Il me regarde, intéressé. Il hésite entre la perplexité et l'amusement. Puis il rit franchement.

– Tu es un peu fofolle ce soir. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Je souris mystérieusement. Je ne lui dirai rien. Qu'est-ce qu'un Richard peut comprendre à Marion qui revient ? Marion, il ne la connaît pas. Il ne peut même pas s'imaginer ce qu'est Marion, ce que c'est que de l'attendre pour après-demain.

D'un saut de carpe, je me retourne et me lève du lit. Ou ai-je encore expédié cette petite culotte ?

Ramenant pudiquement les couvertures, il s'assoit. Il a l'air déçu.

– Tu ne dors pas ici ?

– Non. Est-ce que je peux t'emprunter quelques numéros de Bob Morane ?

– Si tu veux. Viendras-tu dimanche soir ?

La question me surprend tellement que j'en oublie de remonter mon jean. Cela fait des semaines qu'il ne s'est pas assuré de ma prochaine visite. La force de nos habitudes lui a toujours épargné cette formalité ennuyeuse.

– Je pense pas. Je vais avoir de la visite.

* * *

– Elfy ! Ma fille ! Dis bonjour à ma tante !

Marion, sitôt dessanglée de son énorme sac à dos, se saisit de ma belle et la lève dans les airs. Si ma noble chatte

avait su que cette tornade débarquerait aujourd'hui, elle aurait bien prolongé sa fugue de quelques jours.

Tout en Marion respire l'ailleurs. Ses cheveux et ses vêtements ont été lavés avec l'eau d'un autre continent. La terre collée sous ses bottes provient d'un sol étranger. Elle porte une jupe incroyable, bariolée et immense, un véritable affront pour la mode actuelle qui souhaite recouvrir toutes les filles de noir ou de brun. Je sais que sa tête et ses yeux sont encore remplis par de belges visions et qu'elle n'est pas encore tout à fait revenue. Elle est magnifique. Je la mange des yeux, je bois chacun de ses gestes.

Comme je l'ai fait lorsqu'elle est revenue du Kibboutz, je m'installe à ses côtés et j'attends, sans le presser, le récit de ses aventures. Elle me le livrera, morceau par morceau, au fil des jours, au gré de son caprice. J'adore ce moment où elle s'anime, possédée par un souvenir. Son regard s'aiguise, elle parle vite, précisément, gesticule. Elle se prend au sérieux, prend une mine terrible ou encore me fait rire aux larmes avec son burlesque qui explose à intermittence. D'autres fois, elle se calfeutre dans son silence et je vois passer dans ses yeux tout ce qu'elle tait, tout ce qu'elle garde pour elle. Avec de la chance, elle me révélera peut-être dans trois ou quatre mois ces choses pour lesquelles elle ne trouve pas maintenant de mots à la hauteur.

* * *

Voilà déjà deux semaines que Marion vit ici avec moi. Le temps est passé en coup de vent. Après avoir pris deux ou trois jours de repos, Marion a voulu que l'on visite tous nos endroits favoris. Ce fut une enfilade de promenades dans la vieille ville et la grande tournée des bars et des cafés que nous aimons de longue date. Nous avons aussi fait le tour complet des librairies comme lorsque nous étions étudiantes en littérature. Pour peu, je me croirais revenue à cette époque bénie.

J'ai l'impression d'avoir enfilé une ancienne peau dans laquelle je me sens si bien que j'en arrive à ne plus comprendre comment j'ai pu la quitter.

Dédaignant les romans, Marion s'est acheté un album tout en photos traitant du Grand Nord canadien. Devant ma perplexité, elle a répliqué avec simplicité :

– C'est beau les grands espaces blancs, tu trouves pas ?

* * *

– Qu'est-ce que tu regardes ?

Encadrée par la fenêtre, la silhouette de Marion anime par sa seule présence tout le salon. Immobile, elle ne se retourne pas et demeure silencieuse. Vaguement inquiète, je la rejoins. Son visage est vide de toute expression. Doucement, je me coule contre elle, l'entoure de mes bras.

Lentement, comme dans un rêve, elle tend les mains vers la fenêtre, semble en prendre la mesure et la rapporte sur elle. Je me glace. Ce n'est plus Marion qui est au creux de mes bras. C'est une froide étrangère.

Elle va parler et je voudrais qu'elle se taise. J'ai peur. Ne dis rien, Marion. Ne dis pas ce que tu vas dire. Reste près de moi.

– Tu sais, sa voix est enrouée, la fenêtre est juste assez grande pour laisser passer mes épaules.

Nous regardons ensemble le trottoir trois étages en dessous. Je vois ce qu'elle imagine. La colère monte en moi. J'en veux à Marion de ne plus vouloir être Marion, de vouloir détruire tout ce qui me rend la vie douce. Me rapprochant encore plus près d'elle, je lui souffle à l'oreille :

– C'est encore trop bas ; tu pourrais y survivre.

Silencieusement, elle opine. Nous nous éloignons, comprenant que l'heure de se défenestrer est passée pour aujourd'hui.

* * *

Délassées dans nos pyjamas, nous mangeons des céréales tout en regardant les dessins animés américains. Nous rions de bon cœur de tous les vieux gags éculés et chantons les chansons thèmes avec les personnages colorés qui remplissent l'écran. D'émission en émission, nous sommes de plus en plus sottes. Il n'y a rien de plus gai que ce petit samedi matin.

Marion, qui a entrepris d'apprendre à danser à Elfy, semble être revenue de son humeur noire de la veille. Elle est possédée de cette gaieté frivole et sautillante qui la transforme en spectacle vivant. Oui, elle est mon spectacle et je suis sa spectatrice. Oui, je voudrais qu'elle soit toujours ainsi, égale à l'image et au besoin que j'ai d'elle. J'ai soif d'une Marion généreuse et insouciante qui se métamorphose à chaque seconde. Je ne veux pas d'une Marion qui traîne la mort sur ses talons et qui, d'un moment à l'autre, se réserve, bascule vers le vide et la destruction. Oui, je mesure tout mon égoïsme ; je suis une mauvaise amie. Je ne l'aime pas pour ce qu'elle est, mais pour tout ce que sa chère présence me fait vivre. J'ai besoin d'elle comme j'ai besoin d'eau. Elle est ma joie, mon évasion.

Et pourtant, j'ai refusé de partir avec elle. Elle m'a annoncé son départ prochain la nuit dernière. Côte à côte, sous les couvertures, nous regardions son livre de photographies du Grand Nord lorsqu'elle m'a dit :

— Je pars là-bas la semaine prochaine. Inukjuak.

Je n'étais pas tellement étonnée de la destination, mais atterrée par la brutalité de cette révélation : elle s'en va ! J'ai néanmoins réussi à lui demander :

– Mais pour quoi faire ?

– C'est un programme pour les jeunes. Ça s'appelle Opération Caribou. On est logés, nourris, et on nous donne un petit salaire. En retour, on aide à construire des espaces pour les groupes communautaires amérindiens.

– Quoi ? Tu vas partir à l'autre bout du pays pour construire des maisons pour les Indiens !

– Mais non !

Légèrement exaspérée, elle m'a regardée sérieusement.

– Écoute, Daphné, pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi ? Il y a de la place. Rien ne te retient ici. C'est vrai !

– Non, merci. Sans façon. Le trip en Abitibi m'a suffi. Et puis, je suis raciste. Les Indiens et moi, ça ne collerait pas.

– C'est quoi, tu as peur de t'ennuyer de Richard ? Je croyais que tu ne l'aimais pas.

– Ce n'est pas faute d'avoir essayé...

Soudainement, je me suis sentie si isolée, si seule, que j'ai perdu le goût de parler.

– Alors, où est le problème ? Viens, ça va être le fun !

Je me suis mise à ricaner. C'est justement avec ces mots-là qu'elle m'avait entraînée à sa suite en Abitibi. Là-bas, j'ai vite réalisé que je n'avais rien à y faire. Je ne suis pas faite pour l'ailleurs. L'ailleurs met trop en relief toutes mes lacunes, tous mes manques.

– Je n'irai pas, mais je te souhaite bien du plaisir.

Déçue, Marion soupira. Elle se remit à tourner lentement les pages de son album. La distance qui s'élargissait

soudainement entre nous me serra la gorge. Émue et désolée, je tentais une autre approche.

– Marion, pourquoi partir encore ? Qu’essaies-tu de fuir ?

Sans quitter des yeux les étendues enneigées de son livre, elle me dit taciturne :

– Peut-être que voyager, c’est fuir, mais c’est une fuite en avant.

– Bon. Et quand as-tu décidé cela ? Ça ne doit pas dater d’hier ! Et tu ne m’as rien dit !

– Je ne t’ai rien dit avant parce que je n’étais pas sûre. J’ai pris ma décision tout à l’heure devant la fenêtre.

J’ai clairement senti la provocation dans cette réponse. Elle me défiait de lui parler de ce moment où elle a laissé paraître son désir de mourir. Elle me sait incapable de lui parler de cela. Et je sens bien qu’elle m’en veut de la laisser seule avec sa souffrance.

Et effectivement, je me suis fermé la gueule.

* * *

– Au revoir, tamo fort fort, ma belle Daphné.

– Au revoir, ma chérie. Bon voyage !

Marion se retourne une dernière fois avant de monter dans le bus pour m’envoyer la main. Les gens se retournent vers elle. Elle est superbe et étonnante à voir avec ses bottes de travail, sa jupe multicolore et coiffée d’une ridicule petite tuque rouge à la Jacques Cousteau. Va savoir où elle a pêché ça ! Il y a des Indiens qui vont être surpris en la voyant débarquer. Elle n’a jamais touché à un marteau. Ça va être beau de voir ça sur le chantier de construction !

Voilà, elle est partie. Il ne me reste qu'à regagner mon appartement maintenant vide et à poursuivre ma recherche d'emploi. Ma recherche d'emploi... Tu parles !

* * *

Il n'est pas là. Un mercredi soir. Bon, c'est un peu normal, je l'ai complètement négligé ces dernières semaines. Il y a quelque chose de changé ici. Son appartement est rangé, le Nintendo ne traîne plus sur le plancher du salon.

Je m'assieds sur son lit, tout à ma déception. J'avais espéré le trouver chez lui. Je voulais faire l'amour et dormir près de lui. J'ai envie de sa présence. Marion est partie. Je suis si seule.

Pathétiquement, sottement, je me paie une petite crise de larmes. Ma conscience du ridicule de la situation ne fait que me désespérer davantage. Richard est bien chanceux de ne pas être là.

Je jette un papier mouchoir plein de larmes de crocodile dans sa corbeille. Mais qu'est-ce que c'est ? Là, parmi les mouchoirs et les vieux papiers ? Un condom. Utilisé.

Ah bon ! Au moins, il a utilisé un condom. Je suis vraiment une idiote.

Je laisse ma clef sur le lit. Il va comprendre.

* * *

– Deux dollars et onze sous, s'il-vous-plaît !

Encore une boîte de lait. Je n'avais jamais réalisé à quel point les gens achètent du lait chaque jour au dépanneur de mes parents.

Ils ont dit qu'elle est tombée d'un échafaudage. La mort a été rapide. Un doute, une certitude incomplète me ronge l'intérieur, me bouffe la vie. Elle est tombée ? En êtes-

vous bien sûr ? Je crois, je sais qu'elle s'est plutôt laissée tomber.

Si j'avais accepté de l'écouter et de comprendre sa douleur, si j'avais été moins jalouse de mon petit bonheur égoïste, elle serait peut-être toujours vivante aujourd'hui. Et si seulement je l'avais suivie là bas...

Marion n'en finit pas de mourir en moi.

J'ai quitté Québec, sans fracas, avec Elfy sous mon bras. Je n'avais plus rien à y faire.

J'étais si désespérée lorsque j'ai appris la nouvelle que j'ai téléphoné à ma mère. Elle m'a gentiment et inefficacement consolée, puis elle m'a dit :

– Tu peux toujours revenir chez nous si tu veux.

Ici, je suis aussi déplacée qu'une pute dans un salon de thé. Mais bon, avec le temps et beaucoup d'abêtissement, cela devrait me passer. Va savoir, avec de la chance, peut-être vais-je épouser l'un de ces types exécrationnels que je côtoyais à la polyvalente et fonder une famille.

C'est donc ainsi, la mort de Marion. Tout est si vide. Tout est si gris.

– Vous dites ? Non, madame, il ne nous reste plus de pain brun. Seulement du blanc.

Origines

Louis-Félix Binette* 

Il y eut, avant toutes choses,
le chant des rats.
Mais que nous importe ce qui
était au tout début ?

HERMANN THOMAS

J'ai peur des grands déluges.

Voilà pourquoi je ne suis jamais né.

* Collège de Limoilou

Un grand trou, d'abord. Par où ils pourront sortir. Parce qu'ils ne savent pas encore. Ils n'ont pas lu mon histoire. Ils n'ont pas touché le ciel de la cime de leurs grands rêves. Ils n'ont pas pris la fuite, pas encore, pas maintenant. Un grand trou noir, et des millions de plumes, des millions de plumes qui les sortiront de ce grand trou noir.

Des yeux pour les ouvrir. Je leur donnerai
avant tout des yeux, pour qu'ils les ouvrent.
De grands yeux ronds, et noirs – pour qu'ils
se souviennent quand ils se regarderont. Des
yeux comme des étoiles, qui brillent, qui
brûlent, comme de lointaines étoiles. Je leur
donnerai des galaxies d'yeux. Je leur donnerai
des yeux, je leur donnerai le monde et cette
lumière.

Ils jailliront du silence, comme des flammes, comme des musiques. Ils jailliront comme des fleurs, avec leurs parfums à agiter dans le vent, avec leurs couleurs. Ils s'éveilleront, s'extirperont d'un sommeil plus ancien que la mémoire. Ils s'échapperont, en quelque sorte, de cette nuit obscure où je les tiens. Ils se révéleront dans un matin qu'ils n'attendent pas. Ils ne croiront plus au néant.

Ils partiront comme des Icare. Ils s'en iront
comme des espoirs que la marée emporte.
Dans le vent qui balaie la route, dans l'écho
des appels, dans les couleurs du ciel, ils
s'enivrèrent. Je leur aurai donné tous les sens.
Et un peu d'amour. Pour qu'ils sachent s'en
aller. Pour que leur quête des soleils ne soit pas
vaine.

Ils écriront des histoires. Mais pas avec des mots. Avec des plumes, avec leurs yeux. Ils écriront jusqu'à l'oubli, jusqu'au bout des échos. Puis ils s'inventeront une mémoire. Et un langage pour la meubler. Avec des mots. Mais aussi avec des douleurs, d'immenses lacérations des sens.

Ils connaîtront le désir. Le désir et ses déchirures. Le désir et ses vibrations. Ils chercheront la chair. Pour la chérir et la goûter. Ils découvriront la tendresse. S'en protégeront peut-être. La désireront d'autant plus. Ils connaîtront le désir. Peut-être la jalousie. Peut-être la haine. (Peut-être la honte ?) Tout ça pour un peu d'amour. Tout ça pour apprendre à aimer.

Le fin tracé d'une solitude. Au fil des errances et des naufrages. Ils ne voudront pas vivre seuls. Ne pas mourir seuls. Ils parcourront la nuit, fouilleront l'ombre. Pour achever le silence. Pour deviner la mince silhouette d'une âme voyageuse. Et parler. Ils scruteront l'obscurité comme un miroir. Pour trouver des yeux, des oreilles. Et les mots d'un autre.

Ils marcheront ensemble. Useront la terre d'un même élan. Prendront racine. De grandes tours luisantes. Et un incroyable fourmillement d'âmes. Ils construiront des villes immenses. Pour s'affranchir du monde. Et s'isoler.

La peur de l'inconnu. Ils voudront tout savoir.
Ils perceront le mystère des astres. Violeront
les secrets du corps. Ils s'amuseront des jeux
de la Lune. Et de ceux qui ne savent pas.
L'univers comme un livre ouvert. Avec ses
formules à traduire. Et quelques merveilles. Ils
croiront tout savoir. Puis ils iront jouer aux
billes avec les noyaux des atomes. Pour tuer le
temps.

L'âge du désordre. Des collisions, des batailles et des échecs. Quelques chavirements du cœur. Ils n'attendent pas le dernier naufrage. Celui du corps. Le dernier refus. Ils inventeront l'éternité. Pour perpétuer ce qui s'éteint. Et un infini. Pour remplacer celui qu'ils auront détruit. Ou comblé de théories. Un infini parfait, un infini pardon. Le dernier refuge.

Certains fuiront l'arbitraire : l'image de l'univers dans leurs yeux, la fixation du monde sur leurs sens. Ils se résumeront par quelques questions. Et des filaments de réponses. On les dira charlatans. On leur fera boire de viles potions. On les laissera mourir sur la pierre du temple. Mais ils traverseront le temps, leurs idées dans le cœur de ceux qui sauront écouter.

Ils seront sensibles au silence. Et aux appels obscurs qu'ourdit la nuit. Qu'ignorent les sens. Ils érigeront le doute. Un bouclier contre les vérités trop crues. Et ils se replieront. Sur leur petitesse. Sur ce que l'espoir peut apporter de chaleur. Parmi le froid mouvement des étoiles et des comètes.

Ils entendront ce qui se dit dans le silence des soleils. L'écho de la nuit dans leurs oreilles. Ils regarderont ce que le sommeil aura posé sous leurs paupières. Derrière leurs yeux noirs. Ils apprivoiseront le rêve. Prophète aux cent visages. Semant comme des énigmes ses mystères et ses images. Suivant un ordre qu'aucune logique n'éclaire. Comme un guide étrange. Sur cette route sombre. Vers soi.

Ils reprendront les livres anciens. Reliront les signes sous la poussière des siècles. Toute une histoire à découvrir. Un passé d'erreurs et de sang. Ils renoueront avec la mort des premiers, des innocents. Mais un silence les séparera toujours du point de départ. Le silence d'avant les mots. L'austérité initiale, où tout aura baigné. Ce mince oubli entre eux et l'Origine.

Puis ils chuteront enfin. Les appels obscurs au fond du cœur. L'impossible vérité. Le rêve au seuil du corps. Le doute devant l'avenir, devant la mort. Le vœu des philosophes comme péché. La fin. Le choc des désirs, le terrible oubli. Les soleils trop chauds qui présidaient aux premiers matins. Icare servant l'oubli. La détresse et son écho. La chute. Parmi les plumes, et les regards noirs. Un grand trou noir. Un grand trou. Noir. Pour les reprendre. Tous.

La détresse et son écho. Dernier appel avant l'oubli. Je les entendrai crier. (*Un silence à travers le noir des yeux.*) Dans leur ivresse, ils auront chassé le bonheur, ils auront piétiné la beauté du monde. Ils auront détruit le monde et n'auront plus jamais faim. Je ne ferai plus rien. Dernier départ pour la Lune. (*Noé ! Noé ! Réveille-toi !*)

Mon départ.

Je n'étais jamais né avant.

Je tiendrai mon silence comme flambeau.

Quelques flammes contre la tempête.

Je lève l'encre

Isabelle Thériault* 

Il n'y a pas de serrures
sans espoir,
pas de mots clés
sans serrures.

1

Au pays du sommeil levant, mon corps blanchit
d'envie de recommencer à gager sa peau aux jeux de la chair.
J'ai un désir en coin. J'ai le désir au corps.

L'animal qui gémit est le premier homme géologue à
perdre haleine. Il me tend le fruit en signe de capitulation. Je
me sens rugir juste à y penser, mais sa peau est dure d'oreille.
Je suis géographe aux aguets, déboussolée à mes heures.

Première femme à la découverte du géologue ; nos
corps à corps sont un acte d'amour les mains pleines de tou-
tes nos nuits d'insomnies.

Sur son corps, j'aurai perdu mes nuits à écrire debout.
Des pages à aimer, je n'ai dormi que d'un mot en des lieux
incrées où s'ouvrent des parenthèses. Laissez venir à moi les
mots, les langues d'amour en tour de Babel. Je me vautre
dans une promesse corporelle.

* Collège de Rimouski

Le plaisir textuel a été mis à mort ; au fil des phrases, je lève l'encre vers une île vierge de mot, vers un paradis artificiel.

2

Je suis cette femme en peluche d'arc-en-ciel étranglée par un ruban jaune. Je suis cette femme de fourrure multicolore qui dormait sur un présentoir à jouets, la tête appuyée sur celle d'une girafe. J'ai été la proie des doigts roses.

* * *

On sait de moi peu de phrases et c'est tant mieux : un corps capturé par la maladie, une fièvre de lumière. On sait de moi les mots qu'on laisse venir à moi ; ils s'envolent aussitôt du bout de mes lèvres en un éclat d'aurore à livre ouvert ; la phrase en est jetée.

Je suis moi-même peu de mots ; je renais à la fin de chacune de mes phrases. Je suis un déluge d'encre qui coule de source, un déluge d'encre du bout des lèvres. Le mot appelle le mot. L'écrivain, c'est ce fou qui fait de grands tous d'un petit rien. Pas un jour sans une ligne qui miraculeusement multipliée nourrit l'âme et l'esprit.

Avant l'écrivain, ce n'est que rien... Que de riens !

Après l'écrivain, rien est tout... Que de tous ! Rien du tout !

3

J'ai longtemps nagé dans la géographie du corps. Je me suis rencontrée en expédition sur ma peau nue comme une page trop blanche. Papier froissé sur moi-même, j'écris à haute voix pour ne pas effaroucher mes broderies d'encre

bleue. Ma main noyée explose à l'horizontale. Elle m'invite à trébucher sur les plages blanches. Je jette l'encre les jours de soif.

Le paysage est ici une page-plage blanche à perte d'écriture. Tout y devient illisible, balayé par les vagues d'encre.

Mon corps est une île où viennent s'échouer mes bouteilles à la mer.

Le silence d'un autre corps est un appel sauvage.

Écrire sur, pour un homme. Lire les caractères sur sa peau qu'il vient d'incruster à l'aide d'un bâton de rouge pour nous voir transcrire avec les lèvres : « Je t'aime ». Tendre sa peau blanche lignée. Écrire avec les doigts au quotidien des pages une écriture en chair avec une ponctuation de grains de beauté. Une page s'échappe de mes lèvres. L'écriture plurielle va et vient en nous dans tous les sens.

À la dernière page, lire entre les poils.

Fermer le livre, c'est l'absence. Comment savoir fermer le livre ce matin encore ?

Nous serons deux ce soir dans les pages poilues. À la lumière artificielle, nous lirons ensemble ces coups de fouet, entre la calligraphie et la griffure, presque immobiles. Nous lirons un texte érotique. C'est écrit à même la peau ; les mots collés aux assiettes, s'en lécher les doigts. Nous ferons l'histoire à l'horizontale : six heures à donner notre épiderme ligné aux gestes précis d'une plume qui lacère nos morceaux d'anatomie.

J'ai reçu une lettre par la peau avec des marques de dents pour timbre. Ce soir, mes mains liront dans le sens du poil.

4

Le mot appelle le mot ; la phrase en est jetée. J'ai glissé un remède à tous les mots dans les cervelles postiches, dans les oreilles des murs. Je suis un écrit vain entre quatre murs.

* * *

Vivre, c'est avoir écrit le passé, écrire le présent, vouloir écrire l'avenir. Écrire, c'est vivre sans vivre.

* * *

Le destin mange aux écuelles humaines une terre souillée de lumière. Tout compte fait, les souvenirs sont un peloton de soldats, une réalité minée qui nous transporte ailleurs à notre recherche. Je suis une réécriture de la tête aux pieds ; la chair du mot est encore habitable. Au fond de ma tête, la sortie de secours est très bien tatouée.

Je déplume mes jours comme un bouquet d'oiseaux, page par page, en dénombrant leurs pétales. Ils ont poussé dans un zoo à l'intérieur de moi.

Je voyage en moi à dos d'éléphant. Je voyagerai jusqu'au bout de moi-même. Entre les pages du guide, je ferai sécher mes pensées. Je suis grise, mais la météo prévoit des lendemains. Je me sauve en moi ; je suis accusée de port d'âme. Je vous écris de nulle part ; je n'ai pas reconnu le paysage.

5

J'ai marché longuement sur la plage de ton corps. Mes souliers enfonçant ta peau sablonneuse. J'ai contourné ton oreille, frêle coquillage, et suis allée perdre un de mes souliers dans tes cheveux de vagues. J'ai descendu dans ton cou,

chemin perdu vers les dunes de tes épaules. J'ai couru vers ton ventre, montagne à l'herbe fraîche, et je m'y suis couchée.

J'écris sur ta plage-peau pour que tu apprennes à me connaître.

Nul besoin de passeport, le soleil est au bout de chaque phrase. Si tu me déchires, mon corps est de papier. Je sens tes mains qui voyagent dans mes pages, les doigts en désordre lessivés de plaisir. Tu fais marcher tes doigts ; sur ma page, glisse un long collier de gestes enfin là. J'ai envie de crier la poésie du corps. Je me remémore ta peau mot à mot.

Ce soir, quand je serai seule avec mon soulier orphelin, j'écrirai pour ton corps d'été prochain, ton corps de carte postale, ton corps de villégiature.

6

Tout en se relevant sur les octaves d'identité, le récit glisse ses doigts dans son propre rôle.

* * *

Dans mon œuvre d'au-delà, le corps fait loi de gravité. Le corps est un masque, un lieu habitable, un récipient vide à craquer, plein à remplir. Le corps est un royaume à peine supportable.

À s'élever l'esprit, il n'y aurait plus de corps.

Ce n'est pas moi ce corps trop présent, ce corps trop corps. Je le renierai trois fois. Je suis sans corps ni loi.

Je jette les mots par les fenêtres. Les mots sont de lumière, d'une lumière sonore. Que la lumière soit ! Je vis de mots et d'eau fraîche, d'une source qui coule de source. J'écris pour m'apprendre par cœur ; je sème des mots, je cueille des phrases.

Déchiffre-moi je suis à saveur de désirs illisibles. Mes mains sont couvertes de fleurs d'encre. Mon esprit est à fleur de papier en milliers de flocons, mais heureusement, ils se recollent. Mon corps est à fleur de peau.

J'écris à pas de géant. J'écris dans une débauche de réécriture la bouche pleine de mots préfabriqués. J'écris, je prends le raccourci vers je suis.

7

Mes phrases qui filent sur tous ces blancs et qui m'échappent toujours, mes phrases parallèles sur tous ces blancs sont des rails. Voyageuse de temps et d'espace, remontant jusqu'à la gorge, venue du creux du ventre, au hasard, pour inonder la page, je cède au vertige blanc dans le désordre des journées.

De ce que je crois être devenu le passé, parfois je m'invente un futur, ultime point d'appui du hasard dans le vide qu'est demain.

Alors il me faut écrire celui qui se cache, le poids des choses accrochées à ma mémoire, laissant entre les mots les nuances d'un ciel.

Les phrases dressées sont les barreaux entre ciel et terre. En signe de menace, de minces lignes de blanc vont de cage en cage jusqu'à devenir des nuages en volutes entre les phrases.

Oiseau rare, toute ramassée sur moi-même, dans l'attente d'un paysage coloré au crayon.

La terre est faite pour le retour, l'oiseau sauvage pour l'attente.

Depuis ma cage, j'écris mes cris d'oiseaux à l'abri des regards pour tuer le temps de mes propre mains. J'ai tout l'horizon devant moi pour écrire.

Je perds mes pages-plumes au fil des mots. J'écris à chaque plume un peu de mon heure ; je suis un oiseau écrivain d'heure en heure. Je crie et écris sur un ciel bleu à perte d'écriture. Je suis un oiseau qui se déplume dans sa cage lignée.

Dans les forêts vierges du ventre de la terre, dans des errances ensoleillées à vouloir être ailleurs, à vouloir être dans les mots verts des feuilles.

Écrire une forêt de mots coupés à blanc de papier, écrire sur des feuilles d'arbres, voilà une torture intenable.

Ici, c'est cette page-plume. Ailleurs, c'est plusieurs autres pages-plumes qui m'attendent au détour de la nuit. Mon avenir immédiat, c'est une feuille à remplir.

8

Des arbres ont cherché le péché original en une partie de racines en l'air. Je suis née dans les branches centenaires de ces arbres vêtus de quatre saisons. Quand j'ai eu des plumes, ils en ont eu vent dans leurs feuilles paginées. Ils m'ont conseillée dans leur langage : va à l'école du paysage ; lis la destinée dans les jeux d'une lumière matinale. J'ai lu le monde à l'envers dans un milliard d'années. Ils déambuleront grâce à leurs racines musclées sur la peau balafrée d'une autoroute. Ils seront secourables, défonçant le ciel de leurs branches têtues afin de délivrer les oiseaux qui y sont enchaînés.

Les hommes ont crié vendange. On vend des revues dans des arbres, je les ai reconnus. Mon signe écope aux quatre vents ; on les a coupés dans l'horoscope. Dans la boue sont mes ailes fraîches ; dans ma bouche le goût des cailloux.

Dans la chevelure, celle des arbres, j'ai posé mes yeux verrouillés. Sur une robe de mousse, jusqu'à l'hystérie, j'ai

happé la feuillée de demain pour me rappeler au ventre de la terre dans un bruit de vengeance en larmes.

Chaque homme est un tronc dont les racines plantées à même le béton sont noyées dans l'alcool. Ma sève est forte de songes usés, mon écorce rongée par le sommeil. La mémoire de mes désirs mûris à même la terre. Mes racines grises plantées dans le roc pour me rappeler, de chaque jour, le goût. Dans ma chevelure, des fruits à venir pendus aux portes. Mes bras de tronc portent ma valise où vit le souvenir empaillé des oiseaux entre les plaintes du printemps en quarantaine. Je suis cet arbre qui marche seul au loin, homme un peu plus qu'avant.

9

J'écris le cœur dans l'encre noire d'un mot de plus, d'un mot de trop. J'ai quelques mots sur le cœur.

Mes cris-écrits sont muets dans un mauvais rêve. Ils crient dans un rêve en papier couvert de mots.

Elle s'est refermée, la fenêtre de la nuit insondable, coupant le jour des couleurs. Nous n'avons pas su dénoncer le chant dérisoire des ombres. Il nous fallait marcher entre la mémoire au réveil et le sommeil à venir, le goût de nos désirs agrippés à la tignasse de la noirceur et aux songes usés par la lumière.

Perdus dans les grands arbres de chaque jour plantés, dans les portes fermées aux oui -dire des fruits mûrs, nous n'avons pas su griser le temps des chevelures menottées à nos poignets, comme pour nous rappeler les rêveries usées des

racines mortes. Aux clairières des sommeils dressés, laquelle de nos mains restera pour traverser le jour déchaîné, afin de retenir les rêves éveillés, flammes sans rayons, sans lueurs.

De grands vacarmes de lumière sont placardés sur nos bouches. Nous n'avons pas pu signer de cris la chair des jardins du songe accroché aux branches de nos frontières d'attente longue. Nos mains boucliers nous protègent des réveils, ces feux pourpres qui s'accumulent, se dispersent dans nos haines, bouillonnent au crépuscule des blancs couloirs dont l'écho hante nos chaînes.

10

Aujourd'hui, la religion est cathodique ; on mâche l'hostie avec les yeux. En vérité, je vous le dis, le téléviseur est le tabernacle que l'on branche dans son salon. C'est une révélation pour ceux qui dorment. Ils avancent en arrière miraculeusement multipliés. Les mauvaises nouvelles, autant de pains diffusés. La météo prévoit une averse de factures à payer, par autant de poissons qui ont fait installer l'antenne. Selon le télé-horaire, Bible des auditeurs croyants : « Si vous coupez la tête d'une antenne, il en repoussera dix. » Cette parabole, je m'en lave les mains. C'est Jacques Cartier qui a planté la première antenne.

* * *

Comment interviewer les rues de la ville en manteaux de barrières et faire tourner en rond les balcons fleuris ?

Dans un dédale de chantiers, j'ai dû relever mes bottes longues en réfection d'hiver. Elles avaient des gens partout ne sachant plus. Nous avons quitté la ville qui essaie de se refaire une beauté asphaltée. On peut dire que c'était l'occasion

de démarrer. En marche arrière, nous nous rendions à la nature... Heureusement, aucun blessé.

* * *

Oiseau blanc, nous voilà revenus d'un étrange voyage couverts de lèpres. De ce premier voyage plus loin que le ciel d'un tout petit enfant. De mon corps à mon esprit, il y a tant d'éternité. Marchons sur le fleuve en miettes de soleil, autour du silence à réinventer l'amour. Des champs d'herbes pour édifier notre royaume.

11

Le réveil éclabousse la pièce. C'est presque l'aube sur la moquette. Dans le salon somptueux d'une matinée de mai, le printemps explose dans les fleurs du tapis.

J'ai vu l'arbre coiffant ses cheveux d'un nouveau printemps. Tu lui as fait la barbe. Ton rabot courait au confluent des branches, tu scalpais les nœuds de son visage dont chaque lamelle spiralée était déformée dans le miroir. Dans la salle de bains, son image a des marques en dents de scie.

J'ai vu ton fauteuil, il se frottait l'écorce sur la moquette rouge. Il a fui ta demeure ; sa senteur végétale m'avait demandé la porte.

J'ai vu l'arbre, d'un pied à l'autre des craquelures au cœur. Détresse d'oiseau perdu, dis-moi au tuyau de l'oreille où un fauteuil, auprès duquel un chien aboie, se repose.

«Amère à rompre, il sème dans son cuir des vers blancs. Son corps verni enfonce ses quatre pattes dans la terre humide. Il enjambe de vieux rasoirs. Il gît dans un bain de sève ; il s'est coupé les veines. Ne pouvant plus dormir, il prend le train. Après, j'en suis sûr, l'arbre ne dit rien, assis sur

sa banquette d'herbe fraîche, de son désir de jardiner les hommes.»

* * *

Dans mes mains est tombée une moitié d'oiseau encore toute chantante.

12

Je me prélasse sur cette page à mourir de soleil. Je suis figure de proue, incrustée à un coquillage. Ma chevelure d'une attente fébrile en colère de vent, mes seins (cadrans charnels) voguent vers les plages aux deux présents.

* * *

N'en finit plus la patrouille des herbes comme gagnées de splendeur les rues. La résonance des orchidées taille le temps des pluies lumières en drap aux frontières de l'été pavé de peau melon sans manches.

Les grands espaces de rythmes aux caresses de chaleur font taire les cuisses au parfum de destination. Un soleil de plomb serpente les souvenirs qui dorment au port d'attache des seins semblables à des lampes blanches.

La brise naissante des formes effleure les ailes végétales, enlace les femmes de soleil bleu. Sur le sable fleur, les maillots paresseux glissent dans un hamac de gestes calmes qui dorment au port d'attache des seins semblables à des panneaux-réclames.

13

Je suis partie par la page de derrière. Je marche au hasard des courbes sur le papier. J'écris à bout portant ce « je »

où je m'évade. Je veux m'approprier ce lieu d'une page à l'autre. Le « je » s'installe, mot de rien, sous des tas de paroles lourdes de veilles. Étrangère dans cette nouvelle page, j'ai lavé à grande eau les mots des autres. Je porte un mot-valise à bout de phrases. J'avoue ma fuite au milieu des mots. Je mitraille le papier nu. Je m'offre à toi dans d'autres mots que les miens. Je me rature. Je t'accueille à texte ouvert. Dès que j'aurai sorti mes mots des boîtes de carton, je les disposerai. Je me dé-écris, aucune autre issue ne sillonne les draps. Écoute ma voix d'encre et de papier.

Quand tu me touches, ça me chatouille.

14

Je m'enfuyais d'écrire un acte d'amour en plongée, les désirs en oxygène. Je m'enfuyais à vouloir être ailleurs. Je m'enfuyais à vouloir être là.

Je fais le trafic des mots. Pas de mots aseptisés. Un trafic illégal à la lecture. Un échange mots pour mots. Je suis droguée aux mots durs, accrochée aux mots vrais. Je suis armée d'une phrase acérée et tranchante.

Mot pour mot, dent pour dent.

Je suis recherchée pour meurtre.

Une autre vie pour se camoufler devient trop longue, un volcan de désir sans le fruit défendu.

S'il n'y avait le réel tête première sur l'asphalte. Ce corps de désir sur l'asphalte, y planer une autre vie au-dedans quelque temps, étouffer les cris à la fin de chacune de mes phrases.

J'ai un passé à venir moins lointain, c'est un moment entre deux crises, un mauvais futur à passer. Je suis en transfert, en aller simple vers un futur avenir, vers un partir hypothétique.

Parce qu'écrire est une mauvaise habitude, un acte prohibé par la loi, j'écris dans un départ précipité, j'habille ma fuite de mots. J'ai le corps du délit. Je suis recherchée pour meurtre ; il me suffit de plonger au plus creux d'une coupure d'encre rouge pour me réécrire.

Je suis dans une prison à surveillance intérieure, à haute insécurité. Je suis incarcérée pour meurtre ; j'égorgeais mes bouts de vie. Mon corps a été blanchi. Il me faut écrire, pour me sauver, un trafic d'armes nouvelles où je risque de laisser ma peau. Corps, tu es encore une menace pour moi, même à la retraite et silencieux. J'ai tant attendu de toi la peine capitale ; tu me pèses comme un mort. Je meurs de ne pas mourir.

Je suis en cure de dépersonnalisation.

Nature du concours*

De jour et de nuit, l'idée fixe. Ce n'est pas qu'il faut arriver à quelque chose, c'est qu'il faut sortir de là où l'on est.

MARGUERITE DURAS

Le jugement le plus fréquent que l'on porte sur cette fin de XX^e siècle, c'est qu'elle est particulièrement difficile à vivre. Ses principaux signes distinctifs ? Morosité, mécontentement, mélancolie, désenchantement. Tous azimuts. Aux quatre coins de la planète, le chancre de la pauvreté extrême ; l'écart monstrueux, de plus en plus prononcé, entre riches et démunis. La violence aussi. Ses foyers d'horreur et de mort. Guerres, génocides, meurtres, extorsions, sévices physiques et psychologiques. Femmes battues, violées. Enfants abusés, avilis, dépossédés de leurs espoirs légitimes. L'immense douleur de ces visages chaque jour à la une des journaux. Guerres de gangs, guerres de religions. Intégrisme. Sectarisme. Clans. L'intolérance sous toutes ses formes insidieuses : au cœur du couple, en milieu de travail, entre les différentes ethnies, les diverses religions...

« La planète est devenue une petite famille, un petit village, mais traversé par des courants terribles, terrifiants. Et on les sent. Alors, on se souvient, bien sûr on se souvient, nous ne pouvons pas ne pas nous souvenir. Quand je vois une petite fille ou un petit garçon à l'écran, qui meurt dans les bras de sa mère quelque part en Afrique ou en Tchétchénie, ça fait mal. Ça fait mal. Quand j'entends, n'est-ce pas, qu'on tue les intellectuels en Algérie, ça me rappelle l'Allemagne de

* Nous avons extrait du dépliant ce qui concerne la nature du concours et les règles du jeu.

1933, non pas l'Holocauste mais 1933. Ça fait mal, d'autant plus que j'ai l'impression d'assister à une sorte de croissance. Ça croît. Et si Auschwitz et Buchenwald n'ont pas changé l'homme, vraiment, alors, qu'est-ce qui va changer l'homme ? » (Élie Wiesel) Comme si l'humanité avait oublié qu'un jour de grande douceur, elle a inventé le mot compassion. Dans cet univers de chaos, les « chercheurs d'âmes » se font rares et le Ciel est bien silencieux.

Le visage de ce millénaire finissant n'est pas uniquement marqué par la douleur, le désespoir et l'horreur. Soit ! Mais il serait quand même bien naïf de trop minimiser ou de carrément méconnaître la souffrance qui déforme ses traits. D'ailleurs, ces caractéristiques sont peut-être à la source de l'immense désir d'évasion qui habite l'être humain. « Pour supporter le difficile et l'inutile » (Félix Leclerc), pour ne pas suffoquer, pour ne pas lâcher la rampe, pour ne pas être trop profondément blessé par la réalité – ses aspects insoutenables –, l'homme cherche à s'évader. À s'éloigner de tout ce qui le dérange, le meurtrit. Chacune et chacun invente « sa » façon de survivre, « sa » façon d'oublier cette fin de siècle. Chacune et chacun trouve « sa » manière de décrocher, de ne plus être là. D'échapper aux pressions exercées par le monde extérieur. D'oublier la routine ou les exigences manifestement trop lourdes de la vie quotidienne. « Ailleurs le monde est doux / L'air est meilleur et de partout / Coulent des fleuves d'or et d'eau dolente ») chante le poète Gilles Vigneault.

On en appelle donc à toutes les formes d'évasion possibles et imaginables. Du bungee à l'écriture, du cinéma à l'escalade de parois vertigineuses en passant par la drogue, la collection de timbres, la méditation, le suicide ou le lèche-vitrines, hommes et femmes se donnent les moyens de ne plus être là. Ils affichent tous un jour ou l'autre : Fermé pour cause d'évasion. Blasés ou perdus ou battus en brèche par le décou-

agement, la peur, le stress, ils s'inventent leurs propres « chemins de traverse ». (Léo Ferré)

C'est donc le thème **Évasion** que vous soumet, cette année, la 22^e édition du concours Critère, concours ouvert à tous les élèves de niveau collégial, quel que soit leur programme d'études. Rappelons que, depuis 1975, Critère propose aux jeunes créatrices et créateurs un « défi » des plus stimulants : la production d'un texte littéraire d'une belle envergure sur un thème spécifique. À titre d'exemple, voici quelques-uns des sujets qui ont été abordés au fil des années : le pays, l'amour, le Québec et son ouverture sur le monde, la science-fiction, l'humour, la communication, le chef-d'œuvre, l'étranger, le corps, les masques, le bonheur, peurs... pour ne nommer que ceux-là. Au cours des vingt et une dernières années, le concours Critère a décerné des prix à plus de 400 étudiantes et étudiants et a édité les textes de ses lauréat-e-s.

Évasion. Un sujet actuel, s'il en est, et qui devrait permettre d'emprunter des pistes d'écriture particulièrement stimulantes. En voici quelques-unes, nullement restrictives, à titre de suggestions... Elles sont présentées sous forme de remueménages... À vous d'explorer, dans un essai, une nouvelle, une pièce de théâtre ou une suite de textes poétiques, celle qui sied le mieux à votre écriture.

Évasion. « Action de s'évader, de s'échapper d'un lieu où l'on était enfermé [...] Spécialt. Fait, pour un détenu, de se soustraire à la garde imposée [...] Tentative d'évasion. Évasion réussie, manquée. » (*Le Grand Robert*) Liberté contrainte. Désir d'échapper aux barreaux, aux travaux forcés. Évasion spectaculaire. Réelle ou imaginaire. *Papillon*. *Le comte de Monte-Cristo*. *À l'ombre de Shawshank*. Les célèbres évasions des frères Dalton. Alcatraz. Prisonniers de guerre. Les camps de la mort. Dachau et Buchenwald. Les écrivains juifs. Élie Wiesel et Jorge Semprun. *La liste de Schindler*.

Évasion. La lecture. « Dans la lecture, on quitte sa vie, on l'échange contre l'esprit du songe. La flamme du vent. Une vie sans lecture est une vie que l'on ne quitte jamais, une vie entassée, étouffée... » (Christian Bobin) La littérature. Les romans policiers ou fantastiques. Les récits de science-fiction. Les contes de fée. Les romans de gare. Les Harlequin, les « Sweet Heart », les Cœur-à-cœur. L'engouement des uns, le mépris des autres. La peur de certains d'être intoxiqués. « La critique révolutionnaire condamne le roman pur comme l'évasion d'une imagination oisive. » (Albert Camus) Mais aussi les œuvres-miroirs – roman, poésie, théâtre, essai – dans lesquelles nous n'avons d'autres choix que de nous reconnaître. L'évasion devient transformation intérieure. Fernando Pessoa n'affirme-t-il pas que « La littérature, comme toute forme d'art, est l'aveu que la vie ne suffit pas. » et que la littérature nous permet de nous évader hors des limites que nous impose notre manque d'imagination ?

Évasion. Les arts. Les musées. Les performances. Une toile de Renoir. Une sculpture de Vaillancourt. Comme un direct au cœur. Les Bégonias de Théberge. Le tableau d'un parfait inconnu. Une reproduction format carte postale. Ou encore une mélodie. Un air classique ou populaire. Une chanson écoutée un million de fois. « Il n'aurait fallu qu'un moment de plus pour que la mort vienne... » (Louis Aragon/Léo Ferré) Et puis le cinéma. L'évasion programmée par excellence. La noirceur des salles. La magie de l'écran. Les clubs-vidéos. La télé-drogue. Les « soaps ». Les feuilletons. Les séries télévisées. *Urgence, La petite Vie, Fitz, Chambres en ville, X-Files.*

Évasion. Les rêves. Les fantasmes. Diurnes ou nocturnes. Fuir hors de la réalité par le sommeil. « L'enfant avait choisi le mode d'évasion le plus sûr encore en ce monde. Il dormait. » (Jean Giraudoux) Les rêveries en plein jour. Songes de puissance, de pouvoir, de sexe, d'argent. La réussite facile. La

pensée magique. Les lourdes « songeries ». Besoin de disparaître. Rêver d'hibernation. D'être un ours ou un tamia.

Évasion. Destruction. Lente mais efficace. D'abord une échappatoire. Un apaisement momentané. Un baume. Pour éluder les difficultés. Pour que la douleur soit moins vive. Pour que le trou à l'intérieur de soi se comble. Et peu à peu le besoin irréprensible des substances néfastes. Toxicomanie. Drogues euphorisantes, hallucinogènes. Drogues dures. Drogues douces... Alcool. La bière. En quantité industrielle. Les 40 onces de Johnnie Walker. « Le vain espoir que cette explosion soudaine de chaleur et de lumière ambrée dans mes veines allait pouvoir de quelque manière brûler et réduire en cendres jusqu'au dernier serpent et au plus petit mille-pattes qui grouillaient à l'intérieur de moi. (James Lee Burke) Médicaments. Valium, Lectopan, Alcion. Des paradis artificiels qui mènent droit aux enfers. Au gâchis. Connaître des gouffres sans nom. Vivre sans appui. « Toute drogue modifie vos appuis. L'appui que vous preniez sur vos sens, l'appui que vos sens prenaient sur le monde, l'appui que vous preniez sur votre impression générale d'être. » (Henri Michaux) La « défonce » qui aboutit à la folie ou à la mort. Débâcle, débandade, déroute. « Or je ne puis malgré ses sourires et ses bonjours, la reconnaître en une dame aux traits tellement déchiquetés que la ligne du visage n'était pas restituable. C'est que depuis trois ans elle prenait de la cocaïne et d'autres drogues. » (Marcel Proust) L'obsession du jeu. « Les gratteurs ». La 6/49. Les courses. Le casino. Les combats de coqs. Les paris. « Demain, je vais me refaire ! » Y laisser sa chemise.

Évasion. Suicide. Le « meurtre de soi-même. » (Paul Valéry) Quand être vivant ou mort s'équivaut, à peu de choses près. La perte de toute harmonie. Causer volontairement sa propre mort – ou tenter de le faire – pour sortir d'un mal-être psychologique insoutenable. Le suicide « procède de l'impuissance où l'on se trouve d'abolir exactement un certain

mal. » (Paul Valéry) Être hanté par l'idée de partir sans billet de retour. *Le Suicide* d'Émile Durkheim. *Porter la main sur soi* de Jean Amery. Se dérober à une difficulté, à un devoir. En avoir assez. « Il y a des gens qui n'aiment pas vivre, m'a-t-il dit. Ils ne supportent pas la vie. Ils la traitent comme une maladie atroce. » (Anne Rice) Vouloir échapper à ses responsabilités. Considérer sa vie comme un échec. Une défaite. L'échappatoire final. Le dernier saut de l'ange.

Évasion. Détente. Voyages. Changement de lieu et de paysage. Prendre le tour du Québec. Aller jouer dehors. Voir Rome... et continuer de vivre. Randonnées. Sortir le chien Chimène. Les paysages métaphysiques de Charlevoix. Cap-à-l'Aigle. Séjourner un été à Paris. Six semaines à l'Île-aux-grues. Partir pour les États-Unis. Voir les fjords du Saguenay. Sports. Billard ou tennis. Football ou échecs. Badminton. Se perdre dans un casse-tête de 5 000 pièces. Courses de motos. « Rouler à cent à l'heure sur une telle route, c'est un suicide ! » Risquer sa vie – et parfois celle des autres – sans nécessité.

Évasion. Les phénomènes mystérieux. Voyages astraux. Décorporalisation. Les magiciens. Capables de se défaire de n'importe lequel lien. Le Grand Oudini. David Copperfield. Alain Choquette.

Évasion. Se retirer du « monde méchant » pour ne pas avoir à l'affronter. Religions. Abandonner sa vie à un être qui va la prendre en charge. Le désert. L'ermitage. Les cloîtres. Les sectes. Partir en groupe vers une autre galaxie. Quitter la terre sur la queue d'une comète de passage. La grande évasion collective vers les étoiles. Les rendez-vous avec les extraterrestres à bord de vaisseaux interstellaires.

Évasion. La mouvance des couples. Se fuir soi-même dans l'amour fusionnel. La déception. L'éloignement. Et l'inquiétude des enfants. Faire son baluchon. Rêver de partir pour échapper à ses parents. « Nous partirons/Nous parti-

rons seuls/Nous partirons seuls loin/ Pendant que nos parents dorment » (Félix Leclerc). Opter pour la marginalité. La contestation. Les modes. Les fresh, les gothiques, les skin, les prep et les raver. Les Gino, les skater et les Peace. L'école buissonnière. Les fugueurs. Le carré Saint-Louis. Le carré d'Youville. New York. Paris. Amsterdam. Sillonner la planète. Kérouac. Rimbaud. Blaise Cendrars. Squatter. Être ailleurs à tout prix.

Évasion. Fuir vers l'en-dedans. Fermer la porte sur le monde. Être si las de tout. « La dépression est une façon particulièrement bien adaptée qu'à la mort de débusquer son gibier, de le cerner, de se le préparer. Et [...] j'ai été dépouillé, vidé, déboussolé, nu comme un ver de terre... » (Monique Larue) Se rendre au bout de la nuit. Se soustraire à soi-même dans la maladie. Porter l'Ailleurs dans sa tête. Dans son œil. Basculer sous les coups de la douleur. Hôpital psychiatrique. Autisme. Rain man. Dibbs du Dr Axeline. Névrose. Schizophrénie. S'abandonner à un si grand vertige. Les hallucinations. Le fantasme permanent. « Qu'est-ce que j'ai fait au monde pour qu'on m'enferme ici ? » (Luc Plamondon/Diane Dufresne) Nelligan. Artaud. Lautréamont. Refuser le réel. Manger sa vie ou la vomir. Bouffer ou ne plus bouffer ? Voilà la question. Dévorer ou mourir de faim. Obésité ou maigreur. Les excès meurtriers. Dans un cas comme dans l'autre.

Et toutes les autres **Évasions** à propos desquelles écrire. Celle qui nous ouvre le cœur et le monde. Ou celle qui menace de nous détruire. De nous projeter dans un univers dont on ne revient pas. Nos petites escapades quotidiennes comme des soupapes de sécurité. Nos fêtes intérieures. Notre « espace gratifiant » (Pr Henri Laborit) où nous ressourcer. Notre oasis intérieur. L'évasion. Notre alliée. Aux allures parfois si banales. « Quand tout s'écroule autour de moi, je fais la cuisine. » (Patricia Cornwell) Ou notre ennemie. Le lieu de notre solitude apprivoisée. Ou la route de notre propre perte.

L'évasion vitale quand il arrive « [...] de voir la journée qui s'en vient comme une aventure terrifiante dont tu ne sais pas si tu en sortiras vivant ? » (Monique Proulx)

Dans le cadre du 22^e concours Critère, en respectant le thème **Évasion** et en vous inspirant des pistes d'écriture proposées – ou de toute autre que vous jugez pertinente – vous pouvez :

- Produire un essai (dissertation) ou une étude d'environ 5 000 mots.
- Produire un récit ou une nouvelle d'environ 5 000 mots, une suite poétique de 15 à 20 pages ou une pièce de théâtre de 15 à 20 pages.
- Raconter une expérience vécue par soi ou par d'autres, (témoignage ou enquête d'environ 5 000 mots) qui s'inspire directement du thème. On peut interviewer des parents, des amis ou des spécialistes dont on consignera les dires par écrit. Ces témoignages et/ou enquêtes ne doivent pas être constitués seulement de la retranscription de ces propos ; ils comporteront nécessairement un retour critique sur les informations recueillies.

Règles du jeu

Il faut s'efforcer de satisfaire aux exigences suivantes :

- qualité de la langue et du style ;
- originalité ;
- respect du thème ;
- dans les essais, les références bibliographiques doivent être explicitement utilisées dans le texte ; les citations doivent être mises entre guillemets avec renvois aux pages précises.

PRÉSENTATION

- Date limite pour la remise des textes : 31 mars 1998.
- Mettre un pseudonyme sur la page de titre et inscrire son nom, son pseudonyme, son adresse et son numéro de téléphone dans une enveloppe scellée et expédiée sous même pli que le texte.
- Longueur : 5 000 mots (essai ou étude, récit ou nouvelle, expérience vécue) ; 15 à 20 pages (suite poétique, pièce de théâtre).
- Les textes doivent être présentés en trois exemplaires dactylographiés à double interligne.
- Tout manuscrit dont la présentation matérielle est négligée sera automatiquement écarté.

ADMISSION

Le concours est ouvert à toutes les étudiantes et à tous les étudiants du niveau collégial, y compris ceux de la Formation continue.

N. B. : Les lauréates et les lauréats des années précédentes ne sont pas admissibles.

INSCRIPTION

Il suffit de remplir le formulaire ci-joint et de le retourner avant le 20 décembre 1997 (pour les élèves de la session d'automne) et avant le 21 février 1998 (pour les élèves de la session d'hiver) à l'adresse du concours.

Pour qu'une inscription soit valide, la signature du responsable institutionnel doit apparaître sur le formulaire (voir la liste des responsables sur le dépliant) ; quand le ou la participant-e envoie finalement son texte, le responsable institutionnel doit signer de nouveau, ce qui engage officiellement son Collège à défrayer les coûts d'inscription, soit 75 \$.

Répartition des prix

Répartition des prix

1 ^{er} prix	700 \$	José Lord (Marie-Victorin)
2 ^e prix	500 \$	Karine Rodrigue (Limoilou)
6 prix de	300 \$	Louis-Félix Binette (Limoilou) Mélanie De Bellefeuille (Jean-de-Brébeuf) Catherine Desgagnés (Petit Séminaire de Québec) Jean-Sébastien Forest (Collège de l'Assomption) Dave Richard (Trois-Rivières) Isabelle Thériault (Rimouski)
10 prix de	200 \$	Andréane Beloin (Sherbrooke) Stéphanie Bergeron (F.-X.-Garneau) Geneviève Cadieux (Sherbrooke) Marie-Claire De Léan (Mérici) Mathieu Drouin (Ahuntsic) Mireille Fleury (F.-X.-Garneau) Dominique Lepage (Jean-de-Brébeuf) Marianne Martin (Sainte-Foy) Ariane Poirier (André-Laurendeau) Raymond Pomminville (Marie-Victorin)